



# ANNALES ISLAMOLOGIQUES

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

AnIsl 38 (2004), p. 159-200

Guy Ducatez

Aden aux XIIe et XIIIe siècles selon Ibn al-Muğāwir: son passé légendaire, son histoire sous les zurayʿides et les ayyoubides, son site, ses monuments et ses aménagements.

#### Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

#### Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

#### Dernières publications

9782724711622	<i>BIFAO 126</i>	
9782724711059	<i>Les Inscriptions de visiteurs dans les Tombes thébaines</i>	Chloé Ragazzoli
9782724711455	<i>Les émotions dans l'Égypte Ancienne</i>	Rania Y. Merzeban (éd.), Marie-Lys Arnette (éd.), Dimitri Laboury, Cédric Larcher
9782724711639	<i>AnIsl 60</i>	
9782724711448	<i>Athribis XI</i>	Marcus Müller (éd.)
9782724711615	<i>Le temple de Dendara X. Les chapelles osiriennes</i>	Sylvie Cauville, Oussama Bassiouni, Matjaž Kačun, Bernard Lenthéric
9782724711707	????? ?????????? ??????? ???? ?? ???????	Omar Jamal Mohamed Ali, Ali al-Sayyid Abdelatif
???	????? ?? ??????? ??????? ?? ????????? ?????????????	
????????????	???????????? ??????? ??????? ?? ??? ??????? ??????;	

## Aden aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles selon Ibn al-Muğāwir son passé légendaire, son histoire sous les zurayʿides et les ayyoubides, son site, ses monuments et ses aménagements

LA TRADUCTION annotée et commentée des extraits du *Taʿrīḥ al-mustabṣir* (*T.M.*)<sup>1</sup>, composé par Ibn al-Muğāwir<sup>2</sup> c. 625/1228-1229, déjà annoncée dans un article précédent<sup>3</sup> et présentée ici à l'attention des lecteurs, concerne avant tout l'histoire d'Aden au XII<sup>e</sup> siècle et durant le premier tiers du XIII<sup>e</sup> siècle, puisqu'à lire le *T.M.*, dynasties qui se sont succédé à Aden et aménagements semblent indissolublement liés, chaque dynastie contribuant à des aménagements à la façon d'apports successifs qui s'étendent tel un tapis dans l'espace.

Il serait tentant, dans cette introduction, d'associer les phases d'aménagement d'Aden aux dynasties qui y ont régné, tant le *T.M.* nous invite à opter pour un tel schème de développement historique, mais n'est-ce pas là un modèle plus idéologique<sup>4</sup> que réel ? Si le critère des aménagements et des constructions en pierres et en plâtre de gypse est privilégié par l'auteur, les dynasties qui pèsent lourd dans la balance sont des Perses immigrés de Sirāf au cours du XI<sup>e</sup> siècle<sup>5</sup>, sans plus ample précision chronologique, les Banū Maʿn seigneurs d'Aden autour de 473/1080, à peine entrevus, les Banū Zurayʿ (473-569/1080-1173) et surtout les Ayyoubides du Yémen (569-628/1173-1228).

<sup>1</sup> Ibn al-Muğāwir, *Taʿrīḥ al-Mustabṣir* I, éd.O. Löfgren, sous le titre *Descriptio Arabiae Meridionalis*, Brill, Leyde, 1954, 2 vol., p. 105-148; des extraits relatifs à Aden ont été édités, avec de larges passages d'Abū Maḥrama, *Taʿrīḥ taḡr ʿAdan*, par O. Löfgren sous le titre : *Arabische Texte zur Kenntniss der Stadt Aden im Mittelalter* I, Uppsala, 1950, p. 24-70.

<sup>2</sup> Sur l'auteur présumé de ce livre, cf. Guy Ducatez, «Aden et l'océan Indien au XIII<sup>e</sup> siècle : navigation et commerce d'après Ibn al-Muğāwir», *AnIsl* 37, 2003, p. 1-19. Nous y avons adopté par commodité l'identité la plus couramment acceptée de l'auteur, bien que nous ayons indiqué qu'elle posait problème: Ġamal al-Dīn Abū al-Faṭḥ Yūsuf b. Yaʿqūb b. Muḥammad al-Šaybānī al-Dimašqī. Or certaines évidences internes (nom de son père, de deux de ses oncles et d'un frère) donnent à penser

que sa *kunya* devrait être : Abū Bakr ( il dit une fois Abū Bakr dit, au lieu d'Ibn al-Muğāwir dit) b. Muḥammad b. Masʿūd b. ʿAlī b. Aḥmad al-Baḡdādī al-Nīsābūrī.

<sup>3</sup> G. Ducatez., *op. cit.*, n. 23.

<sup>4</sup> L'auteur n'est pas exempt d'un tel biais : voir le traitement réservé au raid des pirates de Qīs contre Aden en 1135 de notre ère : le *dāʿī* Sabāʿ s'en tire avec les honneurs, bien que la victoire soit due en bonne part à l'arrivée de deux bateaux du célèbre Rāmišt de Sirāf.

<sup>5</sup> Voir *T.M.* I, p. 117, l.16 et p. 118, l.2 et J. Aubin, «La ruine de Sirāf et les routes du golfe Persique», *CCM* II, p. 297, 299 et 300, 1959, et G. Ducatez, *op. cit.*, n. 65.

Or une telle approche, même si elle est en bonne part pertinente, et ce en raison de la nature même des sources à notre disposition, bien qu'elles soient utilement complétées, mais sur des points par trop restreints, par certaines lettres de la Geniza du Caire <sup>6</sup>, néglige deux domaines, dont l'un demeure plus fondamental que l'autre :

– l'histoire d'Aden avant le XI<sup>e</sup> siècle ne se réduit pas à quelques épisodes légendaires (le Bicornu et Šaddād b. ʿĀd), à une occupation de la presqu'île d'Aden par un groupe de pêcheurs habitant des huttes, à l'établissement des gens de l'île d'al-Qumr (mais érigeant déjà des constructions en pierres), à l'arrivée des Barbarins (= des Somalis) avant l'émigration des gens de Sirāf : les Perses ;

– le site même d'Aden : un cratère entouré de rebords désignés sous les noms de différentes montagnes. Il est difficile – malgré mon enthousiasme initial à ce sujet – de placer sur un plan actuel de la péninsule d'al-ʿUrr les données topographiques colligées dans le *T.M.*, tant la mémoire actuelle des habitants d'Aden, à la suite de la *tabula rasa* opérée par les Britanniques dans les années 1850, semble avoir oblitéré toute réminiscence à la cartographie et à la topographie de l'Aden médiéval et moderne. Les voyageurs occidentaux de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle qui ont laissé des écrits, dont les bonnes pages ont été rassemblées par José-Marie Bel <sup>7</sup>, ne nous sont pas d'un grand secours. Il existe une représentation d'Aden, une gravure sur bois <sup>8</sup> par le graveur Hogenberg (1535-1590) : mettant en scène l'assaut portugais contre Aden <sup>9</sup> en 1513, elle montre une île dessinée à la façon d'une vaste baie de forme concave, occupée par des caravelles avec, en arrière-plan, une série de montagnes en forme de croissant de lune, tandis que l'espace intermédiaire entre une plage et ces montagnes est le siège d'une ville de forme rectangulaire, entourée d'un mur d'enceinte où se succèdent des tours semi-circulaires disposées à intervalles réguliers, le tout dominé par deux minarets de base carrée et surmontés de bulbes couleur turquoise. Cette île est reliée à ce qui pourrait être une terre ferme par un pont. Il semble bien que cette gravure sur bois soit une transposition symbolisée de la côte est de la presqu'île d'al-ʿUrr.

Pourtant, il est possible de préciser un certain nombre de détails topographiques grâce à certains documents de la Geniza <sup>10</sup>.

<sup>6</sup> S.D. Goitein, *A Mediterranean Society: The Jewish Communities of the Arab World as Portrayed in the Documents of the Cairo Geniza*, 6 vol., Berkeley and Los Angeles, 1967-1988, en particulier vol. V, p. 65-69 ; *id.*, *Letters of Medieval Jewish Traders*, Princeton U.P., 1972, lettres n<sup>os</sup> 36, 37, 38, 39 ; *id.*, « Portrait of a Medieval India Trader: Three Letters from the Cairo Geniza », *BSOAS* 50/3, 1987, p. 449-464 ; *id.*, « From Aden to India. Specimens of the Correspondance of India Traders of the 12th Century », *JESHO* 23, 1980, p. 43-46 ; *id.*, « The Age of the Hebrew Tomstones from Aden », *Journal of Semitic Studies* 7/1, 1962, p. 81-84 ; *id.*, « Two Eyewitness Reports on an Expedition of the King of Kish (Qays) against Aden », *BSOAS* 16, 1954, p. 247-257.

<sup>7</sup> José-Marie Bel, *Port mythique au Yémen. The Mythical Port of Yemen*, Maisonneuve et Larose, Paris, 1998 : l'auteur fait usage d'une importante collection de cartes postales et du fonds de photographies réalisées par Auguste Bartholdi en 1856.

<sup>8</sup> Cf. Braun U. Hogenberg, *Civitates Orbis Terrarum* II, 1<sup>re</sup> édition latine, Cologne, 1572, p. 53, gravure reproduite in H.Yule, *Marco Polo* II, 3<sup>e</sup> éd., 1903, p. 440. Je n'ai pas obtenu le copyright de cette reproduction : les lecteurs peuvent s'en procurer une copie sur le site internet : [http://historic-cities.huji.ac.il/yemen/aden/maps/braun\\_hogenberg\\_l\\_53\\_L\\_s.jpg](http://historic-cities.huji.ac.il/yemen/aden/maps/braun_hogenberg_l_53_L_s.jpg).

<sup>9</sup> Sur cet assaut vu par un chroniqueur ḥaḍramī contemporain, voir Šanbal, *Ta'riḥ*, édition et introduction ʿAbd Allah Muḥammad al-Ḥabašī, Šanʿā, 1994, p. 254-255.

<sup>10</sup> Roxani Eleni Margarati, *Like the Place of Congregation on Judgment Day: Maritime Trade and Urban Organization in Medieval Aden (c. 1083-1229)*, Dissertation présentée pour l'obtention d'un Ph. D., juin 2002, Princeton, en particulier la section I : The Physical City, p. 38-164. Qu'Éric Vallet, agrégé de l'Université, qui prépare une thèse de doctorat sur les marchands rasūlides sous la direction du Pr Françoise Micheau, soit remercié pour m'avoir permis de consulter l'ouvrage.

À l'origine Aden est un caillou dénudé, entouré par la mer, à l'air étouffant qui tourne le vin en vinaigre en l'espace de dix jours <sup>11</sup>, d'où l'importance des puits : Ibn al-Muğāwir y consacre plusieurs pages <sup>12</sup>, de même qu'on fait venir l'eau de loin : deux parasanges <sup>13</sup>, et, dans un autre passage, elle est censée venir de Zayla' (s'agit-il d'un village proche d'Aden ?). Al-Hamdānī, mort avant 949 de notre ère, mentionnait déjà que la source d'eau (*mā'*) d'Aden était une aiguade (*mawriq*), dénommée al-Ḥayq et constituée de trous dans le sable du côté du désert d'Iram, mais à côté de puits d'eau salée ou saumâtre <sup>14</sup>. Mais étrangement, Ibn al-Muğāwir ne signale que deux citernes <sup>15</sup> : l'une datant des Perses et l'autre édiflée par les B. Zuray', laquelle est prise en garantie par une partie des habitants d'Aden pour sept cents dinars et pour mille trois cents à la mi-*rabī'* II de l'an 622/1225-1226, selon toute vraisemblance en raison des destructions dues à un débordement causé par des pluies violentes <sup>16</sup>.

Soumise à des vents de mousson, en particulier au vent *al-azyab* ou mousson du nord-est, rendant la navigation difficile au moment de l'inversion du front de convergence intertropicale et entraînant l'agitation de la houle <sup>17</sup> près de la montagne de Šira ou encore dans le bassin d'al-Ma'ğalayn <sup>18</sup>, Aden ne semble pas connaître de terribles coups de vent à la différence d'al-Šiḥr et de Socotra <sup>19</sup>, et bénéficie dans l'ensemble d'un vent d'est doux d'octobre à mai. Ibn al-Muğāwir n'emploie qu'*al-ğayṭ* pour désigner ces pluies violentes, abondantes et aléatoires, qui soumettent le *sayl* à des débordements, comme en 622/1225-1226 (cf. *infra*) ou en 704/1305 (terribles dégâts) <sup>20</sup>.

Au total, Aden ne présente guère d'attraits et ne possède guère d'atouts susceptibles d'attirer les gens et les convaincre de s'y établir.

Sa topographie ne l'avantage guère : un cratère de volcan en forme de cuvette, relevé sur ces bords. Pour al-Hamdānī, Aden est un port (*sāḥil*) entouré de montagnes <sup>21</sup> et al-Muqaddasī emploie une métaphore pour caractériser cette cité : Aden ressemble à une bergerie pour moutons qu'entoure la montagne en l'encerclant jusqu'à la mer. En outre, une langue de mer entoure l'arrière de la montagne, si bien qu'on ne peut pénétrer qu'en traversant cette langue et on arrive à la montagne <sup>22</sup>. Aden donnait donc, à l'époque d'al-Muqaddasī, l'image sinon d'une île, du moins d'une presqu'île assez resserrée et rattachée au continent par une mince langue de terre. En effet, selon le *T.M.*, Aden se réduisait à quelques sommets de montagne aux temps anciens : la montagne al-ʿUrr, la montagne au sommet de laquelle s'élève la forteresse al-Ta'kar et la montagne al-Aḥḍar, après que le Bicornu eut libéré la mer du Bāb al-Mandab permettant à l'océan d'occuper la mer Rouge <sup>23</sup>. Ce sont les Perses

<sup>11</sup> *T.M.*, p. 130, *in fine*.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 131-134.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 130, *in fine*. Voir aussi al-Muqaddasī, *Aḥsan al-taqāsīm fi ma'rifaṭ al-aqālim*, BGA III, Brill, Leyde, 1877, réimp. 1967, p. 85 : on y amène de l'eau de loin : un parasange.

<sup>14</sup> Al-Hamdānī, *K. šifāt ḡazirat al-ʿArab*, éd. D.H. Müller, Leyde, 1884-1891, p. 53. Sur cet auteur, voir A. Miquel, *Géographie humaine du monde musulman...* XXVII, Mouton, La Haye-Paris, 1967, p. 247-253.

<sup>15</sup> *T.M.*, p. 117, l.19 et p. 132, *in fine* - p. 133, l.3.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 132, l.17 - p. 133, l.2.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 114, l.2 et 13.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 115.

<sup>19</sup> Voir G. Ducatez, *op. cit.* n. 42.

<sup>20</sup> Voir aussi les effets du débordement de 704/1305 : un torrent endoréique arriva à Aden balayant tout ; il emmena beaucoup de monde et de maisons que la mer rejeta. Parmi toutes ces maisons, il y eut celle du fermier (*dāmin*) de la cité, connu sous le nom d'al-Ma'ūḍa, et l'eau entourait la maison où séjournait le cadi et *faqīh* Abū al-ʿĀtiq Abū Bakr b. Aḥmad b. ʿAmr b. al-Adīb, alors en visite à Aden ; il ne dut son salut qu'en passant par la fenêtre ... : cf. al-Ġanadī, *al-Sulūk fi ṭabaqāt al-ʿUlamā'*...II, éd. al-Akwā', Ṣanʿā', 1989, p. 452.

<sup>21</sup> *Loc. cit.*

<sup>22</sup> Al-Muqaddasī, *op. cit.* p. 85. Sur cet auteur, voir A. Miquel, *op. cit.*, p. 313-332.

<sup>23</sup> *T.M.*, p. 106, l.9-13.

(réminiscence d'événements de l'époque préislamique) qui construisirent un pont reposant sur sept piles afin de relier l'« île » d'Aden au continent ou pont al-Maksir<sup>24</sup>, phonèmes que l'on retrouve dans la topographie actuelle d'Aden sous la forme de Khormaksar, quartier sis au sud de l'aéroport international.

Le creusement de ces montagnes, attribué à un djinn obéissant aux ordres de Šaddād b. ʿĀd<sup>25</sup> par Ibn al-Muğāwir<sup>26</sup>, permit de dégager une ouverture, appelée *al-darb* par ce dernier<sup>27</sup> et munie d'une porte en fer<sup>28</sup>, et de relier Aden à l'extérieur : il s'agit là, vraisemblablement, de la porte à laquelle est associé le prélèvement de droits de douane sur les marchandises qui, venant du continent, entraient à Aden, mais perçus par un des deux cousins paternels (clan des B. Zurayʿ) entre 1080 et 1138 de notre ère, à savoir al-ʿAbbās<sup>29</sup> et ses descendants, mandataires de la forteresse al-Taʿkar (cf. *infra*). Abū Maḥrama<sup>30</sup>, toutefois, fait état, pour la même période, de deux portes : *bāb al-barr*, lieu d'imposition des droits de douane sur les marchandises entrant à Aden et venant du continent, ainsi qu'un *bāb al-baḥr*, où Masʿūd et ses descendants (autre branche des B. Zurayʿ) percevaient les droits de douane sur les marchandises venant par la mer.

Les bords de cette cuvette sont scandés par un certain nombre de montagnes : Ḥuqqāt, sur laquelle s'élève le palais al-Manzar et à l'extrémité de laquelle se trouve le bassin d'al-Maʿḡalayn<sup>31</sup>, la montagne Rouge (Ġabal al-Aḥmar), la montagne al-Manzar qui domine l'arsenal<sup>32</sup>, fait face à la montagne Šira et en constituerait un morceau selon certains<sup>33</sup>, la montagne Verte (Ġabal al-Aḥḍar), la montagne sur laquelle s'élève la forteresse al-Taʿkar, la montagne al-ʿUrr<sup>34</sup> et la montagne ʿAmrān. Toutefois ces montagnes ne formaient pas une continuité et il devait exister des passages entre elles, puisqu'al-Muqaddasī<sup>35</sup> signale que du côté de la mer un mur percé de cinq portes s'étendait d'une extrémité de la montagne à l'autre. Si la montagne al-Manzar dominant l'arsenal fait face à la montagne Šira, la montagne Verte doit se trouver plus au nord, près de la grande porte ou *darb*, car lors de l'inondation de 622/1225-1226, la citerne construite par les Zurayʿ dominant la route d'al-Zaʿfarān se trouvait à droite de la grande porte (*al-darb*) au pied de la montagne Verte<sup>36</sup>.

Quant à la grande mosquée, édiflée par les Perses et sise au bord de la cité<sup>37</sup>, elle doit se trouver aux environs de cette grande porte ou défilé (*darb*), car la rejeter du côté du rivage l'exposerait aux attaques des pirates.

Aden disposait d'un arrière-pays, lieu de transformation et source de revenus, si lui-même ne produisait rien<sup>38</sup>. C'est grâce au pont appelé al-Maksir, et au pont al-Mazaff construit également par

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 105-106 et 115.

<sup>25</sup> Sur ce personnage comptant au nombre des « tyrans » coraniques et architecte d'Iram ḡāt al-ʿImād, ville merveilleuse faite de corindons, chrysolites..., cf. *Ep* III, 1975, p. 1303, col. 2 et *ibid.*, I, p. 1174, col. 1 et 2; G. Ducatez, « Traduction annotée et commentée d'al-Ġarnāḡī, Ṭuḥfat al-albāb », *REI*, 1993.

<sup>26</sup> *T.M.*, p. 108.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 132, l.12.

<sup>28</sup> Al-Muqaddasī, *loc. cit.*

<sup>29</sup> *T.M.* p. 121.

<sup>30</sup> Abū Maḥrama, Ta'riḡ taḡr ʿAdan in O. Löfgren, *Ar. Texte...*, biographies II, p. 87.

<sup>31</sup> *T.M.* p. 115, début.

<sup>32</sup> *T.M.* p. 116 et G. Ducatez, *op. cit.*, p. 9 et n. 52, 53 et 54.

<sup>33</sup> *Ibid.* p. 111, l.5.

<sup>34</sup> *Ibid.* p. 106, l.9.

<sup>35</sup> Al-Muqaddasī, *loc. cit.*

<sup>36</sup> *T.M.* p. 132, l. 11-13.

<sup>37</sup> *Ibid.* p. 120, l.11-12.

<sup>38</sup> Al-Muqaddasī, *loc. cit.*

les Perses<sup>39</sup> et restauré par le *šayh* ‘Abd Allah b. Yūsuf b. Muḥammad al-Musulmānī ( pour Tilimsānī) – il destine à son entretien une fondation pieuse – qu’Aden est relié à cet arrière-pays : al-Mabāh, une petite cité sise à un quart de parasange d’Aden, qui s’en est toujours tenu à l’écart<sup>40</sup>, était à l’époque d’Abū Maḥrama<sup>41</sup> en ruines ; mais il rapporte qu’aux époques anciennes la petite cité produisait *nūra* (substance proche du plâtre servant à enduire les coques de bateau et à revêtir la maçonnerie) et *ḥuṭum* (un liant pour plâtre et mortier tiré de la plante *‘asal*) et possédait une *mihlāgā* ou fabrique de cardage<sup>42</sup> ; enfin al-Mabāh était le terminal d’une route caravanière entre le Nağd yéménite et la côte, ainsi que le lieu où les caravaniers se regroupaient avant d’entrer à Aden... Autre localité : le petit village de Rubāk<sup>43</sup>, à un parasange d’al-Mabāh, à la fin de la route Aden-Zabīd, célèbre pour ses puits et bassins, où, selon Abū Maḥrama, les bateaux venaient faire de l’eau et les gens influents d’Aden plantaient des arbres et créaient des vergers.

Autre localité : Laḥaba<sup>44</sup>, une *qarya* fondée par Abū ‘Umān b. ‘Alī al-Zanğabīlī (gouverneur d’Aden pour Tūrān Šāh, le premier souverain ayyoubide du Yémen) et mentionnée au moins dans une lettre de la Geniza<sup>45</sup>, était un centre de fabrication de verres (certaines lettres de la Geniza mentionnent l’exportation de verre *lahabi*), mais aussi de briques cuites ou *al-ağğūr*.

Laḥğ<sup>46</sup> enfin, connu pour ses puits, constituait une source de produits agricoles pour Aden.

Il faudrait ajouter Abyan, mais, aux dires d’Ibn al-Muğāwir<sup>47</sup>, Aden n’a pris son essor qu’après la ruine du *furḍa* Abyan et de Ḥīram.

Il est difficile de se faire une image précise du port d’Aden au travers des quelques maigres données glanées dans son *Ta’rīḥ*, surtout pour une cité ne vivant que du commerce maritime.

Le long du rivage oriental de la péninsule d’al-‘Urr, il existe deux baies séparées par l’île montagneuse de Ṣīra : la baie qui est face au cratère, en gros au nord de cette île, est dénommée Baie de Ṣīra (Front’s Bay des Britanniques), au sud et de l’autre côté de Ṣīra c’est la Holkat Bay ou la baie de Ḥuqqāt chez Ibn al-Muğāwir. Ṣīra est un morceau de l’ancien cratère (cf. Ibn al-Muğāwir : Ṣīra est un morceau de la montagne al-Manzar), et le bras de mer entre les deux était occupé par le bassin d’al-Ma‘ğalayn. Enfin, à marée basse, la baie de Ṣīra laisse apparaître des bas-fonds et des *sabḥa* favorables au mouillage de bateaux à faible tirant d’eau. Au Moyen Âge cette zone de mouillage s’étendait beaucoup plus à l’intérieur du cratère et, s’il n’en est plus ainsi, c’est que l’envasement a joué son rôle.

Abū Maḥrama<sup>48</sup> rapporte que ‘Abd al-Wahhāb b. Dāwūd, souverain Ṭāhiride (883-894/1478-1489), décida de construire un Dār al-Bandar ou un édifice à deux étages sur une *fiḍa* qui surplombait le *bandar* (port) et, pour ce faire, la *šiṣna* ou digue fut démantelée et ses pierres dispersées.

<sup>39</sup> T.M. p. 116, l. 4-6 et p. 148, l. 11-14 pour le second (?) pont. Abū Maḥrama, *Ta’rīḥ*..., ms. de Berlin, in *Ar. Texte*... I, p. 19, opte pour un seul pont.

<sup>40</sup> Voir le passage corrompu à ce sujet in T.M. p. 133, l. 14-16, mais aussi p. 148, l. 11 et p. 106, l.6.

<sup>41</sup> Voir Abū Maḥrama, *Ta’rīḥ*..., ms. de Berlin, in *Ar. Texte*... I, p. 18-19.

<sup>42</sup> O. Löfgren, *Ar. Texte*..., glossaire II, p. 30: Krempelfabrik.

<sup>43</sup> T.M. p. 105 et Abū Maḥrama, *op. cit.*, ms. de Berlin, in *Ar. Texte*... I, p. 20-21.

<sup>44</sup> T.M. p. 105 et 148 et Abū Maḥrama, *op. cit.*, ms. de Berlin, in *Ar. Texte*... I, p. 20-21.

<sup>45</sup> S.D. Goitein, «Portrait of a Medieval India Trader ...», p. 189 n. 13: objets de vaisselle en verre bon marché, don provenant de Laḥaba.

<sup>46</sup> T.M. p. 45, 106 et 108.

<sup>47</sup> T.M. p. 130.

<sup>48</sup> *Ta’rīḥ*..., ms. de Berlin, in *Ar. Texte*... I, p. 12-13 et 16.

Ibn al-Muğāwir <sup>49</sup>, lors du fameux raid par les pirates de l'île de Qīs contre Aden, daté grâce à S.D. Goitein en 1135 <sup>50</sup> de notre ère et pour lequel nous possédons deux lettres de la Geniza du Caire, l'une du célèbre Maḍmūn b. Japheth (*Nagid* des Juifs d'Aden depuis 1149) et l'autre de son cousin, Ḥalaf b. Isaac, rapporte que les matelots (*ḡāšū*) de Qīs mouillèrent sous la montagne Ṣira (*taḥta ḡabal Ṣira*), puis qu'ils mouillèrent dans le mouillage d'Aden (*marsā 'Adan*).

Maḍmūn, qui rapporte les événements d'après des témoins, avance qu'ils (nous dans le texte) firent face aux ennemis deux mois durant et tout un chacun se réfugia dans les forteresses – ce qui suggère une absence d'enceinte –, tandis qu'en bas de ces dernières il n'y avait que des maisons vides et des combats avec l'ennemi. Peu à peu deux mille personnes se rassemblèrent. S'ils avaient été seulement [auparavant] cinq cents, ils n'auraient pas fui, mais les soldats n'arrivèrent que lorsque les ennemis étaient déjà entrés dans la *mukallā'* d'Aden. Dans la lettre de Ḥalaf, il est dit que deux grands *burma*, trois *šaffāra* (galères) et dix *ḡāšūḡiya* (chaloupes, pirogues ici ?) étaient mouillés dans la *mukallā'* d'Aden. Toutefois, lorsque les deux bateaux de Rāmišt de Sirāf arrivent, ils mouillent dans le *bandar* <sup>51</sup>.

Il est clair que *mukallā'* et *bandar* désignent des réalités différentes. *Bandar*, chez Maḍmūn, désigne le port plus vaste s'étendant de la plage, où les deux bateaux débarquèrent des troupes armées, à l'extrémité du côté de la mer. Quant à *al-mukallā'*, son site peut être précisé si l'on cite un incident noté par Ḥalaf : peu avant la fin du siège, l'ennemi a débarqué sur l'île Ṣira et y demeurait vingt-quatre heures sur vingt-quatre, mais un jour, à la suite du mauvais temps, ces Perses, incapables de rembarquer, furent surpris et massacrés. Cet incident suggère que la *mukallā'* devait être relativement sûre pour les bateaux (notamment par vent *azyab*) et atteste que la côte de Ṣira, faisant face à la presqu'île, n'était pas sous le pouvoir des matelots de Qīs. Une autre remarque de Ḥalaf éclaire ce point : si les deux bateaux de Rāmišt réussirent à échapper aux pirates pour entrer dans le port (Maḍmūn), c'est un vent fort qui poussa les Perses à droite et à gauche, tandis que les deux bateaux purent entrer dans le port sans dégât selon Ḥalaf. S'il en est ainsi, les bateaux, par vent *azyab* et pourvus de voiles triangulaires, ont dû manœuvrer face au vent. Pour bloquer l'entrée du port, les bateaux auraient dû faire voile au plus près du vent et changer de cap : le cas des bateaux perses qui partirent à droite et à gauche. En outre, l'ennemi, toujours selon Ḥalaf, s'enfuit derrière la montagne (ici Ṣira) : chassés du « port » de Ṣira, les pirates ont dû gagner un autre côté de l'île, le côté sud.

Les deux remarques d'Ibn al-Muğāwir (cf. *supra*) permettent de situer la *mukallā'* à proximité de Ṣira et de conclure que c'est elle qui était désignée sous le nom de *marsā* à l'époque d'Ibn al-Muğāwir, tandis que la *šišna* se trouvait à l'extrémité du *bandar* derrière le *marsā al-marākib*. Cette localisation du *marsā* et/ou *mukallā'* correspond à ce que rapporte Ibn al-Muğāwir de l'arrivée des barques pour prendre des nouvelles des passagers et de l'équipage, s'enquérir des marchandises à bord, prendre le bordereau de connaissance... et, par la suite, charger les marchandises pour les débarquer au *furḍa* ou octroi <sup>52</sup> et les taxer. Quant au port proprement dit ou *bandar*, il se trouvait en front de mer de la

<sup>49</sup> T.M. p. 124, l.8 et p. 125, l.1.

<sup>50</sup> S.D. Goitein, *A Mediterranean Society...* V, p. 67 (une partie de la lettre de Maḍmūn) et p. 68-69 (une partie de la lettre de Ḥalaf b. Isaac) et *id.*, « Two Eyewitnesses Report... », en particulier p. 251.

<sup>51</sup> C'est-à-dire, selon *Mediterranean Society* V, p. 523, n. 101 de S.D. Goitein, le port occidental, plus large et en partie artificiel d'Aden, séparé de l'oriental par une montagne volcanique.

<sup>52</sup> T.M. p. 138 et G. Ducatez, *op. cit.*, p. 12-13.

baie de Şira ou l'actuel Front Bay, et c'est bien pour protéger les bateaux du vent *azyab* que fut édifié à une date inconnue la *šišna* ou digue protectrice <sup>53</sup>.

Ibn al-Muğāwir retrace brièvement quelques périodes de l'histoire d'Aden avant de mettre l'accent sur les Banū Zuray' et les Ayyoubides.

À une période légendaire, aux temps anciens dit Ibn al-Muğāwir, deux personnages assurent les débuts d'Aden : le Bicornu, appartenant au Roman d'Alexandre et marqueur des limites de l'écoumène, en libérant l'océan du Bāb al-Mandab, fait d'Aden une île, tandis que Šaddād b. 'Ād, appartenant au groupe des « tyrans » coraniques en ce sens qu'il n'entend pas les prêches du prophète Ḥūd et célèbre pour avoir édifié Iram dāt al-'Imād, fait percer les montagnes d'Aden et assure les relations d'Aden avec l'extérieur.

La phase perse <sup>54</sup>, qui n'est pas sans confusion avec certaines réminiscences de l'époque préislamique, n'est confirmée par aucune autre source. 'Umāra al-Ḥakamī <sup>55</sup> reste muet sur la présence de Perses à Aden au XI<sup>e</sup> siècle, bien plus, il fait des Banū Ma'n les maîtres d'Aden vers 1080 de notre ère et quelque temps auparavant également. Ces Perses, venus par migration d'al-Sirāf en raison du déclin de cette dernière (tremblement de terre de 978 de notre ère et renversement des routes commerciales au profit de la mer Rouge), ne se fixent pas seulement à Aden : ils sont à Djedda <sup>56</sup> ... Outre le pont al-Maksir, ils sont responsables de l'édification de la grande mosquée, d'une citerne (car l'eau provenait alors de Zayla') construite avec de la glaise d'Abyan, de bains, dont celui près de la prison d'al-Damm <sup>57</sup>, et même d'une tannerie, dont les restes ont été mis au jour par une inondation gigantesque du torrent endoréique <sup>58</sup>.

Ibn al-Muğāwir décalque les passages de 'Umāra al-Ḥakamī relatifs à l'histoire des Zuray'ides, tout en les résumant, omettant nombre de faits et de détails et en ajoutant l'épisode du raid contre Aden.

Deux frères, al-'Abbās et Mas'ūd, fils d'al-Karam (mais al-Mukarram chez Ibn al-Muğāwir) exercèrent le pouvoir sur Aden dès 479/1080 comme mandataires d'al-Ḥurra al-Sayyida : Aden constituait son douaire à la suite de son mariage avec le *dā'i* al-Mukarram Aḥmad Al-Şulayḥī (m. en 484/1081). Al-'Abbās possédait la forteresse d'al-Ta'kar et percevait les droits de douane prélevés sur les marchandises qui provenaient du continent, alors que son frère, Mas'ūd, possédait la forteresse al-Ḥaḍrā' et prélevait les droits de douane sur les marchandises venant par mer, les deux frères envoyant annuellement cent mille dinars à la Sayyida. Pro-fatimides comme les Şulayḥī, les Zuray'ides furent choisis par ces derniers en raison de services qu'ils leur avaient rendus.

Une série de conflits entre la Sayyida et Sabā' b. Abī al-Su'ūd, conjointement à son cousin paternel, 'Alī b. Abī al-Gārāt, se conclurent par la cessation de tout versement d'argent à la Sayyida, et ce, vraisemblablement à une date difficile à fixer, peut-être avant 1135, si l'on peut inférer quelque crédit au fait qu'Ibn al-Muğāwir se tait au sujet de ces versements après ce raid <sup>59</sup>.

<sup>53</sup> Sur tous ces points, il faut se reporter au beau travail de Roxani Eleni Margariti, *op. cit.*, p. 101-127.

<sup>54</sup> *T.M.*, p. 117, l.11-21 et p. 118, l.4 - p. 120, l.4 (liste de huit rois perses avec leur titulature).

<sup>55</sup> 'Umāra al-Ḥakamī, K. *al-Muḥīd fī aḥbār Zabīd*, mais édité sous le titre *Tārīḫ* in H.C. Kay, *Yaman. Its Early Mediaeval History*, Londres, 1892, texte,

p. 48-59, traduction, p. 64-80.

<sup>56</sup> Sur ces points, voir G. Ducatez, *op. cit.*, n. 65.

<sup>57</sup> *T.M.*, p. 117, l. 17-21 et p. 130.

<sup>58</sup> *T.M.*, p. 120, l. 10-11.

<sup>59</sup> 'Umāra, *op. cit.*, texte p. 48, l.7 - p. 49, l.13; trad. p. 64-66.

Des luttes intestines entre ces mêmes cousins paternels avaient éclaté à propos de la répartition des taxes et droits de douane et, selon Ibn al-Muğāwir, à propos du bois à brûler et de l'eau, les lieutenants du *dā'i* 'Alī cherchant à étendre les pouvoirs de leur maître au détriment de son cousin. En raison de ces conflits interclaniques, le seigneur de l'île de Qis a trouvé opportun de s'emparer d'Aden : selon les lettres de la Geniza, le seigneur de cette île réclamait la moitié d'Aden, contre la totalité chez Ibn al-Muğāwir. La conduite du seigneur d'al-Ḥaḍrā', 'Alī b. Abī al-Ġārāt, qui aurait pactisé en quelque sorte avec les pirates de Qis en leur offrant boisson fermentée et nourriture, apparaît comme honteuse, alors que ce qu'elle pouvait receler de ruse n'est soulevé que par le commandant des pirates. D'ailleurs la déconfiture des pirates, comme pourrait le laisser supposer Ibn al-Muğāwir, n'est pas due à une espèce de *furia* des gens d'al-Ta'kar, mais bien au mauvais temps et au débarquement de marins armés par les deux bateaux de Rāmišt.

Sabā' et son vizir, Bilāl b. Ġarīr, mirent fin au pouvoir de 'Alī b. Abī al-Ġārāt et de son clan en conduisant la guerre à la fois dans l'arrière-pays d'Aden (bataille d'al-Ra'ārī/al-Za'ārī) et à Aden-même (prise d'al-Ḥaḍrā' par Bilāl) : Ibn al-Muğāwir situe ces deux événements (y compris la mort de 'Alī) en 545/1153. Toutefois, la prise d'al-Ḥaḍrā' est datée peu avant la mort du *dā'i* Sabā', peu avant 532/1137 ou 533/1138<sup>60</sup>. Son fils Ḥātīm accéda au trône, mais mourut rapidement. Son second fils, Muḥammad, mis au pouvoir par ce même Bilāl, régna jusqu'en 548/1153 ou 550/1157, suivi de son fils 'Imrān qui meurt en 561/1166-1167. Mais le pouvoir réel, tant sous 'Imrān que sous ses fils, était aux mains de Yāsir b. Bilāl (il meurt étranglé sous l'ordre de Tūrān Šāh en 571/1175-1176).

Les Zuray'ides sont crédités par Ibn al-Muğāwir d'un certain nombre de constructions : une citerne, un mur d'enceinte ou plutôt une partie de mur s'étendant de la forteresse al-Aḥḍar à la montagne Ḥuqqāt, dont la solidité ne tient pas face au battement des vagues, si bien qu'un second mur, fait de joncs entrelacés cette fois, l'entoura. La raison avancée par Ibn al-Muğāwir pour expliquer une telle construction serait quasiment d'ordre fiscal : un marchand, en se rendant directement dans la cité après avoir mouillé à Aden (ici il n'est pas question de *marsā*, mais seulement de mouiller sans indication de lieu), a évité les fonctionnaires de l'octroi. Abū Maḥrama est encore plus explicite sur les raisons fiscales qui ont présidé à l'érection de cette enceinte. Toutefois, une autre raison pourrait être à l'œuvre, bien que le texte n'en fasse pas mention. Les lettres de la Geniza susmentionnées ne font pas état de mur d'enceinte lors du raid de 1135. Il n'en existait pas alors, car comment comprendre que les habitants d'Aden se réfugiaient dans les forteresses. On pourrait alors penser que la construction de cette enceinte serait due à des raisons stratégiques et défensives. Les Zuray'ides ont encore à leur actif un certain nombre de puits et surtout le palais al-Manzar<sup>61</sup> sur la montagne Ḥuqqāt. Selon Abū Maḥrama, ce sont les Zuray'ides qui l'ont édifié, non le sultan ayyoubide Al-Malik al-Mu'izz Ismā'il b. Tuḡtikīn qui s'est contenté de le restaurer, contrairement aux affirmations d'Ibn al-Muğāwir.

<sup>60</sup> Sur la prise d'al-Ḥaḍrā' voir *T.M.*, p. 123 et 'Umāra, *op. cit.*, texte, p. 51, l. 9 - p. 52, l. 15 (trad. p. 69-70); texte, p. 53, dernière ligne - p. 54, l. 10 (trad., p. 72-73) : mort du *dā'i* Sabā', prise d'al-Ḥaḍrā' et le croisement des envoyés porteurs de bonnes nouvelles de la victoire de Ra'ārī d'un côté et de la prise d'al-Ḥaḍrā' (par Bilāl b. Ġarīr, vizir de Sabā') dans la vallée de Laḥḡ. Une lettre de Ḥalāf b. Isaac b. Bundar

à Ḥalfon b. Nathanael (cité in Roxani Eleni Margariti, *op. cit.*, p. 99) : chute d'al-Ḥaḍrā' peu avant la mort de Sabā' c. 532/1137 et exactions des hommes de 'Alī b. Abī-l-Ġārāt dans l'arrière pays d'Aden.

<sup>61</sup> *T.M.* p. 127, l. 6-7 : il fut construit après le départ de Tūrān Šāh en Égypte. Toutefois, Abū Maḥrama, *Ta'riḥ...*, ms. de Berlin, in *Ar. Texte...*, p. 12, l. 1-4 donne des informations plus nuancées.

Sous les Ayyoubides (569-628/1173-1228), Aden est dotée d'une foule de bâtiments en particulier sous la direction du premier gouverneur ayyoubide d'Aden pour Tūrān Šāh (569-571/1173-1175) et Rađī al-Dīn Muḥammad b. 'Alī al-Takrīti pour al-Malik al-Mas'ūd Yūsuf b. Muḥammad b. Abī Bakr (612-626/1215-1228), sixième sultan ayyoubide du Yémen. Leurs activités se sont portées dans trois directions : la défense (qui est aussi liée à la fonction fiscale), la fiscalité et le commerce, la vie quotidienne (bains, puits, etc.).

Une enceinte digne de ce nom fut érigée par Abū 'Uṭmān : elle était composée de trois murs, l'un s'étendant de la montagne al-Manzar à l'extrémité de la montagne al-'Urr, le deuxième d'al-Ḥaḍrā' à al-Ta'kar, le long du sommet des montagnes, et le troisième courant le long de la côte, c'est-à-dire en front de mer, de la montagne al-Ḥaḍrā' à la montagne Ḥuqqāt<sup>62</sup>, ce qui place cette dernière à l'extrémité sud du front de mer et la montagne al-Manzar, directement opposée à la montagne Šira, à l'extrémité sud-est de la ville. Les murs étaient percés de six portes<sup>63</sup>.

Les fonctions de la vie quotidienne n'étaient pas négligées : des bains étaient érigés et un nombre impressionnant de puits, il est vrai, à l'extérieur de la cité, ont été creusés.

Les fonctions commerciales furent développées et entretenues : boutiques, marchés en nombre, un marché couvert construit par Abū 'Uṭmān. Le troisième sultan ayyoubide, Al-Malik al-Mu'izz b. Ismā'il b. Tuḡtikīn (593-598/1197-1201), édifia un second marché couvert pour les droguistes, que reconstruisit Rađī al-Dīn al-Takrīti pour le sixième sultan ayyoubide.

Un autre élément occupe une place importante : l'hôtel des douanes ou *al-furda*<sup>64</sup>. Il aurait été construit par Abū 'Uṭmān près de la porte du même nom : c'était un bâtiment pourvu de deux portes. Mais ce qui est avancé comme création des Ayyoubides par Ibn al-Muğāwir n'est en fait qu'une restauration ou une extension d'une structure préexistante sous les Zuray'ides<sup>65</sup>.

### Traduction

[p.105] Jusqu'à al-Baydā'<sup>66</sup> il y a deux parasanges : il est encore connu sous le nom de Sabḥa (= dépression saline) al-Ġurāb et est [encore] appelé Qā' (= plaine). Il y a à proximité de la mer et à gauche du défilé un puits appelé al-Maḥnaq<sup>67</sup>, construit par le chef militaire (*al-qā'id*) Ḥusayn b. Salāma<sup>68</sup> : il n'existe pas sur le quart habité [de la terre] d'eau plus douce et plus légère aux entrailles que [celle] de son [puits]. [Il y a aussi] le point d'eau [où s'abreuvent]<sup>69</sup> les caravanes sur le rivage marin.

<sup>62</sup> T.M. p. 128 et voir aussi Abū Maḥrama, *op. cit.*, ms de Berlin in *Ar. Texte...* I, p. 14.

<sup>63</sup> T.M. p. 130.

<sup>64</sup> Sur sa fonction, cf. G. Ducatez, *op. cit.*, p. 12-13 et T.M., p. 138.

<sup>65</sup> T.M. p. 128 et surtout la lettre de Maḍmūn b. Japheth à Ben Yijū (elle fait état du raid de 1135) : un fragment, non publié, mais étudié par Roxani Eleni Margariti, *op. cit.* p. 145 et n. 34, fait état à cette date de l'existence d'une *furda* à Aden.

<sup>66</sup> Al-Hamdāni, *op. cit.* p. 120, l.16, signale simplement ce toponyme et al-Ḥazraġī (cité in H.C. Kay, *op. cit.* p. 240, n. 16) fait état d'un puits al-Bayda, creusé par Ibn Salāma (cf. ci-dessous n. 69).

<sup>67</sup> Lieu sur la route côtière de pèlerinage Aden-La Mecque juste après Aden (al-Hamdāni, *op. cit.* p. 188, l. 14) ou à une distance d'Aden parcourue

en un jour et tenu pour un puits ayant une profondeur de trente brasses, associé à une mosquée en ruines ('Umāra, *op. cit.*, texte, p. 67 et trad. p. 8-9).

<sup>68</sup> Un esclave nubien affranchi par son maître, Abū al-Ġayš, le fondateur de la dynastie des B. Ziyād (203-409/818(?)-1018) à Zabīd : homme résolu, il devint le vizir du fils d'Abū al-Ġayš, 'Abd Allah et de Hind, la sœur du dernier, à la mort du fondateur de la dynastie en 371/981 ('Umāra, *op. cit.*, texte, 6-7 et trad., 8-9). Il mena une politique de conquêtes contre les princes de la montagne (Ibn Ṭarf) et fonda des cités, des forteresses, érigea des mosquées le long de la route du Ḥaḍramawt à La Mecque, fit creuser des puits et des canaux...

<sup>69</sup> *Ġawāz al-qawāfil* : autre traduction possible : le point de passage.

Jusqu'à Rubbāk<sup>70</sup> il y a deux parasanges : c'est un village peuplé, où l'émir Nāṣir al-Dīn Furāt a entretenu un beau jardin (*bustān*), creusé des canaux <sup>71</sup> et planté de l'oranger <sup>72</sup>, du cédrat <sup>73</sup>, du bananier et du palmier cocotier (*al-nārġīl*).

On dit que le *nāḥūda* <sup>74</sup> 'Umar al-Amidī <sup>75</sup> planta le jacquier <sup>76</sup> (= arbre à *šakī* et *barkī*) : c'est un arbre qui fait sortir [les fruits *al-šakī* et *al-barkī*] par son écorce à la différence de tous les autres arbres, il l'a planté en l'an 625/1228-1229. Il creusa des bassins (*birak*) et il s'y trouvait une fosse (*ḥufra*) appelée *fosse aux lions* ; autrefois, les gens avaient l'habitude de s'y rendre en pèlerinage depuis Laḡġ, Abyan et des villages environnants au début <sup>77</sup> du mois sacré d'Allah : le mois de *raġab*.

Quant à al-Maksir, un pont reposant sur sept piles, édifié par les Perses (*al-Furs*), qui régnèrent sur Aden, il y a un parasange. On dit que [p. 106] c'est uniquement Šaddād b. 'Ād qui le construisit à l'origine.

Yaḥyā b. Yaḥyā b. 'Alī b. 'Abd al-Raḥmān al-Zarrād m'a rapporté : c'est uniquement un *ġabālī* nommé al-Mazaff, qui l'édifia en l'an 105/723. Au début, [les gens] avaient l'habitude de traverser cet endroit [pour se rendre sur la terre ferme] qu'à l'aide de barques et il en allait de même de l'eau et du bois de chauffage.

Jusqu'à la montagne de fer <sup>78</sup> il y a un demi-parasange. On dit que c'est une montagne de fer : un homme d'expérience (*ba'du arbābi al-maḥbarati*) vint, fondit deux *buhār* et demi de fer extrait de cette montagne et il garda jalousement [l'emplacement] de la mine aux yeux des gens. On dit que le fondeur fut tué du fait [même] qu'il fondit le fer. Au pied de [la montagne s'élève] une mosquée construite en pierre et en [plâtre] de gypse.

Jusqu'à al-Mabāḥ <sup>79</sup>, il y a un quart de parasange, de même que jusqu'à Aden.

<sup>70</sup> Cf. Abū Maḥrama, *Ta'riḥ...*, ms. de Berlin, in *Ar. Texte...* I, p. 20-21 : la majorité de ses arbres sont de nos jours des palmiers dattiers et les habitants d'Aden et autres y possèdent beaucoup de palmiers dattiers [l'auteur cite un certain nombre de membres éminents d'Aden qui s'y sont fixés au milieu de palmiers dattiers à son époque]... Il ajoute d'ailleurs que les bateaux à destination de la Syrie et de Zayla' s'y rendaient pour y faire de l'eau, car s'y trouvent des puits d'eau douce...

<sup>71</sup> *Al-nahr* dans ce passage d'Ibn al-Muġāwir, mais *abār* ou puits chez Abū Maḥrama, *loc. cit.*

<sup>72</sup> Sur ce sens de *naranġ* ou orange amère, cf. A. Miquel, *Géographie humaine du monde musulman...* III ; Paris-La Haye, 1980, Mouton, p. 447, n. 2 et p. 448, n. 7.

<sup>73</sup> Sur ce sens d'*al-utruġġ*, voir *id.*, *loc. cit.*

<sup>74</sup> Sur ce sens de *nāḥūda*, cf. G. Ducatez, *op. cit.*, n. 82.

<sup>75</sup> Bien qu'il soit *nāḥūda* comme son fils (cf. *T.M.*, p. 144 : 'Utmān b. 'Umar al-Amidī se livre au commerce à Aden), Abū Maḥrama, *Ta'riḥ taġr 'Adan*, in *Ar. Texte...* II, p. 173, ne retient que son activité d'aménageur (il creuse à Rubbāk un bassin) et de planteur de jacquier.

<sup>76</sup> O. Löfgren édite in *T.M.*, p. 104 : *šaġar al-šarkī al-barkī*, mais, dans son

éd. du *Ta'riḥ taġr 'Adan*, ms. de Berlin, in *Ar. Texte...* I, p. 20, il lit *al-barkī*, en se fondant sur Ibn Baṭṭūṭa, *Riḥla*, éd. Defrémery et Sanguinetti, Paris, 1853 et sq., III, p. 126-127 et IV, p. 228. Il s'agit du jacquier (cf. Dozy, *Supplément...* I, p. 780, s. v. *sakī* et I, p. 76, s. v. *barkī*) ou *artocarpus integrifolia*, dont les fruits, ressemblant à des melons ou à des courges, poussent près du sol en perçant l'écorce de l'arbre.

<sup>77</sup> Abū Maḥrama, *op. cit.*, ms. de Berlin, in *Ar. Texte...* I, p. 20, en employant :... *al-aṣabbi raġabi*, renvoie au premier de ce mois.

<sup>78</sup> Sur cette montagne, cf. Abū Maḥrama, *op. cit.*, ms. de Berlin, in *Ar. Texte...* I, p. 18.

<sup>79</sup> Selon Abū Maḥrama, *op. cit.*, ms de Berlin ( un ms. copié en 1579 de notre ère, quarante ans après la mort de l'auteur), in *Ar. Texte...* I, p. 18-19, al-Mabāḥ est un lieu de halte obligatoire avant de gagner Aden : un petit village à un demi-parasange au Nord d'Aden ; ceux qui quittent Aden pour voyager y attendent que le reste de la compagnie vienne les rejoindre. De même, les caravanes se rendant à Aden, ont l'habitude d'y faire halte et de se préparer à y entrer en faisant leurs ablutions, en se revêtant de nouveaux habits... On y trouve des boutiques, des fabriques où l'on égraine le coton (*miḥlāġa*) ; les habitants sont des pêcheurs, brûlent du *nūra* et du *ḥutum*...

*De l'état d'Aden aux temps anciens*

De Qulzum (= Suez) à Aden, à ce qui est derrière la montagne de Socotra, tout cela [était constitué] d'une seule terre ferme (*barr*) ininterrompue, dépourvue de mer et de pleine mer<sup>80</sup>. Le Bicornu (*Dū al-Qarnayn* = Alexandre le Grand) vint au cours de [l'une de ses courses] et arriva en ce lieu. Il ouvrit, en creusant, un golfe (*halīġ*) dans la [future] mer ; la mer s'y écoula alors jusqu'à ce qu'elle fit halte à la montagne du Bāb al-Mandab. Aden, en conséquence, resta en [pleine] mer, qui l'entourait complètement. On n'observait d'Aden que les sommets des montagnes tels des îles. Une preuve évidente de nos propos [est la présence] de traces laissées par l'eau de la mer et les vagues encore observables au sommet de la montagne al-ʿUrr<sup>81</sup>, la montagne au faite de laquelle a été édifée la forteresse al-Taʿkar, et la montagne al-Aḥḍar (= la montagne Verte).

Une deuxième preuve [est le fait] que Šaddād b. ʿĀd n'édifia Iram dāt al-ʿImād (=Iram aux colonnes) que dans [l'espace] compris entre al-Laḥaba<sup>82</sup> et Laḥġ d'un côté et al-Maġāwī d'un autre, qui se trouve sur la route d'al-Mafālis : il [est constitué] de salles qui s'étendent jusqu'à la montagne de Dār Zina. [Šaddād b. ʿĀd] l'édifia dans le meilleur des territoires, climats et airs, dans une terre pure éloignée de la mer. La mer a atteint de nos jours le pays d'Iram dāt al-ʿImād [p. 107] et lui en a enlevé une partie. Il n'y avait pas [autrefois] de mer dans ce territoire. Elle est venue nouvellement à l'existence à la suite de l'ouverture [qu'a opérée] le Bicornu, pour s'étendre de l'île de Socotra, puis couler jusqu'à ce qu'elle s'arrêta à la partie arrière<sup>83</sup> d'al-Mandab.

La troisième preuve [tient à ce] que la mer comprise entre al-Sirrayn<sup>84</sup> et Djedda est appelée *maṭārid al-ḥayl*<sup>85</sup> et *marābiṭ al-ḥayl*<sup>86</sup>. L'origine de l'[appellation réside en ce] que les Arabes avaient l'habitude d'attacher (*tarbiṭu*) les chevaux dans ce territoire. Il est plus exact [de dire] qu'ils avaient l'habitude d'y chasser (*yuṭāridūna*) les chevaux, lorsqu'il n'y avait pas de mer et qu'elle [constituait] un territoire (*ard*) sec. Lorsque le Bicornu ouvrit le Bāb al-Mandab, l'ensemble des territoires fut

<sup>80</sup> Al-bāḥa désigne le large, la haute mer, la pleine mer dans les routiers nautiques arabes (cf. Aḥmad b. Māġid, « Ḥāwiyat al-İḥṭiṣār fi uṣūl ʿilm al-biḥār », *BEO*, 1971, glossaire, p. 291).

<sup>81</sup> La montagne al-ʿUrr, qui recouvre l'ensemble de la péninsule orientale d'Aden, désigne aussi une montagne particulière : son sommet émerge, lorsque le Bicornu libère l'Océan et réduit Aden à l'état d'île. Comprise dans le mur d'enceinte édifié par le premier gouverneur ayyoubide d'Aden, elle doit se trouver du côté de la montagne Šira, puisque, lorsque Aden était une île au commencement de son histoire, une moitié jouxtant la montagne al-ʿUrr, du côté de la montagne Šira, était émergée.

<sup>82</sup> Cf. Abū Maḥrama, *Taʿrīḥ...*, ms. de Berlin, in *Ar. Texte...* I, p. 21-22 : selon al-Mustabṣir dans son *Taʿrīḥ*, l'émir Abū ʿAmrū ʿUṭmān al-Zanġilī l'édifia à trois quarts de parasanges d'Aden, on en exporte des briques cuites et du verre (*al-zuġāġ*). C'est un village peuplé renfermant des boutiques et des presses à huile (*maʿāṣir*).

<sup>83</sup> O. Löfgren retient in *T.M.* la bonne lecture : *āḥir*, *āwāḥir*, contre *awāḥira* in Abū Maḥrama, *Taʿrīḥ...*, ms. de Berlin, in *Ar. Texte...* I, p. 26 (et n. 6).

<sup>84</sup> Cf. *EI<sup>1</sup>* et *EI<sup>2</sup>* s. v. Selon Ibn Ḥurdādībīh, *K. al-masālik wa al-mamālik*, BGA VI, Brill, Leyde, 1889, réimp. 1967, p. 148, Sirrayn est une étape sur la route de pèlerinage Aden-La Mecque, à la limite du Yémen ; selon

al-İṣṭaḥrī, *K. al-masālik wa al-mamālik*, BGA I, Brill, Leyde, 1870, réimp. 1967, p. 14, un port avec hôtel de douane (*furḍa*, selon Ibn Ḥawqal, *K. Šurat al-ard*, BGA II, Brill, Leyde, 1938, réimp. 1967, p. 21) ; un port (*sāḥil*) des Ibn Kināna dans la Tihāma du Yémen (al-Hamdānī, *K. Šifat ġazirat al-ʿarab*, Brill, Leyde, 1884-1891, p. 128), mais elle a été construite par les Perses sur le rivage marin, à trois parasanges de Far' selon *T.M.*, p. 53.

<sup>85</sup> Ibn al-Muġāwir fournit une explication identique ci-dessus (cf. *T.M.*, p. 51, l. 1-9) : une vaste surface plate entre la côte arabe et la côte [du pays] des Noirs (*barr al-Sūdān*) existait aux temps anciens, avant que la mer ne la recouvrit. Lorsque cette dernière recouvrit tout, et qu'il n'eut plus que des îles, ces dernières reçurent le nom d'îles des chasseurs (*ġuzur al-muṭārid*). On dit que les Arabes, aux temps anciens, avaient l'habitude de chasser les chevaux au fond de cette [future] mer, lorsqu'elle était sèche et ces endroits étaient alors qualifiés de *maṭārid al-ḥayl* ou enclos à chevaux.

<sup>86</sup> Sur l'explication de cette expression, voir note précédente. En outre, Aden est doté d'un *marbat/marbiṭ al-fyala* (enclos à éléphant), bien que l'expression puisse se lire *marbat al-sayla*, un enclos pour canaliser le torrent endoréque : cf. *T.M.*, p. 118, l. 1.

noyé et ce qui en domina devint des îles dans la région [occupée] par la mer, qui portait à l'origine le nom de *maṭārid al-ḥayl*.

En a fait état l'émir Abū al-Ṭāmī Ğayyāš b. Nağāḥ<sup>87</sup> dans le *K. al-mufīd fī aḥbār Zabīd*<sup>88</sup> – il y a deux livres [portant ce titre] : le premier *al-Mufīd* a été composé par l'émir Ğayyāš et le second par Faḥr al-Dīn Abū 'Alī 'Umāra b. Muḥammad b. 'Umāra<sup>89</sup>. L'émir Ğayyāš b. Nağāḥ a mentionné dans son *K. al-Mufīd fī aḥbār Zabīd* que la mer était un gué (*maḥāda*) en raison de la paucité de l'eau. Aussi est-ce pour cela que les Abyssins ont eu la haute main sur la péninsule arabe jusqu'aux frontières d'al-Awāhil, au point d'exercer le pouvoir à Ṣan'a'<sup>90</sup>. Leur règne s'y poursuivit à [l'époque de] l'infidélité (*al-kufr*) et à [l'époque] islamique<sup>91</sup>, jusqu'au moment où 'Alī b. Maḥdī<sup>92</sup> causa leur ruine en l'an 554/1159 ; à son époque, ils s'éteignirent et leur règne (*dawlatu-hum*) cessa en raison de la violence de leur tyrannie.

Nous revenons au récit [relatif] au Bicornu : la mer resta en son état jusqu'à ce que le Bicornu ouvrit le Bāb al-Mandab. La mer s'écoula dans [la future mer Rouge] pour s'arrêter à la partie arrière de Suez, puis s'allonger, s'élargir, reculer<sup>93</sup>, s'aplatir [à la façon d'un tapis] et s'étendre [à la façon d'une natte] et le territoire d'Aden devint visible.

À ce sujet, Abū 'Abd Allah Muḥammad b. 'Abd Allah al-Kaysānī<sup>94</sup> mentionne dans son *Tafsīr* : lorsque Šaddād b. 'Ād sortit du territoire du Yémen à la recherche des contrées du Ḥaḍramawt et qu'il arriva à Laḡḡ, il contempla la montagne al-'Urr et sa masse imposante (*'izam*), alors qu'il était loin et cria (*qāla*) à ses gardes (*a'wān*) : « Allez observer cette montagne et [ce qui est à] son pied (*dūna-hu*) ! » Lorsqu'ils eurent examiné l'endroit, ils revinrent et s'écrièrent (*qālū*) : « En vérité, cet endroit est une vallée (*wādin*) [p. 108], au fond de laquelle il y a des arbres et où se trouvent des vipères imposantes,

<sup>87</sup> Le troisième et dernier souverain (mort *circa* 500/1107) de la dynastie des Banū Nağāḥ (*circa* 439-532/1047-1138) qui exerçait son pouvoir sur une partie de la Tihāma et Zabīd. Toute l'histoire de ce souverain, après quelques équipées communes avec son frère Sa'īd, qui meurt tué en 481/1088, semble se résumer, outre ses talents littéraires (cf. note suivante), à ses conflits incessants avec la dynastie Sulayḥite pour la prise, la perte ou la reprise de Zabīd, une fuite en Inde... Il laissa des enfants mâles, mais ce fut la confusion à la mort de son fils Fātik I<sup>er</sup> en 503/1109, notamment entre ses oncles : cf. 'Umāra, *op. cit.*, trad., p. 82-86, 88-92 et G.R. Smith, *EP<sup>2</sup> VIII*, éd. angl., 1993, p. 861, col.2.

<sup>88</sup> Cet ouvrage composé par ce souverain nağāḥide, et par ailleurs perdu, est surtout connu par des citations de 'Umāra : il en a fait un large usage, et parfois le titre de l'ouvrage de 'Umāra est donné avec un titre identique à celui de Ğayyāš (cf. H.C. Kay, *op. cit.*, introduction, p. xii).

<sup>89</sup> 'Umāra al-Ḥakamī al-Yamanī, Abū Ḥamza b. 'Alī b. Aḥmad (cf. *EP<sup>2</sup> X*, éd. angl., 2000, p. 836, col. 1 et 2 et H.C. Kay, *Yaman...* : Kay édite et traduit son *K. al-Mufīd fī Aḥbār al-Zabīd* sous le titre *Tā'riḥ al-Yaman*) est à la fois poète et chroniqueur ; il est né en 515/1121 à Muṣṭān au Yémen et meurt crucifié au Caire en 569/1174 sur l'ordre du sultan ayyoubide Saladin en raison d'accusation de *kufr*. Jurisconsulte et commerçant (Zabīd et Aden), il a connu personnellement le *dā'i* zuray'ide Muḥammad b. Sabā' (534-548/1140-1155 ou 550/1157), dont il vante la générosité, manifestant des sympathies pro-zuray'ides. Il avait des liens avec le mahdide 'Alī b. Maḥdī ....Il composa son *K. al-Mufīd...* en 563/1167,

à l'instigation du *cadi* al-Fāḍil, chancelier du chef militaire arménien fatimide Ṭalā'ī b. Ruzzāk, et il fut lui-même plus tard secrétaire en chef de Saladin.

<sup>90</sup> Abū Maḥrama reprend *verbatim* cette citation à Ğayyāš, vraisemblablement par l'intermédiaire de 'Umāra, dans son *Tā'riḥ ...*, ms. de Berlin, *in Ar. Texte...* I, p. 8, l. 6-8.

<sup>91</sup> Ibn al-Muğāwir mêle deux périodes : celle de l'occupation du Yémen par les Abyssins entre 526 et 575 ou avant, jusqu'au moment où les Persans (*Wahriz*) les chassèrent en 575 (épisode de l'occupation de La Mecque par Abrahā) et le règne des Banū Nağāḥ (des esclaves abyssins affranchis) qui régnèrent sur une partie de la Tihāma et Zabīd de 452/1060 à 553/1158 : cf. *EP<sup>2</sup> VII*, éd. angl., 1993, p. 861-862.

<sup>92</sup> 'Alī b. Maḥdī fut le fondateur de la dynastie des Maḥdides (531/1136-569/1173) centrée sur la Tihāma : ce 'Alī, qui était ḥārīḡite, s'empara d'al-Kadrā' (aux Nağāḥides) et, par une politique de pillage, d'intrigue auprès du zuray'ide Muḥammad b. Sabā', put faire tomber Zabīd en 554/1159 et mettre fin au règne des Nağāḥides : cf. *EP<sup>2</sup> V*, 1986, p. 1235, col. 2.

<sup>93</sup> Une cinquième forme *in T.M. (tarahḥā)* dont le sens est reculer (cf. Dozy, *op. cit.*, I, p. 519, col.2), contre une troisième forme (*tarāḥā*), dont le sens est s'apaiser (cf. Dozy, *loc. cit.*), *in* Abū Maḥrama, *op. cit.*, ms. de Berlin, *in Ar. Texte...* I, p. 8, l. 11 (il reprend le passage du *T.M.*)

<sup>94</sup> Le *T.M.* p. 107, l. 13 et p. 111, l. 6, fait état de cet auteur et de son ouvrage par ailleurs inconnus : cf. G. Ducatez, *op. cit.*, n. 2 et 3.

et la [montagne = *huwa*] surplombe la mer salée. » Lorsque [Šaddād] entendit ces propos, il se fixa à Laḥğ et ordonna de creuser des puits dont les habitants d'Aden boivent [encore l'eau] de nos jours, ainsi que d'y (= montagne) percer une porte à l'entrée de la vallée.

*Description du percement de la porte et du creusement du canal (al-nahr)*

[Šaddād] chargea deux hommes – selon les sages de l'Inde (*ḥukamā'u al-Hind*): ce sont deux démons (*'ifritayni*), des djinns – de creuser le canal et de percer la porte : l'un des deux ne cessa de percer la montagne et le second commença à creuser le canal au sommet de Socotra comptant au nombre des contrées de Laḥğ (*min a'māl Laḥğ*). Les deux hommes ne cessèrent de percer et de creuser jusqu'au moment où ils n'avaient plus (*baqiya 'alay-him*)[qu'à effectuer] un travail insignifiant.

Le tailleur de pierres s'exclama (*qāla*) alors : « S'il plaît à Allah le Très Haut, j'aurai complété, demain, mon travail, c'est-à-dire je [l']aurai terminé ! ». Puis l'excavateur s'écria : « Demain, je ferai pénétrer l'eau jusqu'à Aden, s'il plaît à Allah ou non ! »

Le canal se disjoignit, une partie de l'autre, la source de l'eau fut obstruée à [son] origine, ce que [le djinn] avait édifié fut détruit <sup>95</sup>, morceau par morceau, aucun de ses éléments ne resta en bon état, il n'en resta plus de trace (*šura*), rien ne resta debout (*wa lā istaqāma min-hu maḡnan* <sup>96</sup>) et [le canal] rejoignit, lorsqu'il fut creusé, le pied de la montagne de fer, d'où il fut disjoint.

Ibn al-Muğāwir ajoute : j'ai vu les traces du canal que [le djinn] avait solidement construit en pierres et en [plâtre de] gypse, une construction ferme et solide s'étendant entre la mer (*al-mā'*) et la montagne de fer sur une largeur d'une coudée, qui domine la mer et il n'est évident à son observateur que lorsque le rivage de la mer (*'arā al-baḥr*), à la marée montante, ressemble à la ligne égale en tout point qui pénètre dans la mer. [Ibn al-Muğāwir] poursuit : lorsque le tailleur de pierres se leva le lendemain matin, le percement de la porte et son ouverture étaient effectués et il [l']avait mené à bien conformément au vœu [de Šaddād]. On rapporte (*yaqūl*) que [le djinn] resta soixante-dix ans à accomplir le percement jusqu'à son achèvement. Lorsque l'emplacement arriva à subvenir à ses besoins, Šaddād b. 'Ād dépêcha dans ce lieu tous ceux qu'il lui fallait détenir en prison. Il continua à servir de prison [p. 109] jusqu'à la fin du règne des pharaons, qui exercèrent le pouvoir sur l'Égypte et, leur règne achevé, le lieu [en question] était en ruine.

<sup>95</sup> Sur le sens *d'urtudima*, une VIII<sup>e</sup> forme, à laquelle Dozy, *op. cit.*, I, p. 522, col. 2, donne le sens d'être comblé, cf. *Ar. Texte ...*, glossaire, II, p. 36.

<sup>96</sup> *Ma'nan* dans les mss de Leyde et d'Istanbul, mais édité *maḡnan* par O. Löfgren (*T.M. et Ar. Texte...*, ms. de Berlin, I, p. 26) : selon l'éditeur les deux termes conviennent.

Mention des villes qui servaient de prisons aux rois <sup>97</sup>

comme S.m.r. <sup>98</sup>, la prison de Salomon <sup>99</sup>, fils de David – que le salut soit sur eux deux – ; Ḥiṣār ʿādi <sup>100</sup>, la prison du Bicornu ; Tirmid̄ <sup>101</sup>, la prison d’Alexandre [le Grand] ; Multān <sup>102</sup>, la prison d’al-Ḍaḥḥāk al-Sāḥir <sup>103</sup> ; Āmul <sup>104</sup> et Sārī <sup>105</sup> [sont] à Kaykā’ūs b. Kaykubād <sup>106</sup> ; Ḥ.s. <sup>107</sup>, la prison des Byzantins (*al-Rūm*) ; Ḥiṣār Ṭāq <sup>108</sup>, la prison de Bardasiyār <sup>109</sup> ; Miṣr (= Le Caire ?), la prison du commandeur des croyants, Muḥammad Hārūn al-Rašīd ; Marw <sup>110</sup>, celle du commandeur des croyants, ‘Abd Allah al-Ma’mūn <sup>111</sup> ; al-Šā’m, la prison de l’imām al-Nāṣir li-Dīn Allah <sup>112</sup>. On rapporte que dans cette [prison] il y avait une cellule : lorsque [le niveau] du Tigre augmentait, elle s’emplissait [d’eau] et restaient des prisonniers qui se tenaient debout dans l’eau, tant que [le niveau] ne diminuait pas. Aussi en raison de l’humidité [due à] l’eau, de la putridité de la terre et de la salinité du terrain salsugineux, la peau des prisonniers se fendait-elle et leur durée de vie ne dépassait-elle pas un mois. Nihāwand <sup>113</sup>

<sup>97</sup> Ce passage ne concerne que partiellement Aden, mais le citer complètement permet de mieux entrevoir les curiosités de l’auteur : l’Iran, l’Inde et en particulier les dynasties Ġaznvide et Ġūrīde.

<sup>98</sup> Toponyme de lecture et d’identification incertaines. O. Löfgren (cf. *Ar. Texte...* 1, p. 32, n.3) propose différentes interprétations : Simmar (d’après Yāqūt al-Rūmī, *Mu’ġam al-buldān* III, éd. Wüstenfeld, Leipzig, 1866-1873, p. 132 : pays appartenant aux contrées de Kaskar, provinces de Bassorah, mais c’est à peine imaginable), Tadmur/Palmyre (plus crédible, puisque les djinns l’édifièrent sur l’ordre de Salomon : cf. Yāqūt al-Rūmī, *op. cit.*, I, p. 824 et *El<sup>2</sup> X*, éd. angl., p. 200 : sa construction est attribuée au même, et la légende de Shamir n’est pas à écarter, puisque des blocs de pierre destinés au temple de Jérusalem furent équarris grâce au galet miraculeux *samur/shamir*).

<sup>99</sup> Sur Salomon dans le légendaire musulman (ses activités de constructeur... et ses armées de djinns), cf. *El<sup>2</sup> IX*, éd. angl., 1997, p. 822-824 : il a même institué ‘Ayḏāb, sur la côte somalie, lieu de détention des djinns.

<sup>100</sup> Lecture et identité incertaines de ce toponyme : O. Löfgren (*T.M.*, p. 109, n. 4 et surtout *Ar. Texte...* 1, p. 38, n. 3) avance à titre d’hypothèse : Ḥiṣn Ḍī al-Qarnayn, la forteresse du Bicornu.

<sup>101</sup> Tirmid̄, ville au confluent de l’Oxus. La légende d’Alexandre s’est emparée tardivement de la cité : si elle est complètement ignorée par l’expédition d’Alexandre le Grand, la fondation de la ville lui est attribuée postérieurement : cf. *El<sup>2</sup> X*, éd. angl., 2000, p. 542 et les nombreuses références à ce sujet.

<sup>102</sup> Cité de l’Inde du nord conquise par les musulmans en 92-93/711-714 : elle fut laissée intacte, ainsi que son temple en échange d’une importante partie des revenus du temple. Ces émirs reconnaissent le califat abbasside jusqu’au moment où Multān passa sous l’influence fatimide, à la fin du ix<sup>e</sup> siècle. Maḥmūd de Ġazna diminua cette dernière en 396/1006 et 401/1010, puis elle passa dans le sultanat de Dehli (Iltutmīš) en 625/1224

<sup>103</sup> Personnage impossible à repérer, vraisemblablement un *ismā’īlī*, car Multān demeura longtemps aux mains des *ismā’īlī*, appelés à tort *qarmates* par ‘Umāra et Ibn al-Muġāwir.

<sup>104</sup> Āmul du Ṭabaristān, non Āmul sur l’Oxus en raison de sa juxtaposition à Sārī/Sāriya : Āmul (cf. *El<sup>2</sup> I*, p. 472 ; G. Le Strange, *The Lands of the Eastern Caliphate*, Londres, 1906, réimpr., Londres, 1966, p. 370, 381 ...voir *El<sup>2</sup>*, *loc. cit.* pour une bibliographie complémentaire) était sur la rive ouest

de la rivière Harhāz à vingt kilomètres au sud de la Caspienne et fut pillée par Maḥmūd de Ġazna.

<sup>105</sup> Sārī ou Sāriya (cf. Le Strange, *op. cit.*, p. 370) fut le premier chef lieu du Ṭabaristān et se trouve à l’est d’Āmul : les géographes arabes en font une citée peuplée, active dans la fabrication d’étoffes de lin et de coton.

<sup>106</sup> Ce souverain (cf. Ṭabarī, *Ta’riḥ al-rusul wa al-mulūk* II, Leyde, 1881-1882, p. 597-605) fait partie des souverains de Babel/Babylone, il habitait Balḥ, eut des démêlés avec son fils Sayāwḥāš, fit construire une ville appelée Kaykadār qu’Allah détruisit.

<sup>107</sup> Toponyme impossible à restituer.

<sup>108</sup> Il existe deux Ḥiṣār Ṭāq : la première forteresse se situe à la frontière du Daylam, mais dans le Ṭabaristān, la seconde dans le Séistan à quatre jours de Zaranġ (cf. Le Strange, *op. cit.* p. 374 et 343-344). Il faudrait retenir la première, car elle était imprenable, constituait le trésor des rois sassanides et n’était accessible que par un tunnel (cf. Yāqūt al-Rūmī, *op. cit.*, IV, éd. de Beyrouth, p. 6 : description de la forteresse).

<sup>109</sup> Il s’agit d’une reconstruction d’O. Löfgren pour distinguer ce terme, qui doit obligatoirement être une personne, d’un toponyme, Bardasir, la plus grande ville du Kirmān édifée par Ardašīr b. Bābakān, et renfermant un fort (*qal’a ḥašīna* : cf. Yāqūt al-Rūmī, *op. cit.*, I, p. 555). Selon O. Löfgren (*Ar. Texte...*, I, p. 24, Annexes et améliorations), il faudrait peut-être voir derrière Bardasiyār *Farruḥsiyār*.

<sup>110</sup> Sur Marw, ville célèbre dominant l’oasis du même nom, sur le cours inférieur du Murgāb et sise à la limite est du Ḥurāsān, voir *El<sup>2</sup> VI*, 1991, p. 603-606. Cette ville fut durant un temps le siège d’al-Ma’mūn, alors gouverneur du Ḥurāsān et opposé à son frère le calife al-Amin, jusqu’à son départ pour Baġdād en 802/817.

<sup>111</sup> Il s’agit du septième calife abbasside (170-218/786-833) : cf. *El<sup>2</sup> VI*, 1991, p. 315-323.

<sup>112</sup> Il est difficile d’identifier ce personnage : peut-être un certain nombre d’imāms zaydites du Yémen, car al-Nāṣir li-dīn Allāh est devenu un titre (cf. *El<sup>2</sup> VII*, éd. angl., 1993, p. 995-996, en particulier Aḥmad Abū al-Ḥasan, troisième *imām* zaydī rassi du Nord-Yémen, m. en 315/927 ou 325/937) ou peut être d’un fatimide.

<sup>113</sup> Ville dans les montagnes du Zagros (province du Ġibāl) par 34° 13’ de latitude nord et 48° 21’ de longitude est, est située sur un affluent du Ġāmāsāb, par lequel elle est en contact avec la Perse centrale (Ispahān) : cf. *El<sup>2</sup> VIII*, éd. angl., 1995, p. 23.

est la prison d'al-Sulṭān Mu'izz al-Dīn Muḥammad b. Sām<sup>114</sup> ; L.w.h.k. Ḥawrān<sup>115</sup>, celle d'al-Sulṭān Bahrām Šāh<sup>116</sup> ; Qal'a ? s.w.r.<sup>117</sup> est la prison de Ḥusraw b. Malik Ḥusraw Šāh<sup>118</sup> ; B.r.'d.<sup>119</sup>, celle de Tāğ al-Dīn Yaldiz al-Sulṭānī<sup>120</sup> ; Gwalior<sup>121</sup>, la prison d'al-Malik Quṭb al-Dīn Abū al-Fawāris Aybak al-Āmūlī<sup>122</sup> ; 'Uḍ/'Awḍ<sup>123</sup>, celle d'al-Sulṭān Šams al-Dīn Iltutmiš<sup>124</sup> ; Hérat<sup>125</sup>, la prison d'al-Sulṭān Ġiyāt al-Dīn Muḥammad b. Šām<sup>126</sup> ; Ḥiṣār Hazārāsb<sup>127</sup> [p. 110] est celle d'al-Sulṭān Abū al-Faṭḥ Muḥammad b. Takāš<sup>128</sup> ; Kawšak. S.n.h. Ġawāh(i)rān<sup>129</sup> est la prison de Tuğribak

<sup>114</sup> Šihāb al-Dīn (puis Mu'izz al-Dīn) Muḥammad (569-602/1173-1206), frère de Muḥammad b. Sām I, Ġitāt al-Dīn (cf. ci-dessous n. 125) et souverain de Ġazna, étendit l'Empire ġuride à la fois en direction de l'Inde et dans les régions de l'ouest, provinces du Bamiyan, Hérat, Séistan ... : cf. *EP* II, 1977, p. 1126-1127, s. v. *Ġuride*.

<sup>115</sup> O. Löfgren (cf. *Ar. Texte...*, I, p. 28 n. 1) se propose de lire à la place de L.w.h.k. Kawšak ou Kawpak.

<sup>116</sup> Vraisemblablement le souverain ġaznvide Bahrām Šāh b. Mas'ūd, Yamīn al-Dawla : il fut sultan de Ġazna de circa 510/1117 et 557/1162 et s'installa à Ġazna comme vassal du seljoukide Saṅğar en 510/1117 (contre son frère Malik Arslan) : cf. *EP* I, 1975, p. 968-969 : avec lui, le déclin de Ġazna est achevé.

<sup>117</sup> O. Löfgren (cf. *Ar. Texte...*, I, p. 28, n.2) se demande s'il ne faut pas lire Lahūr/Lahore, suggestion qui semble fondée si l'on pense à Ḥusraw b. Malik Ḥusraw-Šāh.

<sup>118</sup> Ḥusraw b. Malik Ḥusraw-Šāh (O. Löfgren a réinterprété les graphèmes Ḥ.r.d. en Ḥusraw) est le dernier représentant des Ġaznavides, qui perdit Ġazna en 557/1162 et gagna Lahore (cf. *EP* II, p. 1127, col. 2). Le général turc Quṭb al-Dīn Aybak, pour le compte de Ġiyāt al-Dīn Maḥmūd (neveu de Mu'izz al-Dīn Muḥammad), prit Lahore en 582/1186 (cf. *EP* II, 1977, p. 275-276, s. v. Dihli et *ibid.*, p. 1129, col. 2, s. v. *Ġurides*).

<sup>119</sup> Toponyme impossible à restituer.

<sup>120</sup> Tāğ al-Dīn Yaldiz al-Sulṭānī est un général turc dépendant des Ġurides vers 1163 et participe contre les frères Mu'izz al-Dīn et Ġiyāt al-Dīn à une coalition – il est alors gouverneur d'Hérat – regroupant Faḥr al-Dīn de Bāmiyān, gouverneur de Balḥ, mais la coalition fut battue (cf. *EP* II, p. 1127, col. 2). Il devint gouverneur de Ġazna après sa prise en 571/1175 – le dernier ġaznvide était parti depuis douze ans à Lahore – pour le compte de Ġiyāt al-Dīn. À la mort de Mu'izz al-Dīn en 602/1206, son neveu et successeur, Ġiyāt al-Dīn Maḥmūd, dut faire appel aux Ḥwārizm-Šāh pour chasser Tāğ al-Dīn de Ġazna, dont il avait dû s'emparer entre temps (cf. *EP* II, 1977, p. 1129, col. 1).

<sup>121</sup> Sur cette ville de Gwalior (O. Löfgren a interprété les graphèmes en Kwālīwr : cf. *T.M.*, p. 109, l. 4 et *Ar. Texte...* I, Verbesserungen, p. 63), voir *EP* II, 1977, p. 1170, col. 2-p. 1171, col. 2 : ancienne capitale de l'État Sindhia (aujourd'hui dans l'État du Madhya Pradesh), elle fut conquise par le sultan Maḥmūd de Ġazna en 413/1022, puis par les Ġurides (le fort par Quṭb al-Dīn Aybak en 592/1196), perdue par eux, puis reprise par Iltutmiš vers 629/1231...

<sup>122</sup> Al-Malik Quṭb al-Dīn Abū al-Fawāris Aybak al-Āmūlī, à l'origine un Mamelouk ġuride, est un émir de Mu'izz al-Dīn Muḥammad ; on lui attribue la prise de nombreuses cités de l'Inde du Nord (Meerut, Delhi, Aligarh, Thankir...) entre 587/1191 et 599/1203. Il serait monté sur le trône de Lahore en 602/1206 selon certaines sources. Toutefois, c'est Mu'izz al-Dīn qui lui confère le titre de sultan (cf. *EP* II, 1977, p. 1129,

col. 1). Il mit fin à l'occupation de Ġazna par Yildiz et mourut à Lahore en 607/1210 de ses blessures (cf. *EP* V, 1986, p. 550, col.1-p. 551, col.1).

<sup>123</sup> 'Uḍ/'Awḍ, c'est-à-dire Ayodhya (interprétation des graphèmes : 'R.D. en 'Awḍ par O. Löfgren (mais plus loin *T.M.* p. 112, n.5, il trace une équivalence entre 'Uḍ/'Awḍ et l'Ağūdāhah d'al-Bīrūnī ou Ayodhya), à savoir Oudh (cf. *EP* I, p. 779-780) : région comprenant les districts de Lucknow et de Fayḍābād (Uttah Pradesh). Les musulmans s'y établirent à la fin du XII<sup>e</sup> siècle et l'annexèrent au sultanat de Delhi sous Quṭb al-Dīn Aybak.

<sup>124</sup> Al-Sulṭān Šams al-Dīn Iltutmiš b. Ēlam Ḥān (cf. *EP* III, p. 1183, col. 2-p. 1184, col.2), un Mamelouk appartenant aux turcs Qarāḥitāi, fut le troisième sultan de la dynastie mamelouke de Delhi ; il monta sur le trône de Delhi en 607/1221 après avoir vaincu Āram Šāh, fils et successeur de Quṭb al-Dīn Aybak. Il épousa sa fille et fut gouverneur de diverses cités (Gwalior) avant d'accéder au trône. Il mourut en 633/1236 après avoir dû souvent marcher contre le Bengale, et l'avoir emporté sur Malva.

<sup>125</sup> Hérat (cf. *EP* III, p. 180, col. 1-182, col. 2) : ville et district sur le Harī Rūḍ dans l'ouest de l'Afghanistan. Centre militaire sous les Sassānides, elle se soumit aux Arabes et acquit sa plus grande prospérité sous les Ġurides, en particulier sous Ġiyāt al-Dīn (construction de la grande mosquée). Pillée par les Mongols en 618/1221, elle se repeupla après 1236 et un prince local fut nommé à la tête de la ville par le gouverneur mongol du Ḥurāsān.

<sup>126</sup> Muḥammad b. Šām I, Ġiyāt al-Dīn, un des princes Šansabānī de la branche aînée Ġuride, qui régnaient sur Ġūr, leur pays natal, puis après le déclin des Ġaznavides (Ġazna prise par eux en 569/1173), sur Ġazna. Sous le règne de Šams al-Dīn Muḥammad (puis Ġiyāt al-Dīn, 558-599/1163-1203) à Ġūr et de son frère Šihāb al-Dīn (puis Mu'izz al-Dīn) Muḥammad (569-602/1173-1206), l'empire Ġuride s'étendit vers l'ouest aux dépens des princes de Bāmiyān, des gouverneurs turcs d'Hérat, et de Balḥ, mais aussi du prince saffāride du Séistan...vers l'ouest (cf. *EP* II, 1977, p. 1126-1127), mais également vers l'Inde.

<sup>127</sup> Hazārāsp (cf. *EP* III, p. 346-347 et Yāqūt al-Rūmī, *op. cit.*, éd. Wüstenfeld, IV, p. 471) est une ville du Ḥwārizm sur la rive gauche de l'Oxus/Āmu Daryā : entourée par un fossé, elle était elle-même une forteresse et un centre commercial. Elle fut attaquée par Maḥmūd de Ġazna en 408/1017 qui occupa le pays, par le seljoukide Saṅğar en 945/1147 et le Ḥwārizm-Šāh Muḥammad. Il y vainquit les Ġurides en 599/1203.

<sup>128</sup> Il devrait s'agir de 'Alā' al-Dīn Maḥmūd, fils de 'Alā' al-Dīn Tikiš, une lignée de Ḥwārizm-Šāh (cf. *EP* IV, p. 1099, col. 1 et 2), encore appelé Muḥammad II (596-617/1200-1220) : il chassa Mu'izz al-Dīn Muḥammad Ġūrī du Ḥurāsān, mais il dut faire face aux Qarā Ḥitay des Kipçaks et s'empara de leurs possessions en Transoxiane.

<sup>129</sup> Toponyme difficile à restituer complètement et impossible à identifier.

Šāh b. Muḥammad<sup>130</sup> ; [l'île] Dahlak<sup>131</sup>, celle de 'Abd al-Malik b. Marwān<sup>132</sup> ; 'Aydāb<sup>133</sup> est la prison des califes fātimides ; Ta'izz<sup>134</sup>, celle des rois du Yémen ; Qawārīr<sup>135</sup>, celle des B. Mahdī<sup>136</sup> ; Ġibāl Bura'<sup>137</sup> est la prison d'al-Malik al-A'azz 'Alī al-Ṣulayḥī<sup>138</sup> ; Sīrāf<sup>139</sup>, celle d'al-Sultān Maḥmūd b. Muḥammad b. Sām.

Aden fut la prison des pharaons et est devenue celle des Fātimides. Selon les Indiens, Aden est la prison [du dieu hindou aux] dix têtes, nom d'un djinn pourvu de dix têtes<sup>140</sup>, dont celle de la gazelle d.b.sir<sup>141</sup> : il avait demeuré sur la montagne al-Manẓar<sup>142</sup> et s'était réjoui à la vue du terrain sablonneux de [la montagne] Ḥuqqāt<sup>143</sup> et, à sa suite, Hanūmat<sup>144</sup> habita Ḥuqqāt. Ils n'en furent délogés que par Salomon fils de David – que le salut [d'Allāh] soit sur les deux ! –, lorsqu'il arriva dans le territoire du Yémen en raison [de son mariage avec] Bilqīs (= la reine de Saba), car ces gens précédemment

<sup>130</sup> Souverain que je n'ai pu identifier.

<sup>131</sup> Îles Dahlak (cf. *EP*<sup>2</sup> II, 1977, p. 92, col. 2-p. 93, col. 2) : un groupe d'îles (Dahlak al-Kabīr et Nūra pour les plus grandes) par 40° 10' de longitude est et 15° 15' de latitude de nord au large de la côte ouest de la mer Rouge en face de Muṣawwa' (Erythrée). Connues des grecs et des latins, Dahlak al-Kabīr fut utilisée comme lieu de détention et d'exil par les califes omeyyades et abbasides. Sous la domination des Ziyādides (203/818-409 (?)/1018) de Zabīd, ces îles s'érigèrent en émirat indépendant jouissant des profits du commerce et de la piraterie, et faisant allégeance aux puissants du moment (Mamelouks), quand c'était nécessaire.

<sup>132</sup> 'Abd al-Malik b. Marwān (65-86/685-705) est le cinquième calife omeyyade : Cf. *EP*<sup>2</sup> I, p. 78, col.2-p. 80, col. 1, début.

<sup>133</sup> Un port de la côte africaine de la mer Rouge par 22°20' de latitude nord et 36°94' 22" de longitude est, au nord de l'actuelle Ḥaylab et à l'état de ruines. Elle était située au bord d'un axe commercial et de pénétration : Nil avec Qūṣ-'Aydāb par le wādī 'Allaqī et plus loin le Yémen et le Hedjaz, l'autre dorsale en pays *bedja* passant par la vallée de Barakāt pour aboutir à l'île de Bāḍī'/Massawa. Pourvue d'une forteresse (cf. Ibn Ḥawqal, *K. Sūrat al-arḍ*, BGA II, Leyde, 1937, réimp. 1967, p. 50), elle est le port de l'embarquement de l'or (Wādī 'Allaqī) et de l'ivoire (al-Ya'qūbī, *K. al-buldān*, BGA VIII, p. 335 et Ibn Ḥawqal, *op. cit.*, p. 40), mais aussi des pèlerins vers La Mecque (voir le récit d'Ibn Ḥubayr, seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle, *Riḥla*, éd. R. Wright et de Goeje, Leyde, 1907, 69 et sq. sur le dépouillement par des Ḥadārib des pèlerins). Ce village se développa grâce à la politique active des Fatimides et était fréquenté par le groupe des marchands Ḳarīmī au XIV<sup>e</sup> siècle : voir aussi certaines lettres de la Geniza du Caire à ce sujet in S.D. Goitein, *Letters...*, p. 183-184, 197-199.

<sup>134</sup> Sur cette ville fortifiée, principal centre des Hautes Terres du Sud-Yémen à 190 kilomètres au sud-est de Ṣan'ā' et située au pied du Ġabal Ṣābir, cf. *EP*<sup>2</sup> X, éd. angl., 2000, p. 118 : c'est à Ta'izz, sur la fin de la période ayyoubide, que les impôts d'Aden sont envoyés et elle est la capitale du royaume rasūlide.

<sup>135</sup> Une des forteresses aux mains des Banū Muẓaffar al-Sulayḥī, qui dominèrent la Tihāma, tout en adjoignant les districts de Zabīd, à savoir Maqr, Wuṣab, al-Ẓarf et al-Šaraf (cf. 'Umāra al-Ḥakamī., *op. cit.*, texte p. 33, l. 2-4).

<sup>136</sup> Les Banū Mahdī sont une dynastie ḥārīġite, qui régna sur la Tihāma

entre 554/1159 (prise de Zabīd en 551/1156) et 569/1173, le dernier des Banū Mahdī étant mis sous les fers et étranglé en 572/1176 sur les ordres du premier sultan ayyoubide du Yémen Tūrān Šāh.

<sup>137</sup> Ġibāl Bura' forment une des parties basses de la Sarāt Ġublān au sud du wādī *Sahām* (cf. Al-Hamdānī, *op. cit.*, p. 68). À l'époque d'al-Hamdānī (avant 943 de notre ère), ces *ġibāl* appartenaient aux Ṣayābir (*id.*, p. 125). Ils étaient aux mains de Sabā' b. Aḥmad al-Ṣulayḥī selon 'Umāra, *op. cit.*, texte p. 98.

<sup>138</sup> Le *dā'ī* A'azz 'Alī b. Muḥammad al-Ṣulayḥī, converti à la *da'wa* fatimide par un prédicateur, est le fondateur de la dynastie ṣulayḥide ; il prit les armes vers 439/1047 et put contrôler le Sud-Yémen vers 455/1063. Il mourut en 459/1066 ou 473/1080 vraisemblablement assassiné : cf. al-'Umāra, *op. cit.*, texte, p. 14-23 et 48-49.

<sup>139</sup> Port sur la côte du Fārs, déjà connu à l'époque sasānide, il sert d'emporium du Fārs et de relais de Bassorah à l'époque islamique. À la suite du tremblement de terre de 366 ou 367/976-978, mais surtout d'une réorientation des axes commerciaux au profit de la mer Rouge, ce port perdit de son importance sans être, toutefois, inactif (cf. S.M. Stern, « Ramišt of Sīrāf ... », *JRAS*, 1967, p. 10-14 et *EP*<sup>2</sup>, s. v.).

<sup>140</sup> *D.s. S.r.* : telle est la lecture des mss. O. Löfgren, *Ar. Texte...* I, p. 28, n. 17 y voit *dasā*, un des attributs habituels du dieu hindou Rāvana.

<sup>141</sup> *D.r.sir* dans le manuscrit d'Istanbul : faut-il y voir une variété de gazelle ou, comme le suggère O. Löfgren, *Ar. Texte...* I, p. 28 note 18, une duplication de *d.s. sr* ?

<sup>142</sup> Juste en face de la montagne Šīra, elle fut habitée (*T.M.*, p. 111) par Rāvana et occupée par les gens d'al-Qumr et intégrée dans la construction du mur d'enceinte d'Aden, édifié par les Ayyoubides.

<sup>143</sup> Cette montagne circonscrit avec la montagne Šīra le bassin al-Ma'ġalayn (cf. *T.M.*, p. 111, l. 4-13), est formée de terrains sablonneux et fut la prison, selon la légende indienne de Rāmacandra, d'un djinn hindou à dix têtes, puis la demeure du dieu singe Hanūmat. Son sommet fut le lieu de résidence des habitants de l'île d'al-Qumr (des traces de leur construction y furent laissées). Elle est comprise dans la construction du mur d'enceinte par les Ayyoubides, puisqu'un des trois murs s'étend de l'arsenal à cette montagne, ce qui la place à l'extrémité sud du front de mer.

<sup>144</sup> Derrière les graphèmes *h.nūb* (ms. Istanbul) et *hunūd* se profile le dieu singe hindou Hanūmān de la légende hindoue de Rāmacandra (cf. *T.M.*, p. 112 l. 1-3).

mentionnés étaient des démons (*afārīt*). Aden ne fut dénommé Aden qu'en raison de 'Adnān : lorsqu'il l'édifia, il l'appela du nom de son fils 'Adan. Toutefois, [le nom] 'Adan est seulement dérivé de 'Ād, et l'on rapporte que le premier qui y a été détenu fut un homme dénommé 'Adan, si bien que ['Adan] fut appelé ainsi.

Ibn al-Muğāwir ajoute : le nom 'Adan est seulement dérivé du [terme] la mine (*al-ma'din*), à savoir la mine de fer. ['Adan] est dénommée chez les Perses Aḥūrisankīn<sup>145</sup>, chez les Indiens Sirān/Sayrān<sup>146</sup>, chez les Noirs (*al-Sūdān*) [ ? ], chez les négociants ?.ā.k.l. Sid.h., et elle est [encore] appelée prison des pharaons, demeure des djinns et port de la mer (*sāḥil al-baḥr*). Chez les Indiens [Aden] est dénommée H.tām et chez les gens d'esprit Sindān, car tout ce que l'être humain jette par mousson du nord-est (*al-azyab*) revient par mousson du sud-ouest (*al-kaws*)<sup>147</sup> [...] <sup>148</sup> et elle est appelée octroi portuaire (*furda*) du Yémen. On [y] dénomme dans le bas peuple (*'inda al-sūqī*) Dār al-Sa'āda<sup>149</sup> (= Palais de la Félicité), un palais édifié par Sayf al-Islām Tuḡtikīn<sup>150</sup> en face de l'octroi, [p. 111] al-Dār al-Ṭawīla<sup>151</sup> un palais édifié par Ibn al-Ḥā'in ( ? ) à l'opposé de l'octroi, al-Manẓar un palais construit par al-Malik al-Mu'izz Ismā'il b. Tuḡtikīn<sup>152</sup> sur la montagne Ḥuqqāt, et chez les négociants on appelle ['Adan] Šira<sup>153</sup> et Ḥayra.

<sup>145</sup> O. Löfgren a interprété les graphèmes *A.h.r. s.n.kin* en *aḥūrisankin* d'après Steingass, *op. cit.*, p. 25 col. 1.

<sup>146</sup> Al-Muqaddasī, *op. cit.*, p. 30 l.11 cite comme noms attribués à Aden : Samarān, al-Šarra et al-Ḥays. L'éditeur d' al-Muqaddasī se demande s'il ne faudrait d'ailleurs pas lire Sindān à la place Samarān.

<sup>147</sup> *Al-azyab* désigne chez les marins de l'océan Indien la mousson du nord-est et *al-kaws* la mousson du sud-ouest : cf. Henri Grosset-Grange, *Glossaire nautique arabe ancien et moderne de l'océan Indien*, CTHS, Paris, 1993, p. 52-53 et 150.

<sup>148</sup> *Ilā al-laḥādūs* : lecture des deux manuscrits dont O. Löfgren (*T.M.* 110 n. 16 et *Ar. Texte...*, p. 39 n. 6) doute du bien fondé.

<sup>149</sup> Selon Abū Maḥrama, *op. cit.*, ms. de Berlin in *Ar. Texte...* I, p. 10-11 : « au nombre des palais célèbres à Aden il y a Dār al-Sa'āda qu'édifia Sayf al-Islām Tuḡtikīn b. Ayyūb en face de l'octroi, c'est-à-dire en partant [de la montagne] Ḥuqqāt, comme le mentionne al-Mustabšir dans son *Ta'riḥ*. Il est de notoriété chez les gens qu'al-Muğāhid al-Ġassānī (cinquième sultan rasūlide, 721-764/1322-1363), lorsqu'on lui annonça : tu mourras sur la mer ou en dominant la mer, qu'il ordonna la construction d'un palais qui surplombait la mer. On lui construisit le Palais de la Félicité où il mourut ainsi que nous l'avons mentionné dans sa biographie. »

On rapporte que le Palais appartenait aux Banū al-Ḥaṭba'/Ḥutaba', des négociants égyptiens qui s'établirent à Aden comme dans leurs demeures et l'un d'eux avait la charge de surveiller Aden à l'époque d'Ašraf b. al-Afḍal al-Ġassānī (septième sultan rasūlide 1377-1401). Il est possible de tenir ensemble ces éléments contradictoires que le palais a appartenu d'abord aux Banū al-Ḥaṭba'/Ḥutaba', puis devint

possession de Sayf al-Islām al-Tuḡtikīn ou d'un autre qui l'édifia alors. ...[sur les péripéties de sa construction sous al-Muğāhid, cf. *Ar. Texte...* I, p. 10-11].

<sup>150</sup> Sayf al-Islām Tuḡtikīn ou Abū al-Fawāris al-Sulṭān al-Malik al-Azīz Tuḡtikīn est le deuxième sultan ayyoubide du Yémen (579-593/1183-1197). Dépêché par son frère Saladin, il plaça le pays entièrement sous la domination des ayyoubides (les émirs de Tūrān Šāh s'étaient quasiment rendus autonomes), entra à La Mecque, arriva à Zabīd, s'empara de Šan'ā', détruisit la forteresse de Ta'kar ... Il témoigna aussi d'une activité de constructeur et d'aménageur : le palais al-Sa'āda à Aden où l'institution de nouveaux droits de douane sur le fer importé à Aden... (cf. Ibn Ḥātim, *K. al-Simt ...*, in G.P. Smith, *The Ayyūbids and Early Rasūlids...*, p. 22-42, Abū Maḥrama, *Ta'riḥ taḡr...* in *Ar. Texte...* II, p. 101-104).

<sup>151</sup> Cf. Abū Maḥrama, *Ta'riḥ...*, ms. de Berlin, in *Ar. Texte...*, p. 11-12 : outre la reprise des données du *T.M.*, il ajoute : « il est isolé. Entre lui et l'octroi se trouve une place (*faḍā'un*) et, à sa porte, il y avait deux bancs..., où s'asseyaient les fonctionnaires de l'octroi (*kuttāb al-furda*). » C'était autrefois, pour les rois, un entrepôt [de marchandises à détaxer] (*maṭṭar*). De nos jours, l'entrepôt est devenu le Dār al-Šalāḥ.

<sup>152</sup> Sur ce quatrième sultan ayyoubide du Yémen (598-611/1202-1214) cf. G. Ducatez, *op. cit.*, n. 114

<sup>153</sup> Elle désigne une montagne qui se trouve au large et à l'est de la péninsule d'al-'Urr, qui protégeait le mouillage d'Aden et servait de point de repère aux bateaux avant de relâcher dans ce dernier. C'est également un nom qu'attribue al-Muqaddasī *op. cit.* p. 30 l. 11 à Aden mais sous la forme al-Šarra.

### Description de la montagne Šira

C'est une montagne élevée en [pleine] mer faisant face à Aden et à la montagne al-Manzar, dont on dit qu'elle (= montagne al-Manzar)<sup>154</sup> en constitue un morceau.

Muḥammad b. 'Abd Allah al-Kaysānī dans son *Commentaire (Tafsīr)* rapporte : le jour du jugement dernier sortira [de la montagne] Šira d'Aden un feu qui poussera les créatures jusqu'au lieu de rassemblement (*ilā al-maḥšar*)<sup>155</sup>. La preuve [réside dans la présence de] puits [anciens]<sup>156</sup> dans la montagne : un puits appelé Anbār, et il est dénommé chez les sages de l'Inde *f.i.b.r.*<sup>157</sup> : celui dont sortiront éternellement des fumées ; on l'appelle maintenant le puits des astronomes<sup>158</sup>. Personne ne peut y porter le regard sans être brûlé, être pris de tourments et affecté d'un teint noirâtre (*qatam*). On trouve tout autour du puits des pierres brisées, des vipères endormies et des serpents se dressant.

Selon les Indiens, Hanūmat, à savoir le démon (*'ifrīt*) déjà mentionné, a creusé ce puits, mais [à vrai dire] ce n'est pas un puits. C'est uniquement un passage souterrain, dont le percement sous la mer mène à la ville d'Ujjain<sup>159</sup> [habitée par] B.k.r.mī<sup>160</sup> et siège du royaume de Malva (Mālāwā)<sup>161</sup> en Inde.

### Section

Mubārak al-Šar'abī, affranchi de mon père<sup>162</sup>, Muḥammad b. Mas'ūd, m'a rapporté ces paroles : la raison pour laquelle [p. 112] fut creusé le puits *f.i.b.r.* [tient à ce] que Ḥād.r,<sup>163</sup> un démon (*'ifrīt*), enleva Sita, l'épouse de Rāmacandra (Rām ḡandar)<sup>164</sup>, dans les contrées d'Ayodhyā<sup>165</sup>, et l'amena

<sup>154</sup> Abū Maḥrama, *op. cit.*, ms. de Berlin, in *Ar. Texte...*, p. 17, ajoute : au sommet de la montagne Šira il y a une forteresse ancienne pourvue d'une garnison et dans la montagne il y a un puits.

<sup>155</sup> Tradition authentique affirme Abū Maḥrama *op. cit.* ..., ms. de Berlin, in *Ar. Texte...* I, p. 17 l.5-6 à juste titre car elle rapporte qu'« à la fin du jour du Jugement Dernier un (le) feu sortira du Yémen du puits (*qa'r*) d'Aden chassant les gens vers leur [lieu] de rassemblement (cf. Abū Dā'ūd, *Sunan, malāḥim*, p. 12 ; Aḥmad b. Ḥanbal, *Musnad*, Le Caire, 1416/1995, livre IV, p. 6). Ibn al-Muḡawir ne fait état que d'une partie de la tradition, celle liée au jour du Jugement Dernier et associe le puits d'Aden à la montagne Šira, accentuant le trait eschatologique du *Ḥādīth* tandis qu'Abū Maḥrama *op. cit.*, ms. de Berlin ne retient que le lien entre le feu et le puits.

<sup>156</sup> *Qalb*, sing. *qalib* (ms. de Leyde) désigne soit un puits ancien, soit un puits non encore muré à l'intérieur : cf. Kazimirski et Biberstein, *Dictionnaire arabe français* II, Paris, 1860, p. 797.

<sup>157</sup> Telle est la lecture d'O. Löfgren qui suit le ms. d'Istanbul.

<sup>158</sup> Sur ce sens d'*al-harāmisa*, cf. Dozy, *Supplément ...* II, p. 755, col. 2.

<sup>159</sup> Ujjain (cf. *EP* X, éd. angl., 2000, p. 778 ; al-Bīrūnī, *K. al-Bīrūnī fī taḥqīq mā li al-Hind*, Ḥaydarābād, 1377/1958 et sa traduction par E.C. Sachau, *Alberuni's India*, Londres, 1910, réimp. New Dehli, 1983, p. 304 et 308) désigne chez les astronomes indiens la cité « par laquelle passe la ligne sur laquelle [sont fondées] les calculs astronomiques, en ligne droite, de Lanka à Mérou » (*Taḥqīq...*, p. 259). La coupole de la terre (*qubbat al-arḍ*) ou coupole d'Arin n'est en rien liée à Ujjain chez al-Bīrūnī, puisqu'il affirme qu'il ne sait pas comment les Indiens calculent la latitude. C'est par un excès de langage, rapporte al-Bīrūnī (*Taḥqīq...*, p. 260, l. 10-12

et 15-16), que les Arabes ont étendu la notion de coupole de la terre (cf. *EP*, s. v. *qubbat al-arḍ*) à ce que les astronomes indiens appellent Lanka, qui, pour eux, se situe entre les deux extrémités du monde habitable et entre du démon Rāvana. Ujjain, sise de nos jours aux confins ouest de l'État indien de Madhya Pradesh, était au Moyen Âge la capitale du sultanat de Mālāwā/Malva.

<sup>160</sup> Selon Löfgren (cf. *Ar. Texte...*, I, 30 n. 10), ce nom serait une version inexacte d'un nom propre sanscrit Vikramāditya/Vikramādita (cf. al-Bīrūnī, *Taḥqīq...*, p. 150 et 350) : ce nom est associé à un souverain de la ville d'Ujjain, à une époque non précisée, auquel les Indiens attribuent le début d'une ère.

<sup>161</sup> Mālāwā ou Malva (cf. *EP* VI, 1991, p. 294-295) : district de l'Inde sis entre les 23°20' et 24°30' de latitude nord et entre 70°30' de longitude est et les monts Vindhya, ce fut une région appartenant aux Mālāwā au VI<sup>e</sup> s. de notre ère et, au milieu, du XI<sup>e</sup> s., elle est aux mains d'une confédération de Čalukya et Kalačuri. En 632/1234 Šams al-Dīn Ilutmiš s'empara d'Ujjain et démolit le temple de Mahākāl.

<sup>162</sup> Bien qu'O. Löfgren édite *wālid*, il se demande s'il ne faut pas lire *wālidī*, suggestion retenue par nous.

<sup>163</sup> Al-Bīrūnī, *op. cit.*, p. 260, qui reprend la légende de Rāmacandra (cycle légendaire du Rāmāyana) mentionne seulement *al-šayṭān* ou le démon.

<sup>164</sup> Sur cette légende, cf. al-Bīrūnī, *op. cit.*, p. 260-261 : l'épouse de Rāma a été enlevée par le démon Rāvana et transportée à Lanka, dans une forteresse T.n.k.t. ?r.w. ou Čawana Kuṭī chez les musulmans. Rāma, aidé de son frère, délivre son épouse, après avoir édifié une digue de cent *yojana* à l'est de Ceylan.

pour l'établir au sommet de la montagne Şira, en disant : j'ai voulu transformer ton apparence de femme humaine en celle de femme djinn. Pendant que tous deux restaient dans l'indécision, voilà que Hanūmat, le second démon ('*ifrīt*) au physique de singe, entendit ce qu'ils faisaient. Il creusa alors un souterrain sous la mer en partant du centre <sup>166</sup> de la ville d'Ujjain de B.kramī et la fin du percement atteignit le centre de la montagne Şira. Il accomplit ce [travail] en une seule nuit. Il sortit alors du puits (*al-ḥafr*), la [= Sīta] trouva endormie au faîte de la montagne sous un arbre *ṣawk*, la souleva sur ses épaules, descendit avec elle dans le souterrain et voyagea de nuit en sa compagnie jusqu'à ce qu'il parvînt à Ujjain de B.Kramī. Au moment où la clarté de l'aube éclata, il la remit à son époux Rāmacandra. Elle (= Sīta) lui donna deux enfants mâles, l'un étant appelé Lava et le second Kuṣa. L'histoire dont elle fait l'objet est vaste et longue [à raconter] et l'exposer prendrait du temps. Le passage souterrain existe encore de nos jours.

De même Kaykā'ūs b. Kayqubād <sup>167</sup> creusa un passage souterrain d'al-Rayy <sup>168</sup> au Māzandarān <sup>169</sup> sur une distance de trente-sept parasanges.

Quelque Indien creusa à Dīwalārah <sup>170</sup>, qui comptait au nombre des districts (*a'māl*) d'al-Sumānāt <sup>171</sup>, un passage souterrain dont les extrémités aboutissent à [...] <sup>172</sup>, qui compte au nombre des districts d'al-Dīwakīri <sup>173</sup>, dont les frontières commencent à Malva, et [ce passage] pénètre aussi sous des mers et des sables. On rapporte qu'il fut creusé par un djinn et ce n'est pas douteux.

Les chefs (*ru'ūsā'*) de Hamaḍān <sup>174</sup> ont creusé au centre de leurs possessions [p. 113] un passage souterrain qui arrive à Rūḍrāwar <sup>175</sup> sur une distance [parcourue] en trois jours.

Cette légende, à laquelle sont mêlés des éléments du cycle légendaire du dieu singe Hamūna, est transformée au contact du milieu d'Ibn al-Muğāwir : l'identification d'Ujjain à Lanka en raison de l'incompréhension par les Arabes de ce que représente la coupole de la terre chez les Indiens et l'incorporation d'un thème eschatologique lié au cratère de la montagne d'al-'Urr, lieu d'où sortira le jour du Jugement Dernier un feu qui poussera les gens vers le lieu du rassemblement.

<sup>165</sup> 'Uḍ/'Awaḍ, c'est-à-dire Oudh (Ağūdahah chez al-Bīrūnī, *Tahqīq...*, p. 159) est une région dans l'État indien d'Uttar Pradesh ou « pays du milieu » des livres sacrés de l'Inde (région où vivaient les dieux du Mahābhārata et du Rāmāyana). Elle fut pillée par Maḥmūd de Ġazna et les musulmans s'y fixèrent avec Quṭb al-Dīn Aybak, et l'annexèrent au sultanat de Dehli (dernière décennie du XIII<sup>e</sup> siècle : cf. *EP* I, 1975, p. 779-780).

<sup>166</sup> Awsaṭ : restitution d'O. Löfgren.

<sup>167</sup> Il s'agit d'une restitution d'O. Löfgren.

<sup>168</sup> Sur cette cité de Rayy, l'ancienne Raḡā, dans la Médie, cf. *EP* VIII, éd. angl., 1995, p. 471-473 et G. Le Strange, *op. cit.*, p. 5, 186, 214-217 et 227-229.

<sup>169</sup> Le Māzandarān a été restitué par O. Löfgren : province du sud de la Caspienne, limitée par le Ġilān à l'ouest et par l'ancien Ġurḡān à l'est : cf. *EP* VI, 1991, p. 927, col. 1-p. 934, col. 1.

<sup>170</sup> Bien qu'O. Löfgren édite Dīwalārah, il se demande s'il ne faut pas lire Dīwalawārah/Devalvārā (cf. *T.M.*, p. 112, n. 18) d'après Dey, *Geographical Dictionary of Ancient and Medieval India*, 1927, p. 231 et Ibn al-Aṭīr, *Chronicon quod perfectissimum...* IX, Lugduni Batavorum, 1851-1876, p. 242 : Dībūlawārah.

<sup>171</sup> Al-Sumānāt : ville indienne ancienne connue sous le nom de Somnath, sur la côte est de la péninsule de Kāṭīāwār (Goujarate), actuellement en ruines. Somnath, aux mains des Radjputs Čavada au VIII<sup>e</sup> siècle, fut pillée par Maḥmūd de Ġazna en 416-417/1015-1016 (temple désacralisé et idole détruite), puis la ville revint aux mains des Radjputs : c'est à cette époque que Somnath est célèbre, car c'est un port pour les navigateurs (*furḍa li al-sābilati fi al-baḥr*) et le lieu de relâche pour ceux qui font l'aller et retour entre Sofala des Zaṅḡ et la Chine : cf. al-Bīrūnī, *K. al-Bīrūnī fi tahqīq...* II, p. 430-431. Somnath fut à nouveau razzinée en 697/1298 par le sultan de Dehli, 'Alā' al-Dīn Ḥalḡī, mais ne passa sous contrôle musulman qu'à la fin du XV<sup>e</sup> siècle : *in fine EP* IX, 1997, p. 868, col. 2-p. 869, col. 1.

<sup>172</sup> Graphèmes impossibles à restituer.

<sup>173</sup> O. Löfgren (cf. *Ar. Texte...*, p. 31, n. 24) tendrait à interpréter ces graphèmes par Devagiri, une colline entre Ujjain et Mandaso au centre de l'État de Malva.

<sup>174</sup> Hamaḍān (cf. *EP* III, 1975, p. 107, col. 2-p. 108, col. 2) est une ville très ancienne de l'Iran central au sud du Mont Alwand par 48°31' de longitude est et 34°38' de latitude nord, vraisemblablement c'est l'Ecbatane de l'Antiquité classique. Cf. Le Strange, *op. cit.*, p. 227-230 pour les données géographiques et topographiques.

<sup>175</sup> Lecture adoptée par O. Löfgren, car les deux mss portent *rūḍrāwah* : un district rural (*rustāq*) du Ġibāl médiéval (Perse occidentale), une plaine fertile, dont les productions (safran) étaient exportées vers les villes proches de Hamaḍān et de Nihawānd (cf. *Ḥudūd al-'Ālam*, trad. Minorsky, éd. C.E. Bosworth, Londres, 1937, p. 132, § 31, 8-9, et *EP* VIII, éd. Angl., 1995, p. 586, col. 2)

Karšās b. Aṭraṭ b. Rustam <sup>176</sup> creusa au centre de son château (*qasr*) dans la forteresse d'Arāk <sup>177</sup>, au Séistan, un passage souterrain dont les extrémités arrivaient au milieu de Hišār Ṭāq : il mesurait douze parasanges.

Dayr al-Ğubb <sup>178</sup> fut creusé dans la région (*nawāḥi*) de Mossoul.

Selon les chrétiens, lorsque le fils de Sanḥārib <sup>179</sup> le tua ayant reçu la promesse [de vivre] <sup>180</sup>, il le jeta dans un puits (*hufra*) situé à proximité, où il creusa un passage souterrain sur une distance de quatre parasanges, qui arrivait à al-Zāb <sup>181</sup>. Les chrétiens ajoutent : il vécut ayant reçu la promesse [de vivre] après la mort et l'issue fatale et il est encore en vie dans ces régions.

Quelque cureur de fossés indien <sup>182</sup> creusa dans la ville de Barhank un passage souterrain sur une distance de quatre parasanges en guise de route. La raison tient à ce que m'a rapporté Abū Ṭālib b. Abī Bakr b. Ṭālib al-Ḥaddānī, connu sous le nom d'al-Suwaydā'i, à savoir : l'[Indien] aimait passionnément la fille du roi ; il creusa en conséquence ce passage souterrain du temple bouddhiste <sup>183</sup> au palais de la jeune fille : il marchait vers elle et elle venait à lui par cette route durant leur vie à tous deux. Lorsque le sultan Niẓām al-Dīn Maḥmūd Sabuktikīn <sup>184</sup> détruisit la cité, le passage souterrain resta en l'état.

Sur la route de La Mecque, il reste une montagne appelée al-Maḥrūq (= la perforée), où il y a une fissure (un trou ?) continue de son pied à son sommet, ainsi qu'on l'a déjà mentionné.

Dans la région (*nawāḥi*) de Mossoul, il y a un village portant le nom d'al-Bā'adrā <sup>185</sup> : c'est un endroit appartenant aux Arabes depuis d'époque du Prophète – que le salut et la prière d'Allah soient sur lui ! –. En raison des calamités à al-Bā'adrā <sup>186</sup> fut creusé dans la terre un passage souterrain s'étendant d'al-Bā'adrā au Tigre sur une distance de cinq parasanges.

<sup>176</sup> Ce personnage n'a pu être identifié : les deux premiers graphèmes ont pu être reconstitués par O. Löfgren à partir de Steingass, *op. cit.*, p. 1082, col. 2 et Ṭabarī, *op. cit.*, I, p. 532, l. 15.

<sup>177</sup> O. Löfgren (*T.M.*, p. 112 n. 5) se demande s'il ne faut pas lire Arrān : une forteresse célèbre des districts de Qazwīn (cf. Yāqūt al-Rūmī, *Mu'ğam...* I, éd. de Beyrouth, s.d., p. 136, col. 1).

<sup>178</sup> Encore une restitution d'O. Löfgren. Il s'agit d'un couvent situé à l'est de Mossoul (cf. Yāqūt al-Rūmī, *op. cit.*, II, éd. de Beyrouth, p. 503, col. 2).

<sup>179</sup> Personnage impossible à repérer.

<sup>180</sup> *Min. ?hā* : terme impossible à restituer : O. Löfgren (*T.M.*, p. 113, n. 10) se demande s'il ne faut pas lire murtahinan, comme deux lignes plus bas, suggestion retenue par nos soins.

<sup>181</sup> *Al-zāb* : interprétation d'O. Löfgren, car les deux mss lisent *al-rāb*. Les géographes arabes (cf. Yāqūt al-Rūmī, *op. cit.*, III, éd. de Beyrouth, p. 130 et *Ḥudūd al-Ālam*, trad. Minorsky, p. 76) distinguent le grand Zāb qui prend sa source près du lac de Van (près de la frontière de l'Aḡarbayġān) pour se jeter dans le Tigre à une trentaine de parasanges au sud de Mossoul (circa cinquante kilomètres) et le petit Zāb, une autre rivière qui prend sa source à Mukrī (Kurdistān) pour se jeter dans le Tigre au nord de Tikrit.

<sup>182</sup> *Ba'ḍu sawārib al-Hunūd* : le sens du vocable *sawārib* demeure incertain (cf. O. Löfgren, *T.M.*, p. 113, n. 12). Toutefois nous lui avons donné

le sens de cureur d'égouts, de fosses en fonction du contexte et de quelques données puisées chez Dozy, *Supplément ...* I, p. 645 (il signale les termes *sarābatī* avec ce sens et *sarrāb*, celui qui fait les cloaques), tout en n'étant guère convaincu qu'une telle interprétation soit la bonne : il s'agirait dans ce cas d'un *dalit* !

<sup>183</sup> *Min bayt al-yad* : telle est la lecture du ms. d'Istanbul retenue par O. Löfgren dans son édition, le ms. de Leyde lisant : *bayt Allah*. La suggestion d' O. Löfgren (cf. *T.M.*, p. 113, n. 14 et *Ar. Texte...*, p. 33, n. 17) : *bayt al-budd* a été suivie, tout en sachant que, lors de la conquête du Sind par les musulmans, *al-budd* désigne tout type d'idole.

<sup>184</sup> Abū al-Qāsim Maḥmūd b. Sebūktigin (cf. *El<sup>2</sup>* VI, 1991, p. 62-64), sultan de la dynastie ġaznavide, règne sur les parties orientales de l'empire sāmānide (Afghanistan autour de Ġazna, Hurāsān) de 388/998 à 421/1030. Au cours de campagnes incessantes il put préserver les dépouilles de l'émirat sāmānide en particulier face aux Qarāḡānides..., tandis qu'il lançait des raids en Inde du Nord (il s'emparait de l'idole de Somnath en 416/1026 et soumettait les princes ismā'īlī de Multān en 396/1006 et 401/1010).

<sup>185</sup> Le toponyme al-Bā'ūr a été amendé par O. Löfgren d'après Yāqūt al-Rūmī, *Mu'ğam...* I, Leipzig, 1866-1873, p. 472 : il est tenu pour un des villages de Mossoul.

<sup>186</sup> *Fa-min šaddati (šiddati) al-Bā'ūr* (pour *al-Bā'adrā*) : la lecture du premier syntagme nominal demeure incertaine (cf. *Ar. Texte...* I, p. 33, n. 24).

Šāh Būr b. Ardāšīr Bābakān creusa dans la forteresse (*qal'a*) de Nisābūr, sous la terre, un passage qui, s'étendant sur une distance de cinq parasanges, aboutissait à la campagne et il ne le construisit que pour renforcer la forteresse et épargner le sang des créatures [qui y vivaient]. C'est pour cela qu'on dit [sous forme de proverbe] : fuir au moment voulu est un succès.

[P.115] *Description d'al-Ma'ğalayn*

C'est un bassin (*birka*) sis à l'extrémité de la montagne Ḥuqqāt et de la montagne Šīra, au sommet de laquelle est construit le palais al-Manzar<sup>187</sup>. Il a été créé par Allah le Très Haut. Il se trouve entre la montagne Ḥuqqāt et la montagne Šīra et il est pourvu d'une houle terrible, tueuse tant elle fait de creux et elle est abondante (*fī gumq wa ġazr*).

Manšūr b. Muqrib b. 'Alī al-Dimašqī m'a rapporté [ces] paroles : « Lorsque l'eau s'y refroidit, c'est-à-dire dans le bassin, l'année est calamiteuse pour tous ceux qui font voile par mousson du nord-est<sup>188</sup>. » Je [lui] en demandai la raison. Il [me] répondit : « En raison du nombre des vagues et de l'agitation de la mer. Mais lorsque l'eau y devient calme, l'année est agréable (*tayyib*), facile, aisée, sans adversité pour celui qui y navigue : c'est un fait d'expérience. »

Je demandai à Rayhān, affranchi de 'Alī b. Mas'ūd b. 'Alī b. Aḥmad, la raison pour laquelle on dénommait cet endroit al-Ma'ğalayn. Il [me] répondit : « Parce que chaque printemps y revient deux fois. »

*Description du lac des Perses (buḥayrat al-A'āḡim)*

On rapporte : lorsque le Bicornu eut libéré la mer de la montagne du Bāb al-Mandab et qu'elle s'écoula, il dessécha ce qui entourait Aden et il en resta Aden, dont la moitié qui jouxtait la montagne al-'Urr du côté de la montagne Šīra fut découverte, et l'autre du côté d'al-Mabāha et jusqu'à la montagne 'Amrān fut asséchée.

Lorsque les rois perses s'emparèrent d'Aden, ils considérèrent cette [partie] découverte, au point de craindre pour la cité qu'elle ne soit assiégée par un pouvoir qui ait l'ascendance (*min yadin ġālibatin*).

[P.116] Aussi entreprirent-ils alors d'y dégager une ouverture du côté de la montagne 'Amrān et y libérèrent-ils la mer, si bien qu'elle se précipitât, puis [y] restât, au point de noyer tout le territoire découvert entourant Aden. Cette dernière redevint une île. Toux ceux qui désiraient voyager dans toutes les directions restaient, mettaient ensemble les articles de commerce dans des barques<sup>189</sup>, gagnaient la

<sup>187</sup> Qaṣr al-Manzar (mais Dār al-Manzar in Abū Maḥrama, *Ta'riḥ...*, ms. de Berlin, in *Ar. Texte...* I, p. 12) : un palais construit sur la montagne Ḥuqqāt par les Ayyoubides après le départ de Tūrān Šāh pour l'Égypte (cf. *T.M.*, p. 127, l. 6-8), mais, selon Abū Maḥrama, *op. cit.*, ms. de Berlin, in *Ar. Texte...* I, p. 12, l. 1-4), ce palais de construction ancienne était déjà habité par les Zuray'ides, et ce fut Mu'izz Ismā'īl b. Tuḡtikīn (deuxième sultan ayyoubide, 599-593/1183-1197) qui le restaura. Cette remarque tend à confirmer que ce palais devait servir à l'époque des Zuray'ides. Il ne devait pas être très éloigné du rivage, le toiser même, puisque lors des fêtes de la mer, sous le règne du sultan rasūlide al-

Malik al-Mu'ayyad Dā'ūd b. Yūsuf (696-721/1296-1322), la nappe avec les récipients était disposée sous le palais al-Manzar, sur le rivage... (cf. Abū Maḥrama, *Ta'riḥ...*, in *Ar. Texte...*, biographies I, p. 74, l. 20-21). Il devait aussi être un lieu de pouvoir : selon *idem*, *op. cit.*, II, p. 217, l. 8-9, le *dā'i* Muḥammad b. Sabā', à la mort de son frère 'Alī al-A'azz en 534/1140, fut intronisé dans le palais al-Manzar par le vizir Bilāl b. Garīr.

<sup>188</sup> Le terme *al-ṣaba*, un synonyme d'*al-azyab*, est employé.

<sup>189</sup> Sur le rôle et la fonction de ces barques ou *al-ṣanābiq*, sing. *al-ṣanbūq*, cf. G. Ducatez, *op. cit.*, n. 81.

mer profonde (*al-baħr al-aṣli*) pour la traverser, tandis que les chameaux arrivaient [de l'autre côté], puis [les barques] mettaient le cap <sup>190</sup> sur [la mer profonde] en partant d'al-Maksir et y naviguaient.

Lorsque [les Perses] se rendirent compte des difficultés que les gens [subissaient] à ce sujet, ils construisirent al-Maksir <sup>191</sup>, à savoir un pont édifié sur sept piles. Les gens se mirent à l'emprunter avec des animaux de bât et autres. La mer, nouvellement venue, est appelée lac des Perses et elle est connue sous leur [nom] jusqu'à présent.

### [P.117] Section

Après eux [= les Barbarins] <sup>192</sup>, l'endroit (*al-makān*) fut laissé à l'abandon et il resta en cet état, jusqu'au moment où [y] émigrèrent les gens de Sirāf, partis de Sirāf, dont mention a déjà été faite. Sulṭān Šāh b. Ğamšid b. As'ad b. Qayṣar <sup>193</sup> arriva à Aden, y débarqua et s'y établit, si bien que l'endroit (*al-mawḍu'*) se [re]-peupla parce qu'il était son lieu de séjour. Ils (= les habitants d'Aden) avaient l'habitude d'amener l'eau potable depuis Zayla' <sup>194</sup>. Comme la distance entre [Aden et Zayla'] était longue pour eux, ils édifièrent des citernes, en raison de l'existence d'eaux de pluie. De l'argile [destinée à leur construction] fut importée des régions d'Abyan, ou, selon d'autres, de Zayla'. Lorsque la population (*al-ħalq*) se fut multipliée, ils construisirent des bains ; un bain fut édifié auprès de

<sup>190</sup> Sur ce sens du verbe *rafa'a* et *irtifa'a* (VIII<sup>e</sup> forme), cf. H. Grosset-Grange, *op. cit.*, p. 56 (changer de cap).

<sup>191</sup> Abū Maħrama, *op. cit.*, ms. de Berlin, in *Ar. Texte...* I, p. 19, reprend les données du *T.M.*, mais ajoute que, selon certains, c'est un *ġabali*, dénommé al-Mazaff, qui construisit le pont en l'an 500/1106-1107: il avait une longueur de trois cents coudées et de soixante pas. Le pont fut détruit et *al-ṣayħ* 'Abd Allah b. Yūsuf b. Muħammad al-Tilimsāni al-'Aṭṭār le restaura, tout en consacrant à des fins pieuses pour sa construction des terres ensemencées... Ibn al-Muġāwir, *T.M.*, p. 148, l. 12-14, rapporte que ce même *ṣayħ* restaura ce pont (l'édifice dans le texte), mais ce à propos du village d'al-Mabāh, semblant accréditer la thèse qu'il aurait eu deux ponts, bien que ce passage ne soit pas clair.

<sup>192</sup> Sur ces *Barābir*, sing. *barbar*, cf. G. Ducatez, *op. cit.*, n. 83, qui fixe les limites du territoire habité par les Barbarins (= des Somalis), telles qu'elles sont données par des géographes arabes contemporains d'Ibn al-Muġāwir: de Baṭā, à dix-sept jours de voyage au sud de Zayla', à Merca. Le *Ta'riħ al-mustabṣir* compte six occurrences du terme *barābir* (toujours au pluriel, sauf dans le passage, *T.M.*, p. 137, où il est question de l'impudicité de la femme (*al-mar'atu*) barbarine). Ce sont, dans l'ordre chronologique le deuxième groupe d'habitants après les Qumr (en amenant avec eux une technique de construction de huttes composées de nattes faites en stipes de palmier, ce qui les exclut de l'appartenance à la civilisation des constructions en pierre, comme les Perses, *T.M.* p. 116). Ce groupe de population, habitant Aden, possède des puits, mais d'eau saumâtre. Ils constituent, à côté des Abyssins, la majorité des habitants d'Aden (*T.M.*, p. 134). Lorsque les

enfants barbarins sont dévorés par des chiens, les mères barbarines n'hésitent pas à solliciter l'aide du gouverneur, Raḡi al-Dīn al-Mu'tamid Muħammad b. 'Alī al-Takriti (*T.M.*, p. 137). Impudiques sont les femmes barbarines dans leur comportement querelleur, peut-être un peu plus que d'autres. Même si les Barbarins n'apparaissent pas voués aux travaux serviles comme les Zang, il n'empêche qu'ils sont loin d'être mis sur le même plan que les Arabes ou les Perses.

<sup>193</sup> Ce sultan ouvre la liste des huit sultans (cf. *T.M.*, p. 118-120), qui régnèrent sur Aden, sans plus ample précision chronologique et sans que cette phase perse de l'histoire d'Aden ne soit confirmée par d'autres auteurs.

<sup>194</sup> Zayla' désigne un port (*marsā*, *bandar* et *maħall* dans les routiers nautiques arabes de la seconde moitié du xv<sup>e</sup> siècle de notre ère) sur la côte somalie du golfe d'Aden, juste au sud de la baie de Taġūra. Avant 1050 de notre ère, Zayla' est un port d'embarquement de marchandises au bord de la mer (cf. al-Iṣṭaħri, *K. al-Masālik...*, BGA 36; al-Hamdāni, *op. cit.*, p. 52, etc.), appartenant aux Bedja ou non, et dont les marchandises viennent d'Abyssinie. Après cette date, l'essor de Zayla' est manifeste. C'est soit une ville au bord de la mer, soit une ville abyssine (cf. al-Idrīsī, *K. Nuzhat al-muṣṭaq...*, 1970, fasc. I, p. 43 et 44), qui, bien que de petite étendue, constitue le lieu de rassemblement de nombreux voyageurs et marchands, sans compter les pèlerins, qui emportent toutes les marchandises échangées au pays des Abyssins: argent, etc. Le transport de l'eau par bateau à Aden depuis Zayla' est une pratique tout à fait concevable, dans la mesure où, encore récemment, les bateaux transportant de l'eau atteignaient les côtes les plus difficiles d'accès de l'Arabie du Sud.

*ḥabs al-damm*<sup>195</sup>. En l'an 622/1225, un débordement [de rivière endoréique] se produisit [à Aden] au point que la terre fut emportée. Ils (= les habitants d'Aden) édifièrent la grande mosquée (*al-ḡāmi'*) [p. 118] près du bain d'al-Mu'tamid Raḍī al-Dīn 'Alī b. Muḥammad al-Takrītī<sup>196</sup>, et un enclos pour les éléphants (*mirbaṭ al-fīlati*)<sup>197</sup> fut érigé, au point que le pied de la montagne Verte (*al-ḡabal al-Aḥḍar*) fut pleinement occupé sur tout son pourtour. Lorsqu'il vit cela, il s'empara du pouvoir.

*Des titres des rois perses qui ont exercé le pouvoir à Aden*<sup>198</sup>

Notre maître (*mawlā-nā*), le bienfaiteur (*wālī al-ni'am*), la source de la magnanimité, le roi savant, le justicier soutien du ciel, le victorieux des ennemis, le couronné [du titre] de majesté et de sublime, le Šāhanšāh (= le roi des rois) auguste, le souverain des nations étrangères, le seigneur (*sayyid*) des Arabes et des Perses, le protecteur des adorants d'Allah, le gardien du pays d'Allah, l'honneur des proches d'Allah (*mu'izz awliyā' Allah*), celui qui humilie les ennemis d'Allah, le secours du bas monde et de la religion, le pilier de l'islam et des musulmans, la couronne des rois des deux mondes, celui qui subjugué les oppresseurs et les associationnistes, celui qui vient au secours de la dynastie (*al-dawla*) victorieuse, celui qui met fin aux nations incroyantes, le revivificateur de la victorieuse tradition [du Prophète], celui qui étend la justice et la bonté, le protecteur du sultanat et du califat, le soutien des royaumes du bas monde, celui qui rend visible la parole d'Allah le Très Haut, celui qui est une source d'aise et de confort aux créatures par l'équité [qu'il applique], celui qui met fin à l'injustice et à la coercition, celui qui se fait l'avocat du soutien à la vérité, celui qui compose [des vers] pour la piété des hommes, l'ombre d'Allah sur terre, le revivificateur de la tradition [du Prophète] et du devoir religieux, le sultan de la terre ferme et de la mer, le roi de l'Orient et de l'Occident, Atā<sup>199</sup> Sulṭān Šāh b. Ğamšīd b. As'ad b. Qayṣar, commandeur des croyants.

Un autre [titre] : notre maître, le bienfaiteur, la magnificence de la dynastie et de la religion, la splendeur de l'islam et des musulmans, le protecteur des rois et des sultans, le secours des légions des deux mondes, le tueur des ḥārīḡites et des associationnistes, le support de la confession religieuse, l'ordonnateur de la communauté [des croyants], le pôle du royaume, l'honneur du sultanat, l'instrument du califat, le champion<sup>200</sup> de l'Iran et de la Transoxiane (*Tūrān*), Abū Sinān Safaws<sup>201</sup> b. As'ad b. Qayṣar, la grâce du commandeur des croyants.

<sup>195</sup> Dozy, *op. cit.*, I, p. 463, col. 2, définit *ḥabs al-damm* comme une prison souterraine pour les criminels d'État de premier ordre.

<sup>196</sup> Les informations sur ce personnage sont maigres, certainement un fonctionnaire ayyoubide en poste à Aden (mais, à quel niveau ?) pour le compte du sixième et dernier sultan ayyoubide du Yémen, al-Malik al-Mas'ūd Yūsuf b. Muḥammad b. Abī Bakr (612-626/1215-1228) : il construisit un bain (*T.M.*, p. 118, l.1), rénova un marché couvert pour le sultan susmentionné (*T.M.*, p. 130, l. 14) ; enfin, en 592/1197, il met fin aux attaques perpétrés contre des enfants barbarins par des chiens errants.

<sup>197</sup> Selon O. Löfgren (*T.M.*, p. 118, n.1), il serait loisible de remplacer l'expression *mirbaṭ al-fīlati* par *mirbaṭ al-saylati* selon une suggestion du comte de Landberg, *Glossaire Datinois*, Leyde, 1944, p. 1071 : en effet, un enclos ou un endiguement du torrent endoréique, qui passe par

deux portes du mur d'enceinte a plus de sens à Aden qu'un enclos à éléphants.

<sup>198</sup> G. Ferrand, « Le Kouen-Louen et les anciennes navigations dans les mers du sud », *JA* XIII et XIV, 1919, repris in G. Ferrand, *Études sur la géographie islamique*, Francfort-sur-le-Main, 1986, p. 414-419 : il reprend les noms et la liste de ces sultans sans se préoccuper de leur titulature.

<sup>199</sup> O. Löfgren (*T.M.*, p. 118, n. 3 et *Ar. Texte...* I, p. 38, n.1) se demande s'il ne faut pas lire *atā* (père en persan) vu l'absence de points diacritiques sur le vocable en question.

<sup>200</sup> *Bahlawān*, du persan *pahlawān* : cf. Steingass, *op. cit.*, p. 261, col. 2. *Bahlawān*, en arabe, a le sens de danseur de cordes, régatier.

<sup>201</sup> *Sanāws* dans le ms. de Leyde, lecture reprise par G. Ferrand, *loc. cit.* Il faut se demander avec O. Löfgren si *siyāws* ne conviendrait pas mieux.

Un autre [titre] : notre maître le bienfaiteur, la grâce de la religion, la dextre de l'islam, la gloire de la dynastie, le support de la tradition [du Prophète], le soutien des rois, la magnificence des émirs, *kardū* <sup>202</sup> [p. 119] Abū al-Muẓaffar As'ad b. Qayṣar, preuve du commandeur des croyants.

Un autre [titre] : notre maître le bienfaiteur, la splendeur de l'Empire (al-dawla = la dynastie) et de la religion, celui qui vient au secours de l'islām et des musulmans, l'honneur des rois et des sultans, l'épée de la tradition [du Prophète], la magnificence de la confession religieuse, la couronne de la communauté [des croyants], l'ordonnateur du royaume, la source du califat, la fierté des émirs, brillant (*munīr*), subtil <sup>203</sup> Abū Ṣaġā' Bāmšād <sup>204</sup>, support de la communauté des croyants.

Un autre [titre] : notre maître le bienfaiteur, le digne de confiance, l'auguste, le soutien, le protecteur de la religion, le support de l'islam, la noblesse de la Transoxiane, le tranchant de l'épée de la tradition [du Prophète], la splendeur des rois, le secours des émirs, *zandah* Abū al-Faṭḥ Kayqabād b. Muḥammad b. Qayṣar, l'honneur du commandeur des croyants.

Un autre [titre] : le maître, le revivificateur de la religion, l'honneur de l'islam, le pilier de la dynastie, la force (*ʿaḍud*) des rois, celui qui vient au secours des émirs, Abū Sa'īd Qayṣar b. Rustam b. Qayṣar, soutien du commandeur des croyants.

Un autre [titre] : le maître, l'épée de l'Empire et de la religion, le secours de l'islam et des musulmans, la couronne des rois et des sultans, le protecteur de la tradition [du Prophète], l'ordonnateur de la confession religieuse, le soutien de la communauté [des croyants], le soutien du royaume, la voie droite du califat, la magnificence des émirs, le roi des Arabes et des Perses, Abū al-Ṣamšām ʿĀd b. Šaddād b. Ğamšīd <sup>205</sup> b. Qayṣar, la dextre du commandeur des croyants.

Un autre [titre] : le maître, la couronne de la religion, le protecteur de l'islam et des musulmans, le restaurateur des rois et des sultans, l'honneur de la tradition [du Prophète], le revivificateur de la confession religieuse, le secours de la communauté [des croyants], le soutien du royaume, la dextre du califat, la magnificence des émirs, roi de l'Inde et du Yémen, Abū al-Malik Taġ al-Dīn Ğamšīd b. As'ad b. Qayṣar, dos du commandeur des croyants.

Un autre [titre] : le maître, le soutien de l'Empire et de la religion, le revivificateur de l'islam et des musulmans, le dos des rois et des sultans, le support de la confession religieuse, le révélateur de la tradition [du Prophète], la beauté des rois, l'honneur des émirs, Abū al-Wafā' Kaḍār <sup>206</sup> Šāh b. Hazārāst <sup>207</sup>, la dextre du commandeur des croyants.

Un autre [titre] : le maître, l'honneur de l'Empire et de la religion, la couronne de l'islam, [p. 120] et des musulmans, le pilier des rois et des sultans, le support de la tradition [du Prophète], le secours de la communauté [des croyants], le protecteur du royaume, le revivificateur de la communauté [des croyants], le soutien du califat, le restaurateur des émirs, Abū al-Barakāt al-Ḥariṭ Hazārāst b. Ğamšīd b. As'ad, le tranchant de l'épée du commandeur des croyants.

Ces rois sont des rois perses qui ont exercé le pouvoir à Aden.

<sup>202</sup> *Kardū* en persan désigne une branche d'arbre élagée (cf. Steingass, *op. cit.* p. 1022, col. 2).

<sup>203</sup> *Bārīk*, terme persan : cf. Steingass, *op. cit.*, p. 143, col. 2.

<sup>204</sup> D'après Steingass, *op. cit.*, p. 152, col. 1, mais *bamsād* in G. Ferrand, *loc. cit.*

<sup>205</sup> *Ḥamšīd* in G. Ferrand, *op. cit.* p. 419.

<sup>206</sup> Rectification par O. Löfgren.

<sup>207</sup> Rectification par O. Löfgren par suite d'une correspondance avec Van Arendonck.

### Construction de la grande mosquée

En fait état ‘Umāra b. Muḥammad b. ‘Umāra dans son livre *K. al-Mufīd fi aḥbār Zabīd*, à savoir : elle fut édifée par ‘Umar b. ‘Abd al-‘Azīz<sup>208</sup> et restaurée par al-Ḥusayn b. Salāma<sup>209</sup>. Mais il est plus vrai [de dire] que seuls les Perses (*al-Furs*) édifèrent la mosquée cathédrale. La raison de sa construction tenait au fait que [les Perses] trouvèrent à leur époque un grand morceau d’ambre gris qui brillait. On l’amena auprès du seigneur d’Aden (*ṣāhib Adan*), qui leur dit : « Que vais-je en faire ? Vendez-le et construisez avec le prix [de sa vente] une grande mosquée ! On ne m’a [jamais] fait voir un *dirham* plus splendide que ce *dirham* et ne m’a [jamais] exposé [d’objet] à l’obvers aussi digne (*fi waḡhin aḥaqqan*) que cet obvers ! »

Ils vendirent donc l’ambre gris et utilisèrent son prix pour édifier la grande mosquée au bord de la cité (*fi tarf al-balad*).

Si, donc, un interlocuteur (*qā’il*) demande : « Pourquoi n’a-t-elle pas été édifée au centre de la cité ? », je réponds : parce qu’au centre de la ville d’Aden il a une source d’eau soumise à la marée (*madd*) de la mer à al-Mimlāḥ<sup>210</sup>. Pour nous, une preuve de nos propos [tient au fait] que parmi les restes de la source il y a un endroit (*mawḍu’ al-milḥ*), où le sel se solidifie à al-Mimlāḥ.

Ibn al-Muḡāwir ajoute : j’ai vu derrière le bain d’al-Mu’tamid Raḍī al-Dīn Muḥammad b. ‘Alī al-Takrītī un puissant débordement (*sayl ‘azīm*) laver le territoire [où coule] le *wādī* et y apparut un ensemble de tanneries datant de l’époque des Perses, au-dessus desquelles de la terre s’était élevée depuis longtemps.

Rayḥān, affranchi (*mawlā*) de ‘Alī b. Mas‘ūd b. ‘Alī<sup>211</sup>, m’a rapporté ces propos : il est apparu à côté de *ḥabs al-damm* (prison d’*al-damm*), à proximité de la montagne Ḥuqqāt, un grand bain imposant par la longueur et la largeur, qu’avait surmonté de la terre provenant d’une construction perse (*min binā’i al-furs*).

À l’époque de l’Empire (*al-dawla*) des Perses, les gens avaient l’habitude de trouver beaucoup d’ambre gris jusqu’au Bāb al-Mandab<sup>212</sup>, et les pêcheurs avaient l’habitude d’en trouver. Lorsque donc [p. 121] un bateau ou un marchand passait devant eux, ils lui demandaient : « Nous achètes-tu [cette] algue marine (*ḥašīṣ al-baḥr*) ? » Ils entendaient par là de l’ambre gris. On dit qu’al-Šayḥ Šubir al-Šayyād trouva un morceau d’ambre gris, mais il ignorait ce que c’était. Il l’emmena alors chez lui :

<sup>208</sup> Citation in ‘Umāra, *op. cit.*, texte, p. 7, l. 11-12. Par ‘Umar b. ‘Abd al-‘Azīz, il faut entendre ‘Umar II b. ‘Abd al-‘Azīz b. Marwān b. al-Ḥakam, le cinquième calife de la branche marwānide des omeyyades (99-101/717-720).

<sup>209</sup> Ḥusayn b. Salāma, affranchi de Ruṣd, lui-même affranchi d’Abū al-Ġayṣ Iṣḥāq, un membre des Ziyādides, souverains de Zabīd, de la Tihāma et d’une partie de la côte de l’Arabie méridionale dont al-Šiḥr et Aden. Abū al-Ġayṣ succéda à son frère et aurait régné trente ans (291(?)–371/903–981) : Ḥusayn b. Salāma fut son vizir durant trente ans et mourut en 402/1011. Il eut une importante activité de constructeur : mosquées et hauts minarets le long de la route du Ḥaḍramawt à La Mecque, creusement de canaux et de puits, en particulier à Šibām et Tarīm, mosquées à Aden, Abyan et Lahḡ : cf. ‘Umāra, *op. cit.* texte, p. 7, l. 1-10 et G. R. Smith, « Political History... », in W. Daum (éd.), *Yemen. 3000 Years...*, Francfort-sur-le-Main, 1987, p. 130.

<sup>210</sup> Selon Abū Maḥrama, *op. cit.*, ms. de Berlin, in *Ar. Texte...* I, p. 19-20 : un endroit à l’extérieur d’Aden, plus éloigné d’al-Maksir. C’est un lieu de refuge où est revenue la sûreté. On dit qu’une moitié est échue au sultan, car Sayf al-Dīn Atabeg Sunqur [il exerce le pouvoir entre 598/1201 et 609/1212] en a acheté une moitié contre trois mille dinars ; après qu’il eut opprimé ses habitants, on a dit : Sunqur l’Atabeg n’a opprimé que les habitants d’al-Mimlāḥ et ceux des palmeraies..., puis il reprend le *T.M.* en disant qu’il est situé à un quart de parasange d’Aden et que le sel s’y solidifie.

<sup>211</sup> Un des oncles paternels de l’auteur.

<sup>212</sup> Sur l’existence d’ambre gris sur la côte sud arabe, cf. *Ep IX*, éd. angl., 1977, p. 439, s. v. al-Šiḥr et la bibliographie. L’ambre gris est une sécrétion stomacale du cachalot et sert de fixateur dans la parfumerie.

comme il avait besoin de bois de feu, il l'alluma sous le chaudron en guise de combustible. Les gens surent alors ce que c'était et le Šayḥ fut connu sous le nom de *waqqād al-'anbar* (celui qui fait brûler l'ambre). Mais à notre époque tout cela a pris fin en raison de notre défiance (*min sū'i ḡanni-nā*) et de l'ignominie de nos actions. [Allah le Très Haut a dit] <sup>213</sup> : « Celui que conduit Allah est dans la bonne direction et celui qu'Il égare ne trouvera aucun patron (*wālī*) pour le guider. »

Au moment où la période des Perses a cessé, les Arabes ont régné sur [Aden].

*De l'histoire (dīkr aḥbār) des Āl Zuray' b. al-'Abbās b. al-Mukarram,  
gouverneurs d'Aden* <sup>214</sup>

Leur nom d'origine (*nisba*) [vient] de Hamdān, puis de Ğušam b. Yām b. Ašbā et leur ancêtre al-'Abbās b. al-Mukarram b. al-Dī'āb était avantagé (*sabāqatun maḥmūdiyya*) pour avoir soutenu l'activité missionnaire [fatimide] mustanširienne [au Yémen] du *dā'i* 'Alī b. Muḥammad al-Šulayḥī, puis le fils [du *dā'i* l'avantageait aussi pour l'avoir aidé] au moment où il descendait de Šan'ā' pour Zabīd et libéra sa mère Asmā' bint Šihāb b. As'ad [des mains] d'Aḥwal Sa'īd b. Naḡāḥ.

La raison pour laquelle [les Āl Zuray'] exercèrent le pouvoir tient au fait que, lorsque le Šulayḥī <sup>215</sup> [= le *dā'i* 'Alī b. Muḥammad al-Šulayḥī] fit la conquête d'Aden, alors que s'y trouvaient les Banū Ma'n, il la laissa en leur pouvoir. Lorsque le *dā'i* al-Šulayḥī fut tué <sup>216</sup>, les B. Ma'n <sup>217</sup> jouèrent les hypocrites à Aden. Al-Mukarram [b. 'Alī b. Muḥammad] envoya contre eux [Aḥmad b. 'Alī] <sup>218</sup>. Il fit alors la conquête de [la cité], élimina les B. Ma'n d'[Aden] et nomma gouverneurs de [cette dernière] al-'Abbās et Mas'ūd, les deux fils d'al-Mukarram [al-Zuray'i], assignant à 'Abbās [la forteresse] al-Ta'kar, ainsi que [les taxes prélevées sur les marchandises passant par] la porte, et accordant à Mas'ūd la forteresse al-Ḥaḍrā' dans le voisinage du rivage, ainsi que [les taxes prélevées sur] les bateaux <sup>219</sup>; il leur fit prêter, à tous deux, serment à dame (*al-ḥurra*) al-Sayyida bint al-Malik Aḥmad, car le Šulayḥī (= le *dā'i* 'Alī b. Muḥammad) lui avait donné pour douaire Aden, quand son fils al-Mukarram l'avait épousée en l'an [p. 122] 461/1068. Les taxes d'Aden (*ḥarāḡ Adan*), se montant à 100 000 dinars parfois plus, mais jamais moins, ne cessèrent de lui parvenir jusqu'à la mort d'al-Mukarram Aḥmad. Après la mort d'al-Mukarram, al-'Abbās et Mas'ūd, les deux fils d'al-Mukarram, acquittèrent complètement ce qu'ils lui devaient. Lorsqu'ils décédèrent <sup>220</sup>, Zuray' b. Al-'Abbās et Abū al-Ġārāt b. Mas'ūd eurent la maîtrise

<sup>213</sup> La phrase entre crochets est ajoutée par nos soins. Cf. *Coran* XVIII, p. 16 (trad. R. Blachère, *Le Coran*, Paris, 1966, p. 319, verset 16/17).

<sup>214</sup> Le passage suivant est un décalque de 'Umāra, *op. cit.*, texte, p. 48, l. 7-49, l. 13, que suit aussi Abū Maḥrama, *op. cit.*, in *Ar. Texte...*, biographies, II, p. 86. 'Umāra, *op. cit.*, p. 48, l. 7 lit al-Kazam et al-Karam contre al-Mukarram.

<sup>215</sup> La *kunya* est donnée en toutes lettres in 'Umāra, *op. cit.*, p. 48, l. 13 et Abū Maḥrama, *op. cit.*, in *Ar. Texte...*, II, p. 86.

<sup>216</sup> Selon 'Umāra, *op. cit.*, texte, p. 22, l. 2-5, le *dā'i* est assassiné en 459/1067 ou 473/1080.

<sup>217</sup> Les Banū Ma'n auraient mis la main sur Aden sous al-Ma'mūn, ou à la chute des Ziyādites, donc vers 409/1018. En 454/1061, ils se soumettent aux *dā'i* Šulayḥītes, qui leur imposent un tribut et, en 461/1068, Aden est

offerte en douaire par le *dā'i* 'Alī b. Muḥammad à sa belle-fille Sayyida. En 473/1080, ils sont déposés par le *dā'i* Šulayḥī al-Mukarram b. 'Alī b. Muḥammad, suite à leur révolte.

<sup>218</sup> Selon al-Ḥazraḡī (*al-'Uqūd al-lū'yya* cité in H.C. Kay, *Yaman...*, p. 268, n. 57) et Abū Maḥrama, *loc. cit.*, c'est al-Mukarram qui marche contre les Banū Ma'n.

<sup>219</sup> Pour 'Umāra, *op. cit.*, texte, p. 48, l. 14-17 (le texte présente des lacunes), le pouvoir sur la ville revenait à al-'Abbās et al-Ta'kar est au voisinage de la porte. Pour Abū Maḥrama, *loc. cit.*, il y a deux portes : une porte de la mer et une porte de la terre.

<sup>220</sup> Selon Abū Maḥrama, *op. cit.*, II, p. 88 et al-Ḥazraḡī (cité in H.C. Kay, *op. cit.*, 268, n. 57), al-'Abbās meurt avant son frère et son fils Zuray' lui succède.

d'Aden. Al-Mufaḍḍal b. Abī al-Barakāt <sup>221</sup> marcha alors sur Aden et des combats éclatèrent entre lui et eux deux, qui se terminèrent par un traité de paix [portant] sur la moitié des taxes d'Aden. Lorsque mourut al-Mufaḍḍal, les habitants d'Aden (*ahl Adan*) mirent la haute main sur la moitié restante. As'ad b. Abī al-Futūḥ, cousin paternel d'al-Mufaḍḍal, marcha alors sur eux, pour passer un traité de paix avec eux [portant] sur le quart des taxes pour la dame (*li al-ḥurra*). Lorsque les Āl Zuray' se révoltèrent dans la forteresse al-Ta'kar, les habitants d'Aden eurent la maîtrise du quart [des taxes] destinées à la dame et il ne resta, à cette dernière, rien à Aden en raison de la mort de ses hommes [forts]. 'Alī b. Ibrāhīm b. Nağīb al-Dawlah ne put rien faire à cet égard. Mais Allah est le plus savant !

#### *Description des divisions qui eurent lieu entre eux*

Al-Mufaḍḍal b. Abī al-Barakāt, au cours d'un de ses raids, marcha sur Zabīd, accompagné par Zuray' b. al-'Abbās et son cousin paternel Mas'ūd b. al-Mukarram. Ils avaient à ce moment-là des garçons à Aden. Tous deux furent tués ensemble à la porte de Zabīd <sup>222</sup>.

Puis exercèrent le pouvoir à leur suite à tous deux Abū al-Su'ūd b. Zuray' et Abū al-Ġārāt b. Mas'ūd. Puis gouvernèrent à leur suite à tous deux *le dā'i Sabā'* b. Abī al-Su'ūd <sup>223</sup> et Muḥammad [b. Abī Bakr] <sup>224</sup> b. Abī al-Ġārāt, puis son fils 'Alī al-A'azz, puis 'Alī b. Abī al-Ġārāt, puis le *dā'i* Muḥammad b. Sabā' <sup>225</sup>, le dernier des Banū Dāwūd, puis son fils 'Imrān. Après lui, [le pays] resta fidèle aux Āl Zuray', Muḥammad et Abū al-Su'ūd, les deux fils de 'Imrān, qui étaient tous deux des enfants en bas âge. Mais Allah est le plus savant et le plus sage !

[P.123] *Description des raisons pour lesquelles le règne de 'Alī b. Abī al-Ġārāt cessa et pour lesquelles [Aden] échut au dā'i Sabā'* <sup>226</sup>.

Muḥammad al-Ġazarī était un lieutenant (*nā'ib*) de 'Alī b. Abī al-Ġārāt sur la moitié d'Aden et Aḥmad b. Ġiyāt <sup>227</sup> le lieutenant de Sabā' sur [l'autre moitié]. Ibn al-Ġazarī trompa Aḥmad b. Ġiyāt sur la répartition des taxes (*fī qismati al-ḥarāğ*). Les hommes (*aṣḥāb*) de 'Alī b. Abī al-Ġārāt étendirent alors [leurs] mains au point d'opprimer les gens, causèrent des désordres, créèrent la corruption et laissèrent libre cours à leurs actes et à leurs paroles pour diffamer le *dā'i Sabā'*. À ce moment se rendit (*qāma*) alors auprès des gouverneurs d'Aden le chef militaire Bilāl b. Ġarīr al-Muḥammadi <sup>228</sup>

<sup>221</sup> Ce Mufaḍḍal et son neveu sont des émirs d'al-Ḥurra al-Sayyida, détentrice du pouvoir pour les Zuray'ides, qui sont les seigneurs des forteresses d'al-Dumluwa, d'al-Ta'kar : cf. 'Umāra, *op. cit.*, trad., p. 49-56.

<sup>222</sup> Ce passage est un décalque de 'Umāra, *op. cit.*, p. 49, l. 14-16.

<sup>223</sup> Cf. 'Umāra, *op. cit.*, p. 54, l. 15 : il mourut en 533/1138.

<sup>224</sup> Ce membre de phrase a été ajouté par O. Löfgren, bien qu'aucun des auteurs connus ne fassent état de ce chaînon.

<sup>225</sup> Le *dā'i* Muḥammad régna entre 534/1139 et 548/1153 ou 549/1154 ou 550/1155 : cf. 'Umāra, *op. cit.*, p. 55 et 57 (voir aussi H.C. Kay, *op. cit.*, p. 278, n. 70).

<sup>226</sup> Les informations du passage suivant sont attribuées par 'Umāra, *op. cit.*, p. 50, l. 20, au *dā'i* Muḥammad et à un groupe de *ṣayḥ* d'Aden.

<sup>227</sup> Ces lieutenants ont respectivement pour nom Ibn al-Ḥazarī Abū al-Qāsim et al-*ṣayḥ* Aḥmad b. 'Aṭṭāb al-Huḍaylī in 'Umāra, *op. cit.*, p. 51, l. 1.

<sup>228</sup> Al-*ṣayḥ* al-Sa'īd al-Muwaffaq Bilāl b. Ġarīr al-Muḥammadi, un affranchi des Banū Zuray', apparut sur la scène politique au moment où le *dā'i* Sabā' était menacé par son cousin, Abū al-Ġārāt. Il prit la forteresse d'al-Ḥaḍrā' (avec dame Bahğa et son immense trésor), au moment où le *dā'i* Sabā' emportait la bataille d'al-Za'ārī/al-Ra'ārī (une ville ou un village fortifiée dans le Wādī Laḥğ) peu de temps avant la mort du *dā'i* Muḥammad en 533/1138 ou 532/1137. Il fut le vizir du *dā'i* Muḥammad et mourut en 545/1156, laissant une immense fortune : 650 000 dinars *maliki*, 300 000 dinars *miṣri*, des armements, marchandises, parfums... (cf. 'Umāra, *op. cit.*, p. 54, l. 3-5 ; p. 58, dernière l.-p. 59, l. 2 ; p. 59, l. 5-18), réalisée en partie dans des entreprises effectuées avec des marchands juifs (cf. S.D. Goitein, *Letters of Medieval Jewish Traders*, 1973, lettre n° 36).

et le *dā'i* lui avait enjoint de chercher à exciter les gens (*al-qawm*) et à [les] inciter à mener le combat dans Aden. Bilāl accomplit cette [mission] et des chocs imposants eurent lieu à Laḥḡ<sup>229</sup>, dont la fin y fut le meurtre [par] le *dā'i* Sabā' b. Abī Su'ūd de 'Alī b. Abī al-Ġārāt en l'an 545/1150<sup>230</sup>. [Le *dā'i* Sabā'] légua le pouvoir à son fils 'Alī al-A'azz, et ce dernier résidant à al-Dumluwa projetait de tuer Bilāl [alors] à Aden. C'est alors que mourut 'Alī al-A'azz et il légua le pouvoir à ses fils, à savoir Ḥātim, 'Abbās et Maṣṣūr qui étaient en bas âge. Il fit d'Anīs, un eunuque abyssin, leur gardien. Muḥammad b. Sabā' s'était enfui devant son frère et avait alors cherché refuge auprès de l'émir Maṣṣūr b. al-Mufaḍḍal b. Abī al-Barakāt, qui lui accorda sa protection. Lorsque 'Alī al-A'azz mourut à al-Dumluwa, Bilāl dépêcha depuis Aden des Hamdānides. Ils s'emparèrent alors de Muḥammad b. Sabā' sous la protection d'al-Maṣṣūr b. al-Mufaḍḍal et le firent descendre à Aden. Bilāl le fit souverain et lui fit prêter serment par les gens, lui donna sa fille en mariage et lui équipa une armée<sup>231</sup>. Il assiégea alors Anīs et Yaḥyā, le gouverneur à al-Dumluwa, la gouverna et le pays se soumit entièrement à lui. Puis il mourut en l'an 548/1155. Puis devint souverain à sa suite son fils 'Imrān b. Muḥammad, puis il mourut en l'an 560/1164, en laissant deux enfants Muḥammad et Abū al-Su'ūd<sup>232</sup>.

Abū al-Nadā Bilāl b. Ġarīr al-Muḥammadi devint souverain en l'an [5]34/1139 et mourut en l'an [5]77/1181<sup>233</sup>, en laissant des enfants adultes dont Mudāfi' et Yāsir, les derniers de la dynastie.

[P. 124] On rapporte selon une autre transmission<sup>234</sup> : à leur suite régnèrent sur Aden Sabā' b. Abī al-Su'ūd et Muḥammad b. Abī al-Ġārāt des Banū Zuray'. L'un d'eux percevait [les taxes] sur les [biens] qui, venant du continent (*min al-barr*), entraient [dans la cité], et le second sur ce qui, venant de la mer, pénétrait [dans la cité]. La cité (*balad*) était partagée à égalité entre eux : chacun percevait son dû sur les droits de douane [extracanoniques] (*al-mukūsāt*)<sup>235</sup>.

Un conflit intestin de grande envergure avait eu lieu entre les gens (*bayna al-qawm*) à cause de l'eau et du bois [à brûler ?], ainsi que de violents combats (*qitāl šadīd*) à propos de l'entrée et de la sortie, et ce durant le débordement (*? fi al-sā'ilati*). Il en fut ainsi jusqu'à ce que le souverain de l'île de Qīs<sup>236</sup> expédia [une flotte composée de] *dawāniḡ*<sup>237</sup>, de bateaux à coque ronde (*burmā*)<sup>238</sup> semblables

<sup>229</sup> Allusion à la bataille d'al-Za'ārī/al-Ra'ārī, dont le déroulement aurait duré deux ans et durant laquelle les dons d'argent furent nombreux. Elle aurait donné lieu à des combats individuels associés à des échanges de *faḥr* et à un débordement du *wādī*. Elle prend fin peu avant la mort du *dā'i* Sabā', donc peu avant 533/1138 ou 532/1137.

<sup>230</sup> Selon 'Umāra, *op. cit.*, p. 54, l. 10-12, le *dā'i* Muḥammad tua en 545/1150 'Alī b. Abī al-Ġārāt et deux autres membres de sa famille dans le Wādī Laḥḡ.

<sup>231</sup> 'Umāra, *op. cit.*, p. 55, l. 2, ajoute le *dīwān* et, selon Abū Maḥrama, *op. cit.*, *Ar. Texte...*, biographies, II, p. 218, il l'amène au palais al-Manzar, et l'ensemble de l'armée lui prête serment.

<sup>232</sup> 'Umāra, *op. cit.*, p. 58, l. 16-18 : il laisse deux enfants : Muḥammad, Abū al-Su'ūd, et Maṣṣūr.

<sup>233</sup> Selon 'Umāra, *op. cit.*, p. 59, l. 1-2, [Aden] resta sous son pouvoir de l'an [5]34/1139 à l'an [5]46/1151 ou [5]47/1152, puis il mourut. Si 'Umāra n'indique pas la date de sa mort, Abū Maḥrama, *op. cit.*, biographies, I, p. 32, opte pour 546/1151.

<sup>234</sup> Cette transmission est inconnue des autres auteurs traitant de la dynastie des Banū Zuray' : l'auteur revient à un incident, un raid contre Aden,

qui se situe durant les conflits internes entre les cousins paternels : le *dā'i* Sabā' et Abū al-Ġārāt, celui qui rompt le difficile équilibre politique et fiscal à Aden et hors d'Aden.

<sup>235</sup> Dans le *Ta'riḥ al-mustabṣir*, les termes *ḥarāḡ*, *mukūsāt* (un pluriel de pluriel de *maks*) et *ḡībāya* (mais dans ce passage sous la forme du verbe *ḡābā*, dont le sens est collecter une *ḡībāya*, c'est-à-dire une taxe, à l'origine une taxe sur l'eau) sont synonymes et désignent des droits de douane, si bien qu'à l'époque ayyoubide ces termes sont aisément remplacés par le terme *'ašūr*.

<sup>236</sup> Le toponyme Kīš ou Qays/Qīs (cf. *El*, s. v. et *El*<sup>2</sup> IV, p. 865 ; S.D. Goitein, « Two Eyewitnesses Report on an Expedition of the King of Kīš » BSOAS XVI, 1954, p. 247-257, en particulier p. 248 et 250-251 : le phonème « *kāf* » est prononcé par les Perses, mais la prononciation « *qāf* » est le fait des Bédouins) désigne une île du golfe Persique peu avant le détroit d'Hormouz par 54° est et 26°20' nord. Petite et de climat détestable, elle n'apparaît vraiment comme une ville florissante qu'au cours du XI<sup>e</sup> siècle (cf. Benjamin de Tudèle, cité in Arnold T. Wilson, *The Persian Gulf*, 1928, p. 95-100, qui, la visitant en 1176 ou Al-Idrīsī, *K. Nuzhat al-muštāq...*, fasc. I, 1970, p. 60-61 et II, 1971, p. 80-81, signalent

à des pots qui apparaissent dans des enchantements, ainsi que des *nahābiq*...<sup>239</sup> pour enlever Aden à leurs maîtres. Lorsque les *dawāniġ* arrivèrent et mouillèrent sous la montagne *Šira*, [les chefs de l'expédition] dépêchèrent leurs envoyés auprès des Banū Zuray', à savoir les seigneurs (*aṣḥāb*) [des forteresses] al-Ta'kar et al-Ḥaḍrā'.

[Les premiers] s'adressèrent à ces [derniers] en ces termes : « Sachez que le souverain (*malik*) [de l'île de Qis] nous a envoyés pour nous emparer d'Aden<sup>240</sup>. Si vous en venez à [signer] un traité de paix (*ṣulḥ*), [tout ira bien], sinon nous en viendrons à [vous] conquérir, et ce sera terrible ! »

Le seigneur de la forteresse al-Ḥaḍrā' répondit alors : « Je suis votre serviteur. La cité est vôtre ! Nommez à sa tête celui qu'il vous plaira ! »

En entendant ces paroles, les gens (*al-qawm*) débarquèrent des *dawāniġ* et des *burmāt* en gagnant les rivages (*ilā al-sawāhil*), leurs cœurs étant assurés [de jouir] du pacte de sécurité et de la soumission [promis], tandis que le seigneur de la forteresse al-Ḥaḍrā' leur garantissait l'hospitalité la plus complète et leur envoyait farine, ovins et boisson fermentée (*al-nabīd*). C'est ainsi que [ces] gens (*al-qawm*) firent cuire le pain, firent la cuisine et les gobelets circulèrent entre eux. Lorsque le commandant des matelots (*muqaddam al-ġāšū*)<sup>241</sup> vit le comportement de ses hommes, il s'adressa à eux en ces termes : « Abstenez-vous de ce à quoi vous vous adonnez ! Il n'est pas douteux qu'il s'agit [là] d'un stratagème [dirigé] contre vous, Ô ignorants ! »

que, vers 1130-1150, elle a détourné complètement le commerce du golfe Persique à son profit et qu'elle lance des raids esclavagistes contre la côte Zang, côte bantouphone de l'Afrique orientale et se livre à la piraterie contre les bateaux de commerce entre l'Inde et la mer Rouge). C'est bien la piraterie qui est la source de richesse de cette île, dont le souverain, dit Yāqūt al-Rūmī, *Mu'ġam* IV, 1866-1871, p. 216, ressemblait à un Perse et s'habillait à la façon d'un *daylamite* ; il était le « suzerain » de cette mer, seigneur de l'Oman et inspirait crainte et respect chez les rois de l'Inde en raison de ses nombreux bateaux et *dawāniġ*. Celui qui lance le raid contre Aden (cf. l'emploi du verbe *ġahhaza* dans le *T.M.*) est dénommé *walad al-'Amīd* dans une des deux lettres de la Geniza du Caire, qui font état de ce raid, c'est-à-dire une dénomination arabe (cf. S.D. Goitein, *op. cit.*, p. 247, 254-255). Ce dernier fait état de deux lettres, sans date précise, relatives à ce raid : l'une certainement écrite d'Aden par Maḍmūn b. Ġāfiṭ à son correspondant, alors en Inde, Ibn Yiġū, et l'autre écrite par Ḥalaf b. Isaac à Ḥalfūn b. Naṭānā'il ; en se livrant à une analyse serrée des personnages et des lettres, S.D. Goitein arrive à circonscrire la datation de la seconde lettre et à dater ce raid en 1135 de notre ère (cf. S.D. Goitein, *op. cit.*, p. 250, § 2).

<sup>237</sup> Le terme *dawniġ*, pl. *dawāniġ*, d'origine persane : *dūni*, coll. *dūnki* (cf. Steingass, *op. cit.*, p. 547, col. 1) désigne un bateau rapide, une barque (cf. Kinderman, *Schiff im Arabischen*, Bonn, 1934, p. 28-30), accompagnant les grands bateaux : ce serait un synonyme de *qārib* (sens auquel se rallie De Goeje, *BGA* IV, glossaire, p. 240 avec référence à al-Muqaddasī, « Aḥsan... », *BGA* III, p. 32), mais l'ensemble des lexicographes s'appuient sur les '*Aġā'ib al-Hind*, édition Van der Lith et traduction L.M. Devic, Leyde, 1883-1886, p. 32 n. 40, p. 178-179, où le terme revêt le sens de barque, chaloupe. Toutefois, dans la lettre de Maḍmūn b. Japheth (cf. S.D. Goitein, *op. cit.*, p. 253, et *id.*, *A Mediterranean Society* V, p. 67), l'expédition est composée de deux grands *burma*, de trois *šaffāra* et de dix *ġāšūġiyāt*. Les *šaffāra* (« coupant les vagues ») comme une *šafra*, un grand couteau tranchant : cf. S.D. Goitein, *A Mediterranean...V*,

p. 523 n. 97) sont des bateaux de taille moyenne, capables de transporter de lourdes cargaisons pesant jusqu'à quatorze *buhār* de trois *raṭl* et pourraient être tenus pour des équivalents des *dawāniġ*.

<sup>238</sup> O. Löfgren lit le membre de phrase *burmāt šabaha abrām al-nārangiyāt*, en se fondant sur al-Muqaddasī, *op. cit.*, p. 32 (et De Goeje, *BGA* IV, glossaire, p. 181 et 231). Si le premier terme (un pluriel connu) renvoie à un bateau à coque ronde (cf. S.D. Goitein, *A Mediterranean... , loc. cit.* : un pot de cuisine), le second fait plus penser à des pots utilisés à des fins d'enchantement (cf. O. Löfgren, *Ar. Texte... II*, glossaire, p. 59, citant Gildemeister) et pourrait se traduire : des bateaux à coque ronde semblable aux pots à enchantement. Selon S.D. Goitein, *op. cit.*, p. 253, il faudrait voir un spectacle d'ombre et lumière derrière le terme *nārangiyāt* et les *abrām* renverraient à des pots faits d'une seule pièce ou *ḥarad* comme ceux utilisés par les Juifs de Šan'a' le jour précédant le sabbat.

<sup>239</sup> Encore un passage corrompu : O. Löfgren édite *nahābiq*, tout en n'étant guère convaincu, puisqu'il suggère (*op. cit.*, p. 114, n. 5) la lecture *nuhbūġ* d'après Kinderman. Quant à S.D. Goitein, il présume de retenir pour ce dernier type de bateau *ġāšūġiyā*, qu'il traduit par chaloupe et fait dériver du persan *ġāšū*, matelot.

<sup>240</sup> Selon une des lettres de la Geniza (S.D. Goitein, *op. cit.*, p. 253-254 et 255), le seigneur de l'île de Qis ne réclame qu'une partie (*qit'a*) d'Aden.

<sup>241</sup> Sur ce terme perse *ġāšū*, matelot, cf. O. Löfgren, *Ar. Texte... I*, p. 44 et glossaire, II, p. 25. Inconnu des routiers nautiques, qui lui préfèrent *baḥrī*, pl. *baḥḥāra* et *baḥriyyūn*, *ḥallāšī* pour le matelot et *askar* pour le soldat, le terme *ġāšū* était encore en usage au début du xx<sup>e</sup> siècle pour désigner un marin : cf. Phillott, *Colloquial English-Persian Dictionary*, p. 285, col. 2. Selon Ibn al-Muġāwir, ces *ġāšū* de l'île de Qis sont d'origine servile, puisqu'ils sont descendants d'esclaves nubiennes (cf. *T.M.* II, p. 290-291).

Il (= le seigneur d'al-Ḥaḍrā') leur a procuré du pain, de la viande et de la boisson fermentée, et [voilà qu']ils sont en état d'excitation, ainsi que le disent [ces vers : *kāmil*] :

En vérité j'ai été éprouvé par quatre [épreuves qui] ne l'ont emporté  
que par mon trépas ou mon malheur [ultime] et mon avilissement [suprême],  
[à savoir] : l'anxiété, l'ici-bas, moi-même et la passion.  
Comment être délivré de la grippe de mes ennemis ?

[P. 125] Section

Lorsque les matelots eurent mouillé dans le mouillage (*marsā*) d'Aden, le seigneur (*ṣāhib*) [de la forteresse] al-Ta'kar envoya <sup>242</sup> auprès de son cousin paternel, seigneur [de la forteresse] al-Ḥaḍrā' [un message] lui disant : « Que fais-tu, tandis que cet ennemi a fondu sur nous ? » Il lui répondit : « Nous nous sommes trompés de *kayl* <sup>243</sup>, si bien que le cheval s'est enfui devant nous ! Fais usage de ton jugement en [tout] ce que tu observes ! » [Le seigneur d'al-Ta'kar] reprit : « Quitte [la forteresse] al-Ḥaḍrā' et je t'épargnerai leur calamité ! » [Le seigneur d'al-Ḥaḍrā'], aussi impur que des milliers de boyaux se relâchant <sup>244</sup>, remit intacte la forteresse à son cousin paternel. Al-Manṣūr b. Ismā'il al-A. ?zī <sup>245</sup> a récité [ces vers : *muḡtatt*] :

Les gens constituent une mer aqueuse (*baḥrun gamiqun*)  
et s'éloigner d'eux est un bateau (*safīna*).

Je t'ai exhorté, aussi considère

En ton for intérieur [que tu es] l'humble (*al-miskīna*).

Le *ṣayḥ* Bilāl b. Ḡarīr al-Muḥammadi <sup>246</sup> m'a rapporté ces propos : lorsque la forteresse al-Ḥaḍrā' à Aden fut prise [par moi] <sup>247</sup>, et que dame Bahḡa, mère de 'Alī b. Abī al-Ġārāt fut capturée, il fut trouvé chez elle un trésor dont on ne peut être maître de semblable, alors qu'Aden en totalité fut très longtemps sous mon autorité.

Bilāl ajoutait : Aden et Laḡḡ sont séparés par une distance [parcourue en] une nuit et je me souviens que j'écrivais depuis Aden, en informant de la conquête et de la prise d'al-Ḥaḍrā', et que j'envoyais un messager avec la bonne nouvelle auprès de notre maître (*ilā mawlā-nā*), le *dā'i* Sabā' b. Abī al-Su'ūd. Le jour même où eut lieu la conquête d'al-Ḥaḍrā', notre maître fit la conquête de la ville d'al-Ra'ārī <sup>248</sup>; mon envoyé et le sien portant la bonne nouvelle se rencontrèrent alors [dans le Wādī Laḡḡ]. Cette [coïncidence] est la date la plus merveilleuse, l'an 545/1153.

<sup>242</sup> Le verbe *anfaḍa* (IV<sup>e</sup> forme), souvent usité dans le *T.M.*, est employé avec le sens d'envoyer un message : cf. *T.M.*, 37, l. 7 et G. Rex Smith, « The Language of Ibn al-Muḡāwir's Guide to Arabia », in *id.*, *Studies in the Medieval History of the Yemen...* VII, 1997, p. 331.

<sup>243</sup> *Ġaliṭna fi al-kayl* : une expression dont le sens se comprend aisément. *Kayl* désigne une mesure de capacité (cf. Dozy, *Supplément...* II, p. 506, col. 1), et il faut entendre que la quantité de grains mesurée pour le cheval était erronée, d'où sa fuite.

<sup>244</sup> *Fa-nazala al-naḥsu šihbu alfin ḡā'sin* : le sens de cette expression est fournie par S.D. Goitein, *op. cit.*, p. 251, § 1 : poltron, couard.

<sup>245</sup> Dans le ms. de Leyde, la *nisba* est donnée pour *al-Rayyī*. O. Löfgren a préféré l'autre version, sans être capable d'en fournir une bonne lecture. Ce poète est par ailleurs inconnu.

<sup>246</sup> Cf. 'Umāra, *op. cit.*, p. 54, l. 2-10 : dans ce passage, Bilāl est l'informateur direct de 'Umāra.

<sup>247</sup> Ibn al-Muḡāwir porte un passif *mulika* (« la forteresse fut prise » sous-entendu par Bilāl), alors que 'Umāra écrit *malaktu* (« je me suis emparé ... »), d'où l'incise de Löfgren : faut-il lire *malaktu* ainsi que les deux verbes suivants à la première personne du singulier ?

<sup>248</sup> Le toponyme est diversement lu al-Ra'ārī (cf. *T.M.*; al-Hamdānī, *op. cit.* p. 97, l. 25-26 : un marché des Wāqīdī) ou al-Ra'ārī (cf. 'Umāra, *op. cit.*, p. 51, l. 15 et p. 55, l. 9; Yāqūt al-Rūmī, *op. cit.*, III, p. 140-141) : un village à proximité d'Aden ou une ville entourée d'un mur dans le wādī Laḡḡ possédée par 'Alī b. Abī al-Ġārāt, un des villages du district de Laḡḡ d'où viennent des hommes (= savants religieux) éminents (cf. al-Ġanādī, *Sulūk fi ṭabaqāt...* I, Ṣan'ā', 1403/1983, p. 165).

[Reprise du récit relatif au raid contre Aden]<sup>249</sup>. Comme les matelots étaient entièrement occupés à boire et à manger et que l'ivresse se répandait parmi eux, leur commandant (*muqaddamu-hum*) se mit à crier à ses hommes : « Abstenez-vous de ce à quoi vous vous livrez ! » Personne ne l'entendit, à l'exception de ceux qui possédaient cœur et compréhension, mais le restant, prenant le repas du matin<sup>250</sup>, restèrent ainsi jusqu'à ce que le seigneur de la forteresse al-Ta'kar descendit, accompagné de l'ensemble de la population (*ma'a gam' in min al-ḥalā'iq*). Ils s'élancèrent alors [à cheval] l'épée [à la main] contre les matelots, dont personne ne réchappa, si ce n'est tous ceux qui vécurent longtemps, et leurs crânes (*gamāḡimu ru'ūsi-him*<sup>251</sup>) [p. 126] emplirent cette terre. Lorsqu'un habitant d'Aden qui va à pied doute d'un endroit, il s'écrie : « À quelle distance [suis-je] d'al-ḡamāḡim ? » L'endroit est alors connu sous le nom d'al-ḡamāḡim, dont le sens est « crâne de matelots » (*ru'ūs al-ḡāṣū*).

Lorsque les Banū Zuray' obtinrent cette victoire<sup>252</sup>, ils descendirent des forteresses, s'établirent dans le *wādī* et édifièrent des demeures agréables. Ce sont les premiers qui construisirent à Aden des demeures en pierres et en [plâtre de] gypse et on avait l'habitude de faire venir à Aden, depuis les districts d'Abyan, des pierres pour [construire] les édifices. Aucun habitant d'Aden n'avait alors initié de carrière, si ce n'est Abū al-Ḥasan 'Alī b. al-Ḍaḥḥāk al-Kūfī<sup>253</sup>. Lorsqu'il fit d'Aden sa résidence, il acheta des esclaves *zanḡ* ('*abīd zunūḡ*), qui extrayaient les pierres des montagnes d'Aden, tandis que les esclaves femmes (*ḡawār*) les transportaient sur leur dos. Depuis lors, les pierres sont extraites et chaque carrière est appelée du [nom] de son propriétaire : la carrière de 'Alī al-Ankī (ou al-Anakī), la carrière de Yūsuf al-Ardabīlī, la carrière de [...] <sup>254</sup>, la carrière d'Ismā'il al-Salāmī <sup>255</sup>, la carrière de

<sup>249</sup> Addition du traducteur.

<sup>250</sup> O. Löfgren édite *ḡadūna*, mais il se demande (*T.M.*, p. 125, n. 12) s'il ne faudrait pas lire *ḡawīna*, induits en erreur.

<sup>251</sup> Ce vocable, lu aussi *Ḥumāḡim* (cf. al-Hamdānī, *op. cit.*, p. 53), apparaît comme l'une des factions structurant Aden avant le x<sup>e</sup> siècle : bien qu'il soit difficile de discerner leur mode de fonctionnement et ce qu'elles recouvrent, trois factions les *Ḥumāḡim*, les *Marab*, qui descendent de Hārūn al-Rašīd et les *M.l.hi* organisent la vie sociale de la cité. Al-Muqaddasī, *op. cit.*, p. 102, en précise le mode de fonctionnement : de même qu'à La Mecque les tailleurs, des šī'ites, s'opposent aux bouchers, des sunnites, et forment des factions, de même, à Aden, de l'inimitié et des disputes s'élèvent entre les *Ḥamāḡimiyūn* et les marins ou *al-Malāḡūn*, encore dénommés *al-Marabūna* (les *Marab* d'al-Hamdānī) par Yāqūt al-Rūmī (*Mu'ḡam...* III, éd. Wüstenfeld, p. 622, l. 4). Ibn al-Muḡāwir donne l'origine ethnique de certains : dans un passage de lecture incertaine (*T.M.* I, p. 97) les *Marabūna* (mais on peut lire *al-Murattabūna* ou les mercenaires) sont définis comme un groupe d'Arabes (*qawm 'arabīn*), qui s'est fixé à Muzdawīya al-Murra jusqu'à la ruine de cette cité. Rapportant un récit plus explicite placé dans la bouche de Rayḥān, affranchi de 'Alī b. Mas'ūd, Ibn al-Muḡāwir atteste le chassé-croisé entre la côte somalie de la mer Rouge et Aden : les *Marabūna* se sont alors établis à Barbara (un mouillage et une île sur la côte somalie au sud sud-est de Zayla' et juste en face d'Aden) et dans ses districts et leur lignée (*nasl*) demeura sur le continent des Noirs (*barr al-Sūdān*), connue sous le nom d'*al-Marabūna*. Faut-il voir dans ces groupes/factions des équivalents des *futuwwa* propres à l'Iraq et à la Syrie des xi-xiv<sup>e</sup> siècles ou une réalité sociale toute autre ?

<sup>252</sup> Ce récit, inconnu, semble-t-il, de 'Umāra et de ses successeurs, reprend un certain nombre de procédés littéraires, propres à la rhétorique des *ayyām al-'Arab* (cf. S.D. Goitein, *op. cit.*, p. 251) destinés à flatter la '*aṣabiyya* des Banū Zuray'. Il accorde la palme au clan du *dā'i Sabā'* et justifie la remise de la forteresse d'al-Ḥaḍra' à ce clan par celui de 'Alī b. Abī al-Ḥarāt, tandis que, si victoire il y eut, ce fut grâce au mauvais temps et surtout à l'arrivée des deux bateaux de Rāmišt de Šīraḥ, qui débarquèrent des marins armés dans le bandar.

<sup>253</sup> Ce personnage n'est guère connu que par le récit d'Ibn al-Muḡāwir et Abū Maḡrama, *op. cit.*, ms. de Berlin, in *Ar. Texte...* I, p. 9-10, n'apporte rien de nouveau, sinon à écrire qu'avant l'établissement de ce personnage à Aden seuls les gens opulents à Aden pouvaient se faire construire des maisons en pierres. Une telle remarque impliquerait que, grâce à l'emploi d'esclaves *zanḡ* à Aden, une catégorie d'esclaves toujours associée aux tâches les plus ingrates et les plus pénibles selon l'ergonomie développée par un certain nombre de médecins arabes (cf. Ibn Buṭlān, *Risāla fī sirāt al-raḡiq wa taḡlib al-'abīd*, éd. 'Abd al-Sallām Hārūn, *Nawādir al-Maḡtūāt* 4, 1373/1954, p. 374-375 : étant donné leur nature – l'humeur aqueuse prend le dessus chez eux en raison de la proximité du soleil – ils sont destinés aux tâches pénibles), il a trouvé un moyen d'ouvrir un plus grand nombre de carrières, de rationaliser les processus de travail et de diminuer le coût de la main-d'œuvre.

<sup>254</sup> *Kunya* impossible à restituer.

<sup>255</sup> Il s'agit du *ṣayḥ* Ismā'il b. 'Abd al-Raḥmān al-Salāmī, qui fit creuser à Aden le puits al-Salāmī (*T.M.*, p. 131).

Ḥamid b. Ḥamāsa, la carrière de ‘Abd al-Wāḥid b. Maymūn et celle d’Abū al-Ḥasan b. al-Dūrī. [Les habitants] s’en rendirent maîtres jusqu’au point d’en faire leur possession et ils en tirèrent profit.

### Section

Lorsque Šams al-Dawla Tūrān Šāh b. Ayyūb b. Šādī <sup>256</sup> appréhenda ‘Abd al-Nabī b. ‘Alī b. Maḥdī <sup>257</sup>, le dernier des Arabes qui exerça le pouvoir sur le territoire d’al-Ḥuṣayb, qu’il amena enchaîné à Aden, et lorsqu’il appréhenda Yāsir b. Bilāl b. Ğarīr al-Muḥammadi <sup>258</sup> Imrān, affranchi du *dā’i* Muḥammad [b. Sabā’] b. Abī al-Su‘ūd b. Zuray‘, le dernier des *dā’i* qui exerça le pouvoir, il fit asseoir chacun d’eux, en les isolant, dans une tente. ‘Abd al-Nabī tourna alors le visage pour trouver Yāsir b. Bilāl [qui] l’observait secrètement, il s’écria alors : « Ô esclave du mal ! Ne regarde pas un lion ferré à l’aide de fers et enchaîné à l’aide d’une chaîne en fer ! » Les fils de Zuray‘ avaient l’habitude d’apporter l’impôt (*al-ḥarāġ*) aux califes fatimides, et ce en raison de la confession [p. 127] religieuse [fatimide] (*maḏhab*), parce qu’ils étaient *ismā‘īlī* ; chacun des Banū Zuray‘ qui exerçait le pouvoir au Yémen était dénommé *al-dā’i*, c’est-à-dire celui qui est le propagandiste de la confession religieuse [*ismā‘īlī*] auprès des créatures humaines. Les hérétiques <sup>259</sup> Alamūt sont ceux qui sont les rois de Kirdakūh et Alamūt, deux forteresses au sommet d’une montagne, surmontant une butte (*‘alā mudūr*) appartenant à eux, les Malāḥida : ils percevaient l’impôt (*al-ḥarāġ*) sur [les habitants de] la montagne al-Summāq, qui leur appartenait dans les districts de Syrie, sur les Qarmates <sup>260</sup> et sur les Tawrastan (?), ceux qui sont dans les districts de Naġrān, et, si [les hérétiques] sont des incroyants (*kuffār*), ils suivent une doctrine unique. À leur (= les B. Zuray‘) suite, les Ğuzz gouvernèrent le pays et construisirent [le palais] al-Manẓar sur la montagne Ḥuqqāt après le départ du Yémen pour l’Égypte de Tūrān Šāh b. Ayyūb, et [ce dernier] remit Aden à Faḥr al-Dīn Abū ‘Uṭmān [‘Umar b. ‘Uṭmān] b. ‘Alī al-Zanġabilī al-Takrītī <sup>261</sup>.

<sup>256</sup> Tūrānšāh b. Ayyūb, al-Malik al-Mu‘azzam Šams al-Dawla Faḥr al-Dīn, frère aîné de Saladin, conquiert le Yémen en 569/1173 et fonde la dynastie ayyoubide au Yémen (cf. *El<sup>2</sup> X*, 2000, p. 673 et G.R Smith, *The Ayyubids and Early Rasūlids in the Yaman (567/1173-694/1295)*, GMS XXVI, Londres, 1974, vol. I : Muḥammad b. Ḥātim al-Hamdānī, *K. al-Simt al-ġālī al-ṭaman*, p. 15-27 et vol. II, p. 27-47). Il avait déjà supprimé plusieurs rebellions en Égypte et se lançait à la conquête du Yémen, afin de mettre fin à toute influence fatimide et ses relais et étendre les intérêts économiques des Ayyoubides. Il regagna Damas en 571/1176 et y mourut en 576/1180. Conquérant, il protégea également les marchands d’Aden des pirates et y laissa les galères qu’il avait amenées.

<sup>257</sup> Le dernier représentant de la dynastie Maḥdide (531-560/1136-1173), centrée sur la Tihāma autour de Zabīd (cf. *El<sup>2</sup> V*, 1986, p. 1235-1236 et G.R Smith, *The Ayyubids...*, en particulier II, p. 32-33, 37, 38, 41-2 et I, p. 16-7) : parvenu au pouvoir en 559/1173, il poursuivit la politique de raids de ses deux prédécesseurs, contre le Nord-Tihāma, mais aussi contre Abyan et Laḥġ, il fit le siège d’Aden de 561/1165 à 568/1172. Arrêté par Tūrānšāh, il fut étranglé en 1176.

<sup>258</sup> Fils du vizir des *dā’i* Sabā’ et Muḥammad et affranchi comme lui, il exerça le pouvoir comme vizir à la mort de son père en 545/1152 pour le *dā’i* ‘Imrān, et ce jusqu’à la mort de ce dernier en 551/1167 (cf. *El<sup>2</sup> XI*, 2000, p. 371 ; ‘Umāra, *op. cit.*, p. 57 et 58). À la mort de ‘Imrān, il assumait le

gardiennage de ses enfants en bas âge et exerça le vizirat jusqu’à son arrestation en 571/1175.

<sup>259</sup> *Al-malāḥida* ou hérétiques (schismatiques plutôt) désignent les *ismā‘īlī nizārī* (cf. *El<sup>2</sup> VIII*, 1995, p. 84-85 et la bibliographie ; F. Daftary, *The Ismā‘īlīs : their History and Doctrines*, Cambridge, 1990, et *id.*, *Les Ismaéliens. Histoire et traditions d’une communauté musulmane*, Paris, 2003, chap. IV) : ils divergent de la communauté fatimide en reconnaissant comme calife Nizār, le fils aîné disparu d’al-Mustaṣfir bi-llah en 487/1094. Alamūt, une forteresse au sommet d’un rocher élevé au centre des montagnes d’Alburz à deux jours au nord-est de Qazwīn, fut le centre d’un État šī‘ite aux territoires disséminés de la Syrie à l’Iran oriental, et ce jusqu’à la prise d’Alamūt par les Mongols en 654/1256. Alamūt était entouré de places fortes dans le district de Rudbār Girdkufī/Gardkūh.

<sup>260</sup> Sur les Qarmates, cf. *El<sup>2</sup> IV*, 1978, p. 687-693 : ils constituent une des branches des Ismā‘īlīs, dont le principal centre fut le Baḥrayn. S’ils reconnaissaient les califes fatimides, l’antagonisme entre Qarmates du Baḥrayn et Fatimides éclata en 358/969, lorsque ces derniers s’établirent en Égypte et l’État du Baḥrayn cessa en 470/1077. Chez Ibn al-Muġāwir, le terme « qarmates » a tendance à recouvrir tous les Ismā‘īlīs, et, en Inde, c’est le sens qu’il avait (cf. *El<sup>2</sup>*, s.v. *Multān*).

<sup>261</sup> Ce personnage (cf. al-Ġanadī, *op. cit.*, II, p. 523-524 et Abū Maḥrama, *op. cit.*, in *Ar. Texte...* II, p. 131-132) était un des émirs qui accompagnaient

*Description de la construction de l'enceinte d'Aden*

‘Abd Allah b. Muḥammad b. Yaḥyā m’a rapporté ces propos : un bateau originaire de l’Occident musulman (*min al-mağrib*) mouilla à Aden de nuit. Le *nahūdā* débarqua du bateau, circula à Aden, et voilà qu’il [tomba] sur une maison élevée, où brûlaient des chandelles et du bois d’agalloche (*‘ūd*) se vaporisait. Il frappa alors à la porte, puis le serviteur (*al-ḥādim*) descendit, lui ouvrit [la porte] et lui demanda : « As-tu besoin de quelque chose ? » – « Oui ! » répondit le marchand. Il demanda donc au serviteur la permission [d’entrer] ; le propriétaire de la maison lui dit d’avancer. Il s’avança, chacun salua l’autre sans [se] connaître, et la conversation se déroula. Le *nahūdā* déclara alors : « Je suis arrivé [cette nuit] en venant de l’Occident musulman et je désire, grâce à la faveur [accordée] par le maître, cacher chez lui une partie de [mes] objets précieux ! » – « À quelle fin ? » demanda-t-il. [Le négociant] répondit : « Par peur du *dā’ī* ! » Et [l’autre] de répliquer : « Aie mon consentement et ne crains pas les oppresseurs. Transporte tout ce que tu possèdes dans la maison d’un tel ou d’un tel ! » Le négociant descendit alors, puis les matelots se mirent à transférer du bateau les articles de commerce dans des caisses à destination de la maison [en question], jusqu’à ce qu’ils eussent vidé un tiers de la cargaison du bateau. Lorsque le *nahūdā* se réveilla le [lendemain] matin, il rencontra son compagnon de la veille, le *dā’ī* en personne, tandis qu’il se disait en lui-même : « J’ai crain[t] [p.128] la pluie et me suis retiré sous le canal ! » Il se sentit mal à l’aise et son œil/regard devint noir. Le *dā’ī* s’adressa à lui en ces termes : « Je suis ton compagnon de la veille et c’est moi le *dā’ī* qui règne actuellement sur Aden. Calme-toi et réjouis-toi ! Je te fais don des droits de douane (*‘ašūr*) [prélevés sur la cargaison du] bateau, de la maison où tu es descendu, et de ces mille dinars, tu les dépenseras tant que tu seras dans notre ville, tandis que j’interdis qu’on te prélève quelque chose sur le don [qui t’a été fait], ni sur [tes] ventes et achats [futurs] ! » [Le négociant] demanda : « En vertu de quoi tout cela ? » [L’autre] répondit : « En raison de ton entrée chez nous, la veille [dernière], dans notre demeure au milieu de la nuit <sup>262</sup>. »

[[Le *dā’ī*] ordonna qu’un mur d’enceinte soit étendu de la forteresse al-Aḥḍar à la montagne Ḥuqqāt. [Aden] fut alors entourée d’un mur d’enceinte de faible solidité, dont une partie fut comblée grâce à une autre, et détruite par le battement des vagues contre lui. Lorsqu’il fut en ruines, il fut entouré d’un second mur fait de joncs entrelacés] <sup>263</sup>.

Il en fut ainsi jusqu’à ce qu’Abū ‘Uṭmān b. ‘Alī al-Zanğabīlī construisit [le mur] encerclant la montagne al-Manzar jusqu’à l’extrémité de la montagne al-‘Urr et y (= le mur) installa la porte Ḥuqqāt ; il entourait la montagne al-Aḥḍar d’un deuxième mur d’enceinte, dont les limites s’étendaient de la forteresse al-Aḥḍar à [la forteresse] al-Ta‘kar [en encerclant] le sommet des montagnes et entourait d’un

Tūrānšāh. À la mort de ce dernier, les émirs cessèrent d’envoyer les impôts et battirent monnaie en leur nom. Abū ‘Uṭmān lança des raids dans la Tihāma, dévasta le Ḥaḍramawt en tuant nombre de juristes et lecteurs du Coran et entra en conflit avec l’émir de Zabīd. Pour paraphraser al-Ġanādī, le bien qu’il a accompli est minoré par le mal qu’il a fait. Il dota une mosquée d’Aden du caravansérail qu’il institua en fondation pieuse, La Mecque d’une école et d’un couvent [soufi?], l’extérieur du mur d’enceinte de Damas d’une *madrasa* et d’un chemin... Selon le *T.M.*, p. 128, il fit œuvre d’administrateur et de constructeur à Aden : édification de l’enceinte ; il construisit un marché

couvert, des marchés, des boutiques et des maisons en pierres, ce qui a contribué au développement de la ville.

<sup>262</sup> Ce récit de l’arrivée du marchand à Aden est repris de façon plus développée par Abū Maḥrama, *op. cit.*, ms. de Berlin, in *Ar. Texte...* I, p. 13 : le marchand vient à Aden, dans le *bandar*, par le chemin le plus court (*min al-mağrab*), c’est-à-dire de la région d’Hormouz ; les marchandises y sont détaillées et les raisons fiscales derrière la construction du premier mur d’enceinte sont précisées.

<sup>263</sup> *Min al-qaṣab subbika* : sur ce sens de *subbika*, cf. *Ar. Texte...*, glossaire, II, p. 41.

mur le rivage, de l'arsenal (*min[dār]al-ṣinā'a*) à la montagne Ḥuqqāt. Il y plaça sept portes : la porte de l'arsenal (*bāb[dār]al-ṣinā'a*), la porte al-Ḥawma (?), la porte al-Sikka, ces deux [dernières] étant les portes par lesquelles sort le torrent endoréique (*al-sayl*)<sup>264</sup>, lorsqu'une pluie abondante tombe sur Aden, la porte de l'Octroi (*bāb al-furḍa*), par où entrent et sortent les marchandises, la porte Mašrif<sup>265</sup>, qui est sans arrêt ouverte à l'entrée et à la sortie, la porte Ḥayq<sup>266</sup>, qui ne cesse d'être fermée et la porte de l'Intérieur (*bāb al-barr*)<sup>267</sup> que j'ai déjà mentionnée. Il construisit l'enceinte en pierres et en [plâtre de] gypse, ainsi que l'hôtel des douanes<sup>268</sup>, dans lequel il plaça deux portes.

### Section

Ibn al-Muğāwir poursuit : sortir de la mer pour les êtres humains est comme sortir de la tombe et l'hôtel des douanes est semblable au lieu de rassemblement, où il y a les contradicteurs, les tenues de compte, le pesage (*al-wazn*) et l'estimation (*al-'adad*). Si on fait du profit [p. 130], le cœur recouvre la santé, mais si on fait des pertes, on est dans l'inquiétude. Si on voyage sur la terre ferme, on fait partie des gens de la droite et si on prend la mer, on fait partie des gens de la gauche. Si cette condition de la créature humaine dans le monde de l'existence et de la corruption est associée à une créature, c'est ainsi ! Qu'en sera-t-il, demain, de la condition de la créature, entre les mains du Créateur, en plein milieu de la plus grande surface plate (= la mer), Ô Allah. Nous n'[en] débattons pas, Ô Munificent !

Ibn al-Zanğabīlī édifia l'antique marché couvert, les marchés, les boutiques et les maisons en pierres et Aden retourna à son époque [à son ancienne prospérité]. Lorsque Sayf al-Islām gagna Aden, Ibn al-Zanğabīlī avait institué sous forme de fondation pieuse pour La Mecque l'ensemble de [ses] possessions en l'an 575/1180-1181.

Al-Malik al-Mu'izz [Ismā'il b.] Tuḡtikīn b. Ayyūb<sup>269</sup> édifia des constructions [en pierres], constituées en leur totalité de boutiques pourvues de porte et de serrure<sup>270</sup>, et pour les droguistes un nouveau marché couvert. Puis Raḍī al-Dīn Muḥammad b. 'Alī al-Takrītī le [re]-construisit au nom d'al-Malik

<sup>264</sup> Abū Maḥrama, *op. cit.*, I, p. 14, l.12-15, ajoute que la porte du torrent endoréique ou *bāb al-sayl* est, à son époque (= fin du xv<sup>e</sup> siècle de notre ère), connue sous le nom de porte *al-maksūr* ou porte brisée, car le torrent la brise chaque fois qu'il déborde. Cette porte doit se trouver sous la montagne Verte, puisque, selon Šanbal, *Ṭa'riḥ, Šan'ā'*, 1994 (édition mauvaise), p. 255, les Portugais (= le Franc), en l'an 919/1511, mouillèrent dans le port (*bandar*), gagnèrent la cité, y pénétrèrent au moyen d'échelles disposées sur le bord de la cité par la porte *al-maksūr* sise sous la montagne Verte, combattirent les musulmans et en furent expulsés.

<sup>265</sup> C'est-à-dire la porte élevée. Selon Abū Maḥrama, *loc. cit.*, la porte de l'Orient (*bāb al-mašriq*), qui ne cesse d'être ouverte à l'entrée et à la sortie, et elle est connue, à son époque, sous le nom de porte du rivage.

<sup>266</sup> Voir sur ce toponyme *al-Ḥayq*, al-Hamdānī, *op. cit.*, p. 53 : une aiguade, constituée de trous dans le sable du côté du désert d'Iram.

<sup>267</sup> Selon Abū Maḥrama, *op. cit.*, I, p. 14-15, cette porte est très proche de la montagne connue sous le nom de montagne de Nubie.

<sup>268</sup> Selon Abū Maḥrama, *loc. cit.*, l'hôtel des douanes était pourvu de deux portes, dont l'une donnant sur le rivage était celle par laquelle pénétraient les marchandises soumises aux *'ašūr* ou droits de douane, et une porte donnant sur la ville d'où sortaient les marchandises après [prélèvement des *'ašūr*].

<sup>269</sup> Ce troisième sultan ayyoubide du Yémen al-Mu'izz Ismā'il (593-598/1197-1201) succède à son père (cf. K. *al-Simt...*, in G.R. Smith, *The Ayyubids...* I, p. 43-83 et Abū Maḥrama, *op. cit.*, II, p. 19 et sq.) : poète accompli (surnom *fāris*), il lutta contre les ismā'ilīs à Zabīd, s'empara des forteresses de Ta'izz et de Ta'kar...et fut tué au cours de combat en 598/1201 ou 599/1203. Il témoigna d'une activité de constructeur : construction du Dār al-Manẓar ou plutôt sa restauration à Aden, rénovation d'un marché couvert, édification de boutiques...

<sup>270</sup> *Bi al-bāb wa al-qufl*. O. Löfgren se demande s'il ne faut pas lire *awqala* ou *alqā* à la place de *qufl* ou *qifl*, soit : il fit don sous forme de fondation pieuse... il remit.

al-Mas‘ūd Yūsuf b. Muḥammad b. Abī Bakr <sup>271</sup>. La population (*al-ḥalq*) s’y multiplia, érigea des demeures [en pierres] et des biens immeubles (*al-dūr wa al-amlāk*), et un certain nombre d’Arabes, [venus] par tout passage encaissé <sup>272</sup>, y fixèrent leur lieu de résidence. Al-Mu‘tamid Muḥammad b. ‘Alī édifia encore un bain magnifique <sup>273</sup>; les gens creusèrent à [Aden] des puits, y construisirent des mosquées et dressèrent des chaires, et [la ville] devint agréable.

Toutefois, il est plus exact [de dire] qu’[Aden] s’est uniquement développé après que le port d’Abyan (*furḍa Abyan*) et Ḥaram tombèrent en ruines. Les marchands émigrèrent de ces deux villes et s’établirent à Qalhāt et à Mogadicio (Maqdišūh). C’est à ce moment que les trois [villes] se développèrent. Mais Allah est le plus savant !

### *Les qualités d’Aden et leur mention*

Aden est construite dans une vallée (*fī wādin*), la mer l’entoure, son air est étouffant et interrompt dix jours durant [la fabrication] du vinaigre de vin, son eau provient de puits et elle est [aussi] importée sur une distance de deux parasanges. Mais Allah est le plus savant !

### *[P.131] Mention des puits d’eau douce*

À l’intérieur d’Aden [il y a] le puits de Ḥulqum ‘Awd al-Sultāniyya, le puits de ‘Alī b. Abī al-Barakāt b. al-Kātib [qui est] ancien, le puits d’Aḥmad b. al-Musayyab <sup>274</sup>, le puits d’Ibn Abī al-Ġārāt près de la porte d’Aden, le puits d’al-M.q.d.m. (?) [qui est] ancien, les trois puits de Dā‘ūd b. Maḍmūn le juif <sup>275</sup>, les trois puits du Ṣayḥ ‘Umar b. al-Ḥusayn, le puits de ‘Alī b. al-Ḥusayn al-Azrak, le puits de Ġa‘far [qui est] ancien et dont la longueur est de quarante coudées et le puits de Za‘farān (= safran) [qui] a été acheté à son époque et institué en fondation pieuse.

### *Section*

‘Abd Allah b. Muḥammad b. Yaḥyā m’a rapporté ces propos : l’eau du puits de Za‘farān est exportée dans d’autres [régions] du Yémen, parce que, dit-on, Sayf al-Dīn Atābeg Sunqur <sup>276</sup>, affranchi d’al-Malik al-Mu‘izz b. Tuḡtikīn, but, à côté d’al-Mu‘tamid Muḥammad b. ‘Alī al-Takritī, une boisson fermentée (*nabīd*), dont le goût lui plût/le frappa d’étonnement. Il demanda alors à [al-Mu‘tamid] : « À partir de quoi as-tu fabriqué cette boisson fermentée ? » [L’autre] répondit : « Avec l’eau [du puits]

<sup>271</sup> Le sixième et dernier sultan ayyoubide du Yémen (612-626/1215-1228). Ce sultan (cf. K. *al-Simt...*, in G.R. Smith, *The Ayyubids...* II, p. 168-197; I, p. 88-89) est confronté au Yémen à de nombreux troubles internes, surtout autour des années 620/1223 : attaque des Zaydī contre Ṣan‘ā’, conflits entre les deux frères *rasūlides* Nūr al-Dīn et Badr al-Dīn Ḥasan... Il fut appelé par son père en Syrie en 626/1229. Il est crédité d’une activité de constructeur : un marché couvert, vraisemblablement une œuvre de restauration et établissement d’un *‘ašūr* spécial pour financer l’entretien des galères.

<sup>272</sup> *Min kulli faḡḡin ‘amiqin* : allusion à *Qur‘ān* XXII, p. 28.

<sup>273</sup> *Ḥasan* : lecture suggérée par O. Löfgren et reprise par nous.

<sup>274</sup> Cf. *infra* T.M., p. 133, l. 20.

<sup>275</sup> Vraisemblablement un des deux fils du représentant des marchands juifs à Aden, Maḍmūn b. Hasan b. Bundar (cf S.D. Goitein, *A Mediterranean...* V, p. 35, 52, 66-68, 127, 247, 519, 575 et 598).

<sup>276</sup> Sur cet Atābeg, qui assura l’interrègne de 598/1201 à 609/1212, cf. K. *al-Simt...*, in G.R. Smith, *The Ayyubids...* I, p. 84-147.

de Za'farān. » Lorsque de l'*hypericum*<sup>277</sup> s'échappe dans cette eau et qu'elle est laissée au soleil, elle devient de la boisson fermentée, comme si on n'avait pas besoin de miel, ni d'[autre chose], c'est-à-dire une façon de la poser. Dès le moment où cette eau est transportée à al-Ġanad, Ta'izz, Ṣan'ā' et Zabīd, [les gens] en fabriquent de la boisson fermentée, mais il s'agit plus exactement d'eau de mangostane<sup>278</sup>. On dit qu'elle est à l'origine douce, agréable, mais de nos jours une salinité la domine en raison, dans une certaine mesure, des actions néfastes de la nature.

Le puits d'al-Salāmī est un puits qu'a creusé le *ṣayh* Ismā'il b. 'Abd al-Raḥmān al-Salāmī, le puits d'al-R.w.ḥ. est ancien, le puits de 'Awd est ancien, le puits d'Ibn Du'ayb, un beau-parent du *ṣayh* Ma'mar b. Ġurayġ, le puits du bain fut creusé par Muḥammad b. 'Alī al-Takrītī, le second puits du bain est ancien, le puits de Mawr est ancien, le puits de Ġallād est ancien et le puits d'al-Ḥaḍḍāmī est ancien.

#### [P.132] Section

Muḥammad b. Z.n.k.l. b. al-Ḥasan al-Karmānī m'a rapporté d'après un habitant d'Aden ces propos : 'Abd Allah b. Muḥammad al-Ishāqī le *dā'ī* m'a rapporté qu'à l'intérieur d'Aden il y a cent quatre-vingts puits vides, mais qu'ils sont obstrués.

#### Mention des puits d'eau saumâtre à Aden

Le puits Waddāḥ [qui est] ancien, un second puits sis à proximité de ce [dernier], deux puits à côté des enclos à chevaux, le puits d'Umm Ḥasan [qui est] ancien, le puits de Qanḍala sur la route [menant à] la porte, le puits de Sunbul à proximité du bain<sup>279</sup>, le puits de Sālim, le puits de Ḥundūd, le puits de Faraġ, les puits des Zang (bi'r al-zunūġ), le puits d'al-Afyila qui fut creusé en l'an 620/1219-1220, le puits du capitaine des galères<sup>280</sup>, le puits à proximité de la maison d'al-Qaṭī'ī al-Sallāṭa et le puits de la loi révélée (bi'r al-ṣarī'ati).

#### Mention des puits dont l'eau [provient de] la mer d'Aden

Le puits du quartier d'al-D.yāk.la<sup>281</sup>, le puits [sis] auprès de la porte al-Maksūr, les trois puits des Barbarins, le puits près de la grande mosquée, le puits près de la mosquée d'Abān, le puits de la mosquée al-Mālikīyya, le puits de la prison du cadi, le puits d'Abū Na'ma, le puits d'al-Ġamāġim, le puits de l'arsenal (bi'r [dār]al-ṣinā'a), le puits du marché al-Ḥazaf, les trois puits près de la maison d'Ibn

<sup>277</sup> *Wādī* et *dādī* dans les mss, interprétés en *dādīyūn*, c'est-à-dire le mille-pertuis ou l'*hypericum*.

<sup>278</sup> *Mā' tarab* ou *tarib* : *tarib* ou *tarab* est le nom collectif de *taraba* ou *tariba*, qui désigne soit une herbe verte ou légumineuse ayant un effet purgatif sur les chameaux, soit de la *taraba al-gasl* ou *garcinia mangostana*, qui sert à faire fermenter le miel surtout en Espagne (cf. Dozy, *Supplément...* 1, p. 143 et *Ar. Texte...*, glossaire, II, p. 24).

<sup>279</sup> Vraisemblablement le bain splendide construit par al-Mu'tamid Raḍī al-Dīn Muḥammad b. 'Alī al-Takrītī.

<sup>280</sup> *Bi'r rā'īs al-ṣawānī* : une reconstruction opérée par O. Löfgren.

<sup>281</sup> Le vocable *al-d.yāk.la* pourrait être un ethnonyme : les Danākīl (cf. *Ar. Texte...* 1, p. 52, n. 7), hypothèse que rejette O. Löfgren, ou être lu *al-danākīl*, sing. *al-dankīla* ou les mouettes (cf. Dozy, *op. cit.*, I, p. 465, col. 1).

F.lān, le puits de Sunbul, les deux puits près de la mosquée du Prophète, le puits d'al-Adib Z.f.r., le puits de Ḥuqqāt, les deux puits de Ḥ.sās<sup>282</sup>, le puits d'al-Ġ.rā'ihī<sup>283</sup>. La citerne est un édifice [construit par] les Perses (*al-Furs*) près du puits de Za'farān et la seconde [est] un édifice [construit par] les B. Zuray' dominant la route d'al-Za'farān (*alā tariq al-Za'farān*), à droite de la [grande] porte au pied de la montagne Verte : lorsque la pluie arrive, le [cours du] torrent est inversé vers la [la citerne] deux jours durant et elle est prise en garantie [p. 133] chaque année pour [la somme de] sept cents dinars. Ibn al-Muġāwir ajoute : certains des [habitants] (*ba'du-hum*) ont pris cette [citerne] en garantie à la mi-rabi' II de l'an 622/1225, pour [la somme de] mille trois cents dinars.

J'ai relaté cette histoire à al-Karmāni, l'excavateur, [qui] tint ce propos : « Il se peut que [l'histoire] soit forgée. » Je rétorquai : « La preuve de [cela] réside en ce que les nuages et le soleil ne cessent de s'élever au-dessus du [torrent] et chaque fois que le soleil a une action réduite sur lui, [l'eau] est douce. » Il répondit : « N'est-ce pas le fait que le soleil retire les éléments légers des eaux ? » Je m'écriai : « Ce qui est léger dans les eaux fait partie de l'eau salée et plus lourd que l'eau n'est pas la douceur. » Il répliqua : « Je désire qu'on argumente ce point. » Je répondis : « Si l'eau de la mer n'était pas légère, [cette dernière] formerait réellement un creux, et si elle était creuse, on ne pourrait pas y naviguer. C'est donc par sa légèreté qu'elle persiste dans un état premier et [...] <sup>284</sup>.

'Abd Allah b. Muslim, un habitant d'al-Mabāh, 'Abd Allah b. Yazīd al-Ḥiġāzī, Ġazī b. Bakr et 'Amrū b. 'Alī b. Muqbil, [les deux derniers] ensemble, m'ont rapporté ces propos : « Derrière la montagne al-'Urr il y a un espace vide que surmonte (*'alay-hi*) une montagne circulaire entourée complètement par la mer et à l'entrée de la vallée, c'est-à-dire au pied de la montagne, sourd une source d'eau douce, laquelle prédomine [en coulant] vers la vallée. Poussaient sur les rives de cette source l'*arāk*<sup>285</sup>, l'origan sauvage (*al-tanduf*) et le *'ušar*<sup>286</sup>, mais c'est devenu un fourré <sup>287</sup>. » – « Pour quelle raison les habitants d'Aden n'en tirent-ils pas d'eau ? », demandai-je. On [me] répondit : « Il n'existe pas de chemin y menant, ni de route pour piétons qui lui soit reliée au pied de la montagne. » Je demandai : « Que pouvez-vous [m']enseigner à ce sujet ? » On [me] donna pour réponse : « En vérité, une certaine année, Aden s'opposa [à d'autres] et ferma ses portes, tandis que nous [habitions] à al-Mabāh. Nous nous enfûmes alors avec nos chameaux vers cette vallée. »

On dit : Ibn al-M.'lā, qui était celui à l'origine de <sup>288</sup>..., se réjouit et échappa à son heure.

### *Description des puits à l'eau agréable à l'extérieur d'Aden*

Le puits d'Aḥmad al-'Ašīri [qui est] ancien et à l'eau agréable, le puits d'Aḥmad b. al-Musayyab qui fut creusé en l'an [p. 134] 614/1217, le puits d'al-'Aq.lāni qui fut creusé en l'an 615/1218, le puits de Ḥayt [qui est] antique, le puits de 'Aqīb, encore appelé puits des chiens, et on dit que les

<sup>282</sup> O. Löfgren se demande s'il ne faut pas lire *Ḥusas*.

<sup>283</sup> *Ġarā'ih* désigne des choses étranges (cf. Dozy, *op. cit.*, s. v.). O. Löfgren a suggéré *al-ḥawā'ī* ou objets personnels (cf. Dozy, *op. cit.*, I, p. 333), mais a abandonné une telle hypothèse *in T.M.*

<sup>284</sup> Vocabulaire dont je ne comprends pas le sens.

<sup>285</sup> *Šaġar al-arāk* désigne le *capparis sadata*, un épineux (cf. Dozy, *op. cit.*, I, p. 18).

<sup>286</sup> Un arbuste ou *asclepias gigantea* (cf. Kazimirski et Biberstein, *Dictionnaire arabe français* II, p. 261).

<sup>287</sup> *'Uqda* : O. Löfgren (*Ar. Texte ...* I, p. 133, n. 17) retient le sens donné par Dozy, *op. cit.*, II, p. 150 : fourré, assemblage épais d'arbrisseaux.

<sup>288</sup> Lacune dans le texte.

chiens firent des trous dans la terre : le ‘Aqīb en question creusa en ce lieu un puits, le puits connu sous le nom de puits des chiens, et Aḥmad al-‘Ašīrī rénova sa construction en l’an 620/1223 ; le puits al-Ġadīda [qui] fut creusé en l’an 621/1224, le puits d’al-Salāmī creusé en l’an 617 /1220, les puits qui se trouvent sur la route d’al-Laḥaba, les puits d’al-Laḥaba, le puits d’al-Sammākina surplombant la route à proximité de la mosquée, qui fut creusé en 616/1219, le puits d’al-Muwaḥḥidīn (= le puits des unitaires) au début du rivage d’al-Laḥaba, le puits d’Aṣṣḥāb al-‘Imāra (= les compagnons de l’édifice), creusé en l’an 614/1217 en raison du type d’adobe [utilisée], le puits du *ṣayh* ‘Alī b. ‘Ubayd au centre d’al-Laḥaba, [qui] fut creusé en l’an 610/1213-1214, le puits d’al-Sa‘fa, [qui] fut creusé au-dessus de la route d’al-Mafālīs, [est] ancien et l’on ne peut en tirer de l’eau que lorsque l’eau monte à Aden, et le puits d’al-‘Imād au-dessus de la route d’Abyan, qui [est] ancien et dont on ne tire de l’eau qu’à l’époque de la mousson.

La majorité des habitants de la cité [d’Aden] sont des Arabes [constitués d’] un rassemblement de gens d’Alexandrie, d’Égypte, du Rīf <sup>289</sup> ; ce sont [aussi] des ‘Aḡam <sup>290</sup>, des Perses (*al-Furs*), des Ḥaḍramī, des Mogadiscaïns (*Maqādiṣatun*), des Ġibālīya, des habitants de Ḍubhān, des gens de la région de Zayla‘, de ... <sup>291</sup>, et d’Abyssins. Ils s’y sont réunis en venant de toutes les contrées et de tous les territoires, se sont enrichis, ont acquis des biens et sont devenus prospères. La majorité de ses (= Aden) habitants sont des Abyssins et des Barbarins. Il n’existe pas dans le reste du quart habité, ni sur les mers de l’écoumène de femmes plus étonnantes et plus impudiques qu’eux. Mais Allah est le plus savant !

#### *Propos sur l’absence de pudeur des femmes barbarines*

Lorsque quelque femme barbarine se prend de querelle avec une autre [barbarine], elle enlève tous ses vêtements, se frappe la poitrine du plat de la main, donne des claques, fait des bonds et perce de ses yeux le visage de l’autre, et chacune d’elles [donne l’impression de] dormir, soit se penche, soit rit, soit pleure, soit prend un air renfrogné, soit cache [ses sentiments] <sup>292</sup>. Elle s’arrache [p. 135] les poils [pubiens] en les répandant dans l’air, enfonce son doigt dans son vagin et fait lécher par l’autre ses [humeurs] vaginales (*min raḥimi-hā*) ou glisse son doigt dans son anus (*fī taqbi-hā*) et fait sentir à l’autre [l’odeur] des excréments. Une chose que l’une accomplit, l’autre en fait autant ! Je n’ai jamais vu [personne] de plus impudique, de plus sale et de plus éhonté que les Barbarins. Qu’Allah ne les récompense pas par l’islam !

Le Prophète – que le salut et la prière d’Allah soient sur lui ! - a dit : « [Le sentiment de] pudeur (*ḥayā* ’= honte de soi) fait partie de la foi religieuse (*min al-aymān*). »

<sup>289</sup> *Al-Rif* désigne en Égypte toute la plaine entre Le Caire et la Méditerranée.

<sup>290</sup> *Al-‘Aḡam* ne peut désigner ici les Perses, mais la côte africaine de la mer Rouge comprise entre la baie de *Taḡūrra* et les montagnes *Ġīn*, connue sous le nom de *barr al-‘Aḡam* in Aḥmad b. Maḡīd, *K. al-Fawā'id fī uṣūl 'ilm al-biḥār*, Damas, 1970, p. 27, l. 11-12.

<sup>291</sup> Vocabulaire impossible à reconstituer.

<sup>292</sup> O. Löfgren édite *taratan talṭimu*, mais la suggestion de l’éditeur : *taratan takzimu* a été retenue.

Un sage a dit : « Lorsque tu n'éprouves pas de honte, agis comme il te plaît ! »

Quelque Persan a récité en ce sens le vers [suivant]<sup>293</sup> :

« Quel bon mot ! » dit Chosroës au soldat,

« Si tu n'éprouves pas de honte, va, fais ce qui te plaît ! »

### Section

Lorsqu'une femme de fabricants de pièces de jeu d'échecs<sup>294</sup> à Mossoul et une femme de fabricants de tubes à lancer le feu grégeois (*nīsā'u al-naffāta*) à Bagdād se querellent avec une autre, elle monte sur le toit [d'une maison] nue, s'arrête au bord, frappe de la main son vagin en s'écriant : « Fais des adobes (*libn*) avec mes excréments<sup>295</sup> et de la paille hachée avec mes poils [pubiens] ! » Les femmes qui sont élevées dans les caravansérails sont appelées par les Perses (*al-'ağam*) *kām-sarwānī*<sup>296</sup>. Lorsque l'une d'elles se querelle avec une autre, elle met son doigt dans ses excréments<sup>297</sup> et [le] fait sentir à l'autre. Lorsqu'une femme [appartenant aux] Sanākima<sup>298</sup> au Yémen se querelle avec une autre, elle soulève son *izāra*, s'agenouille à quatre pattes et s'écrie à celle qui lui fait face : « Par Allah, ô ma fille (*wa sittī*) ! Jette un coup d'œil à mon croissant de lune qui s'est levé, et mon fenouil<sup>299</sup> qui est coupé ! » Les femmes du Siwastān enlèvent leurs vêtements et descendent nues dans le flot [pour] nager. Les femmes qarmates, lorsqu'elles s'asseyent sur les talons pour accomplir un besoin pressant, couvrent leur visage et enlèvent entièrement leurs vêtements (*qumāša-hu*). Les femmes d'al-Nahrawān se tiennent debout devant les barbiers qui leur rasent les poils [pubiens]. Lorsque [l'une d'elles] désire que [le barbier] lui rase les poils de l'anus, le barbier glisse une petite balle dans son anus [p. 136], à laquelle [est attaché] un long fil. La femme rassemble ses poils autour de la balle, tandis que le barbier tire le fil de la main gauche et, au moment où émergent les poils, il les rase de la main droite, et il en va de même des hommes. Les femmes byzantines entrent dans les bains avec les hommes, la femme entrant alors [dans l'eau] nue avec son époux. Lorsque les femmes de pêcheurs de Daybūl<sup>300</sup> se querellent avec une autre, elles glissent un poisson dans leur vagin et les femmes qui vendent des légumes se glissent dans le vagin un radis.

Leurs vêtements sont en lin et les turbans sont lustrés. Quant aux Perses (*al-'ağam*), ils mettent leur turban [laissant pendre] un bout (? ) détaché de l'autre, puis ils l'insèrent à nouveau dans le turban<sup>301</sup>, et c'est ainsi que sont les partisans (*aṣḥāb*) du *ṣayḥ* 'Adī<sup>302</sup> soufi à Mossoul : chacun d'eux

<sup>293</sup> Sur ce vers en persan et sa traduction, cf. G.R. Smith, « Some Anthropological Passages from Ibn al-Muğāwir's Guide to Arabia... », in *id.*, *Studies in Medieval History of the Yemen VI*, Londres, 1997, p. 166.

<sup>294</sup> G.R. Smith, *op. cit.*, VI, p. 170, n. 45 interprète l'expression *nīsā'ū min al-ṣurayn* en *al-ṣūriyyin*, soit des fabricants d'images (sur verre...). Nous avons préféré la lecture de Dozy, *op. cit.*, s. v.

<sup>295</sup> Édité *min ḥirī*, mais O. Löfgren suggère la lecture : *min ḥur'i* ou excréments.

<sup>296</sup> Le sens serait gratification-chamelières d'après Steingass, *op. cit.* p. 109 et 679.

<sup>297</sup> O. Löfgren édite *ğā's*, qu'il faut interpréter en *ğā's*.

<sup>298</sup> Selon une information de R.B. Serjeant à G.R. Smith, il s'agit d'un groupe de gens considérés comme vils, car ils mangent de la charogne.

<sup>299</sup> O. Löfgren a lu *al-ḥāzā* au lieu d'*al-ḥazā*.

<sup>300</sup> Port du Sind, parfois situé sur l'une des bouches de l'Indus, mais vraisemblablement plus à l'est : cf. *EP* III, 1977, p. 194-195.

<sup>301</sup> *Fa ta'ammama bi-ḍu'ābatin barra ḍu'abata* : phrase très difficile à comprendre, car *ḍu'āba* désigne à la fois le toupet de cheveux, la queue ou l'aigrette.

<sup>302</sup> Il s'agit du *ṣayḥ* 'Adī b. Musāfir al-Ḥakkārī, mort en 557/1162, qui a fondé une *ṭarīqa* soufie, appelée *'Adawīya*.

[porte] sur l'épaule une mousseline en coton très fin [servant de natte de prière]<sup>303</sup> ou une longue pièce d'étoffe ornée de broderies. Si l'on pose comme question à l'un d'eux : « Viens avec moi chez un tel [ou un tel] ! », il répond : « Je suis nu ! » – « N'as-tu pas de vêtements sur toi ? » demande-t-on. Il rétorque : « Tu as raison. Je n'ai pas sur moi de *k.w.r.* » Leurs femmes portent des bracelets (*al-ḥaġl* ou *ḥiġl*), à savoir des bracelets de cheville (*al-ḥalḥāl*) et des *ḥ.rāf* (?),<sup>304</sup> appelés chez les Perses *m.s.h.h.*, et des bracelets de poignet (*al-dumliġ*).

L'un d'eux a récité à propos de la parure des habitants du Yémen [ces vers : *raġaz*] :

Ô pleine lune complète<sup>305</sup> [qui] se lève,

Et lumière de l'aube [qui] radie,

Ô rameau souple,

[dressé] sur une colline [de sable], cherchant un bon pâturage,

resplendissant depuis les confins, celui qui

est aimé par mon cœur (*yahwā-hu qalbi*) [est] lumières.

Ô Gazelle [qui] passe à côté de moi

un peu tard, emportant les cadeaux (*al-ḥila'an* = robes d'honneur),

portant des anneaux [aux chevilles] et des bracelets [aux poignets],

[parée de] colliers (*muḥarraqa*), effrontée (*mumāġā'an*),

prompte, spirituelle,

ayant collier [autour du cou], portant un voile sur les yeux (*muqanna'an*),

armée de fers de flèche, portant des anneaux [aux chevilles],

[aux paupières] enduites de kohol, le port altier,

souple, parfumée,

aimable, [au pas] rapide.

[P.137] Leurs vivres proviennent de l'Inde, du Sind, de l'Abyssinie et de l'Égypte. Leur nourriture consiste en pain et leurs condiments se composent de poisson. Leurs femmes ne peuvent pas aller au-delà de la fabrication de corbeilles en fibres de palmier, tandis que les hommes vendent des parfums (*al-ʿitr*) et de la fibre de palmier cocotier. Leurs demeures sont édifiées sur une base carrée, chacune d'elles, à elle seule, comporte deux étages : l'inférieur sert d'entrepôt (*maḥāzin*), tandis que [l'étage] supérieur est formé de salles de réception (*maġālis*). Leur construction [est faite en] pierres, [plâtre] de gypse, bois de construction, en [pierres de] sel (? ) et en gypse.

<sup>303</sup> Löfgren édite : *k.rāʾi muṣallān*. Comme le premier terme ne donne aucun sens, G.R. Smith, *loc. cit.*, sur une suggestion de R.B. Serjeant, a lu : *kirbās muṣallan*.

<sup>304</sup> Telle est la lecture d'O. Löfgren, qu'il est difficile de retenir. La suggestion

de G.R. Smith, *op. cit.*, p. 171, n. 58, *ḥarraqa* ou collier a été retenue.

<sup>305</sup> Sur ce sens de *yā badra tummin/tammin*, cf. Lane-Poole, *An Arabic-English Lexicon* 1, p. 316, col. 2.

### Section

Les chiens ne cessent d’y faire entendre leur voix le jour, c’est-à-dire qu’un chien est pris de rage, au point de dévorer quelque enfant des Barbarins. C’est alors que la Barbarine, [mère de l’enfant], alla demander l’assistance de Rađī al-Dīn al-Mu‘tamid Muḥammad b. ‘Alī al-Takrītī. Al-Mu‘tamid ordonna donc de tuer tous les chiens à Aden. On tua le jour [même] vingt-cinq chiens, tandis que le reste s’enfuyait au sommet des montagnes ou dans les fonds des vallées. Ils [y] demeuraient tout le jour et sortaient la nuit en faisant le tour de la cité la nuit – cet [événement] eut lieu en l’an 592/1197-1198 – et ils dévoraient ce qu’ils trouvaient jeté dans les ordures, car ces dernières [jetées] par les gens [se trouvent] à la surface du sol, ainsi que le dit Ibn ‘Abbād al-Rūmī [dans ces vers : *wāfir*] :

Elles élèvent des chats mâles sans [en tirer] avantage

Pour manger ce qu’elles ont jeté au rebut.

En vérité, elles sont les tombes des enfants [des parents] adultères,

Lorsque nous les avons rejetées pour un prix élevé.

Les chiens (*al-kalb*) ne sont pas visibles le jour à La Mecque, bien plus ils cherchent refuge dans les montagnes. À Kūfa, les chiens (*al-kilāb*) cherchent refuge sous les palmiers-dattiers, tandis qu’à Mogadiscio (*fi Maqdišūh*), ils le font dans les cimetières. Quant aux chiens d’Aden, nous avons cherché la protection d’Allah contre leurs morsures (*min ‘ađđi-him*), car elles produisent un poison qui s’infiltré en raison de la faible quantité d’eau qu’ils boivent et, lorsqu’ils tombent sur de l’eau, elle est salée. C’est la plus désastreuse de toutes les calamités.

## Annexe : tableau généalogique des Banū Zura'

